

**LE  
RAMAYANA**

**UNE LEGENDE INDIENNE**

**LE  
RAMAYANA**

**TRADUIT, ADAPTÉ, COMMENTÉ,  
ET ILLUSTRÉ**

**PAR**

**OLIVIER ZAPPELLI**

## CHAPITRE 1

**I**l y a bien longtemps de cela, vivait en Inde un peuple heureux nommé Kosala. Il s'était établi sur les bords de la rivière Sarayou, dont le sol très fertile produisait des céréales en abondance.

Sa capitale était Ayodhya, cité glorieuse de soixante-huit lieues de long et de trente et une lieues de large. Elle était percée de rues vastes et nombreuses, et traversée en son milieu par une grande voie royale, perpétuellement jonchée de fleurs et arrosée d'eau parfumée. Des fossés profonds la rendaient inaccessible, et l'on pouvait voir émerger, par-dessus ses murailles colossales, des temples couverts de pierres précieuses, pareils à des montagnes.

Dans cette ville régnait Dhasarath. C'était un roi perspicace et juste, aimé des habitants de la ville et de la campagne, mais un roi puissant aussi, vainqueur de tous ses ennemis. Les ministres de ce magnanime souverain étaient dotés de qualités éminentes : sages conseillers et physionomistes experts, ils se plaisaient dans l'utile et l'agréable. Le roi était aussi assisté d'un saint homme, le yogi Vashishta. Ainsi la paix et la prospérité régnaient dans tout le royaume.

Dhasarath avait trois épouses fidèles et affectueuses, Kausalya, Soumitra et Kaikeyi. Mais ce puissant monarque se voyait avec douleur sans enfant. Il n'avait point de fils pour perpétuer sa race.

Un jour, alors qu'il était assis à réfléchir dans son boudoir, une idée lui vint soudainement à l'esprit :

*« Pourquoi n'offrirais-je pas un sacrifice pour obtenir un fils ? »*

Sa résolution prise, il alla tout droit à la demeure de Vashishta pour lui conter ses joies et ses peines. L'ermite essaya de le reconforter :

*« Reprends courage, mon roi, car tu auras quatre fils qui seront célébrés dans le monde entier jusqu'à la fin des temps ! »*

Vashishta chargea le brahmane Sringhi d'accomplir le sacrifice. Lorsque le prêtre offrit l'oblation, l'esprit du feu apparut avec l'offrande dans ses mains :

*« Je suis plus satisfait que je ne puis l'exprimer, dit-il, et tout sera exaucé pour ton bien, ô roi ! »*

Alors l'esprit disparut, après lui avoir expliqué tout ce qui devait être fait. Dhasarath ne pouvait contenir sa joie et son excitation, et fit aussitôt venir ses trois épouses. A Kausalya, il donna une moitié de l'oblation, et fit deux parts de la moitié restante. Il en offrit une à Kaikeyi et divisa l'autre à nouveau en deux parties qu'il mit dans les mains de Kausalya et de Kaikeyi, et ensemble, elles les donnèrent à Soumitra. De cette façon, les trois reines tombèrent rapidement enceintes, et la joie grandit dans le cœur de toute la cité. Resplendissantes, les reines brillaient dans le palais, pleines de beauté et de gloire.

Les saisons passèrent, et pour Kausalya le jour d'accoucher arriva enfin. La conjonction des planètes fut extraordinaire quand son fils naquit, au neuvième jour du mois de Chaït, dans la quinzaine lunaire, sous Abhijît, sa constellation protectrice.

Quand Dhasarath sut qu'un fils lui était né, son âme fut submergée d'extase, et il ne put se lever du trône avant de s'être recueilli un instant. S'étant ressaisi, il envoya les ménestrels chanter l'heureuse nouvelle aux quatre coins de la ville et du royaume, et fit appeler Vashishta. Le saint homme accourut honorer l'enfant sans égal, car sa beauté et sa grâce étaient au-delà de ce que les mots peuvent exprimer. La cité fut remplie de drapeaux multicolores, et l'on célébra dans tout Ayodhya la venue au monde du prince.

A peine avait-on commencé les célébrations que Kaikeyi et Soumitra accouchèrent à leur tour. Kaikeyi mit au monde un fils à la peau claire, et de Soumitra naquit également un garçon d'un teint pâle, et enfin un autre, au corps sombre comme un nuage d'orage.

Quelques jours avaient passés, lorsque le roi, estimant que le moment était venu de donner un nom à ses enfants, fit venir Vashishta :

*« Saint père, il est temps d'appeler mes fils par leurs noms, selon ce que tu as décidé. »*

*« Leurs noms sont merveilleux, ô roi !, répondit l'ermite. Ton premier fils, au corps sombre comme la nuit, la source de tous les délices, s'appellera Rama. Le deuxième, enfant de Kaikeyi, sera Bharat, le soutien. Ton troisième fils sera Lakshman, de belle apparence, et ton quatrième fils, ô roi, je l'ai nommé Satroughân, le destructeur des ennemis. »*

Et ainsi les noms des quatre fils de Dhasarath furent gravés sur la pierre de l'éternité, pour la gloire de leur temps et pour toutes les générations à venir.

\*

Sept mois passèrent, et les trois reines se délectaient de voir grandir leurs nourrissons. Cependant un jour, Kausalya, après avoir lavé et habillé Rama, le laissa à la garde de sa nourrice pour aller lui préparer elle-même à manger. Pendant qu'elle laissait tiédir la nourriture, elle se mit à décorer le temple pour les prières du soir. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'elle revint à la cuisine, de trouver son fils en train d'engloutir le repas. Furieuse, elle courut aussitôt à la nurserie, où elle trouva son enfant en train de dormir paisiblement sous la garde de la servante. Elle revint en tremblant à la cuisine, et vit à nouveau Rama en train de s'empiffrer. Bouleversée, incrédule, Kausalya n'arrivait pas à croire qu'elle avait vu deux Rama !

*« Ai-je perdu la raison, se dit-elle, ou est-ce un miracle ? »*

Quand Rama vit l'émotion de sa mère, il éclata de rire et lui révéla sa nature secrète. Il lui apparut en vision, et elle contempla, à travers la bouche et les yeux de son fils, des myriades d'univers remplis d'innombrables soleils, de planètes, de montagnes et d'océans tournant les uns autour des autres. A la vue de ce prodige, Kausalya fut frappée de terreur. Alors Rama assumait à nouveau l'apparence d'un enfant et s'enfuit à quatre pattes en poussant des gloussements de délice, la bouche pleine de riz et de yoghourt.

\*

Lorsque les quatre garçons atteignirent l'âge de sept ans, leur père les investit du cordon royal et se décida à les faire étudier. Il envoya Rama à l'ermitage de Vashishta, où l'enfant acquit la connaissance en peu de temps. Les livres sacrés et la science de la haute magie étaient désormais comme l'haleine de sa bouche. Leurs études accomplies, les quatre princes commencèrent à pratiquer tous les genres de sports et d'arts martiaux, et la joie régnait dans tous les cœurs.



## CHAPITRE 2

**L**es années passèrent ainsi dans un bonheur sans nuage, lorsqu'un événement d'importance vint mettre fin à l'enfance insouciant de Rama.

Dans une forêt du royaume vivait un ermite appelé Vishvamîtra, qui passait son temps en méditation. Or deux démons de la pire espèce, Maricha et Soubahou, décidèrent un jour de le haïr et ne cessèrent de venir le tourmenter par des visions épouvantables. Le pauvre Vishvamîtra, épuisé, se disait :

*« Ces démons veulent ma mort, et seul je ne puis lutter. Il faudrait un puissant guerrier à l'âme pure pour me sauver. Et ce guerrier existe ! Les oracles n'ont-ils pas parlé de la venue du prince Rama, qui nous délivrerait un jour de l'emprise du démon ? Mais il n'est encore qu'un enfant, et il se ferait dévorer en une seconde... cependant je n'ai pas le choix, et avec l'aide de Shiva, il accomplira des miracles ! »*

Il alla se baigner dans la rivière Sarayou, et fila de bon train à Ayodhya.

Quand Dhasarath apprit son arrivée, il se leva et escorta lui-même le mage jusqu'au siège d'honneur à côté de son trône. Puis il fit amener ses quatre fils, resplendissants de toute la beauté de leur douze ans.

Lorsque Vishvamîtra vit Rama, il en oublia la solitude de sa forêt et resta ébloui par sa perfection.

*« Vénérable sage, lui dit aimablement Dhasarath, quelle est la raison de ta venue ? Parle, et ton désir sera exaucé ! »*

*« Je te remercie de ta générosité, ô roi, répondit l'ermite. Ecoute donc : Il y a dans ma forêt une paire de diables qui me harcèlent jour et nuit, et je viens à toi avec cette prière : laisse-moi emmener Rama et son frère Lakshman, car la mort de ces démons est la seule chose que je désire. Confie-les moi avec joie, et ce sera de ta part un acte méritoire. Sois tranquille pour eux ! »*

Quand le roi entendit cette cruelle requête, son cœur cessa de battre et tout l'éclat de sa face se ternit en une seconde. En tremblant, il répondit :

*« Dans ma vieillesse, Dieu m'a donné quatre fils. O Vishvamîtra, tu as parlé sans considération ! Demande-moi des terres, du bétail, des trésors et je te donnerai tout ce que je possède avec bonheur. Même ma vie, je te la donnerai immédiatement. Mais tous mes fils me sont plus chers que mon âme, et à cause de cela, je ne peux te donner Rama et Lakshman. Qu'est-ce que deux petits enfants contre des démons féroces ? »*

Mais Vishvamîtra lui rappela sa promesse, et par sa magie, subjuga le roi qui céda sans résistance. Dhasarath lui donna donc ses deux fils. Il les embrassa en pleurant silencieusement, et dit à l'ermite :

*« Mes deux enfants sont ma vie et toi, Vishvamîtra, tu es à présent leur seul père. »*

Après avoir fait leurs adieux à leurs parents effondrés, les deux princes prirent la route, heureux de rendre service au saint homme. L'un sombre comme un nuage

d'orage et l'autre blanc comme la neige des sommets, ils allèrent sur leur chemin, Vishvamîtra à leur tête.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent enfin à l'ermitage du vieux sage, et une fois restaurés de fruits et de racines, ils s'endormirent paisiblement sur des couches de brindilles et de feuilles.

Le lendemain, Vishvamîtra appela Rama :

*« Mon fils, lui déclara-t-il, afin d'assurer ta victoire sur les démons, je vais te donner des armes magiques que j'ai confectionnées expressément pour toi. Chacune d'elles est consacrée à un esprit particulier, et tu ne manqueras pas de l'invoquer chaque fois que tu utiliseras son arme. Voici la lance de Shiva, le carreau de foudre de Vishnou, les harpons de Kâla, l'arc et les flèches d'Indra. »*

Rama s'exclama :

*« Muni de tout cela, je serai effectivement invincible. Mais je désire en connaître l'emploi. »*

Le sage sourit et répondit :

*« Tu en connais déjà l'emploi, ô prince, et il est superflu de t'en dire plus. »*

Rama s'inclina avec respect devant la panoplie d'armes divines, qui soudain devinrent luminescentes comme le soleil. Dans un éclair aveuglant, elles changèrent d'aspect et apparurent sous des formes humaines, évanescentes comme la fumée. Elles s'inclinèrent à leur tour devant l'enfant et reprirent en une seconde leur premier état. Rama sourit et demanda à Vishvamîtra :

*« Mon frère et moi aimerions savoir à quel moment nous devons chasser les deux démons. »*

*« Veillez six nuits, dit le saint homme, pendant que je plonge dans la méditation. Au bout de ce temps, Maricha et Soubahou apparaîtront. »*

Ainsi les princes veillèrent sur la méditation du sage en se relayant pour monter la garde.

Le sixième jour s'était levé, et Vishvamîtra était encore plongé dans sa contemplation du Suprême, lorsqu'un bruit fracassant se fit entendre dans le ciel, jetant l'épouvante dans la forêt. Comme des nuages qui couvrent l'horizon à la saison des pluies, les deux démons et leurs hordes apparurent, effroyables de laideur et de méchanceté, et se mirent à vomir des flots de sang sur le pauvre ermite et son ermitage.

Rama, à la vue de ce désolant spectacle, ajusta posément une flèche sans tête à son arc, et frappa Maricha en pleine poitrine. Le monstre fut projeté à cent lieues de là, sur l'autre rive de l'océan. Puis il tua net Soubahou d'une flèche de feu, pendant que son frère mettait en déroute la foule entière des démons, prise de panique par la subite et incompréhensible défaite de leurs chefs. Alors subitement, le ciel redevint clair, et le sang qui couvrait Vishvamîtra disparu comme par enchantement.

Le calme était revenu. Les oiseaux de la forêt qui s'étaient tus à l'arrivée des démons se remirent à chanter, et leur clameur sembla proclamer la victoire des deux héros. Vishvamîtra, les larmes aux yeux, serra les jeunes guerriers contre son cœur :

*« Grâce à vous, mon désir le plus cher a été exaucé, et je ne sais comment vous remercier. Par votre présence, vous honorez cet ermitage et sanctifiez cette forêt. »*

*« Notre seul bonheur est de te servir, Saint Père, ordonne et nous obéirons ! »,* répondirent en chœur les deux princes. Se couvrant ainsi mutuellement de compliments et d'amabilités, les trois hôtes des bois veillèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

A l'aube, le vieil homme s'adressa à ses jeunes protégés :

*« Ecoutez, mes enfants, le roi Janak va organiser dans quelques jours un grand tournoi de la plus haute importance. Nous allons nous y rendre. Ecoute, Rama ! Tu y verras la merveille*

*des merveilles, un arc magique, l'arc de Shiva lui-même ! Il est d'une puissance illimitée et son éclat est insoutenable. Ni les dieux ni les démons ne peuvent le soulever ni le bander, et à plus forte raison les hommes non plus. Cet arc, offert par Shiva au roi Janak en récompense de sa fidélité, repose dans le palais, entouré d'offrandes diverses, de parfums précieux et d'encens rares. »*

*« Cela semble merveilleux en effet, Père, et je me réjouis de le voir de mes propres yeux ! », s'exclama Rama en battant des mains.*

Alors ils se mirent en route, et arrivèrent en peu de temps au bord du Ganges. Après s'être purifiés dans l'eau sainte, ils continuèrent leur chemin et entrèrent dans le royaume de Mithila, où régnait Janak. Pendant trois jours, ils traversèrent une grande forêt aux arbres immenses, et débouchèrent enfin sur une vaste et verte plaine, en face de la cité de Videha, la capitale du royaume.

Sur ses quatre côtés, la ville était entourée d'un écrin de jardins d'orchidées et de bocages d'où émergeaient, comme des bijoux, les maisons, les palais et les temples incrustés de pierreries multicolores. Au sommet d'une colline, perdu au milieu de jardins suspendus en cascade, le palais royal scintillait de mille feux.

Avisant un bosquet de manguier, Rama s'écria :

*« Voilà justement ce que j'adore. S'il te plaît, Vishvamîtra, restons ici ! »*

Ils s'arrêtèrent donc, car le vieux mage ne pouvait plus rien refuser à ses deux jeunes sauveurs. Ils se reposèrent avec délice des fatigues du voyage, bercés par le chant des oiseaux.

Quand le roi Janak apprit la nouvelle de l'arrivée du célèbre ermite, il alla lui-même au bosquet de manguier avec ses ministres. Après avoir reçu sa bénédiction, ils s'assirent tous dans l'herbe à l'ombre des grands arbres.

Janak prit la parole :

*« Aujourd'hui, Vishvamîtra, j'ai obtenu une grande faveur du Ciel, puisque je te vois face à moi ! »*

Mais il n'avait pas fini sa phrase que les deux frères, qui avaient été explorer les jardins, arrivèrent à leur tour, l'un bleu comme le saphir et l'autre brillant comme la pleine lune, dans le tendre fleurissement de leur jeunesse. Toute l'assemblée fut émue en les voyant.

Janak souffla à l'oreille du mage :

*« Dis-moi, qui sont ces deux enfants ? Sont-ils la gloire d'une lignée royale, ou alors la double manifestation de l'Esprit Suprême ? »*

*« Tu dis vrai, ô roi, répondit Vishvamîtra en souriant, il n'est personne qui peut ignorer ces garçons ! Ils sont les fils du roi Dhasarath, roi d'Ayodhya, et leur père me les a confiés pour m'aider à vaincre les démons. Celui à la peau sombre est Rama, et l'autre est Lakshman, et ils sont aussi forts et justes qu'ils sont beaux et intelligents. Ne te fie pas à leur apparence juvénile, car ils ont tué de leurs propres mains les démons au combat ! Si je les ai amenés ici à Videha, c'est parce que je leur ai parlé de l'arc de Shiva, et ils brûlent de le voir ! »*

Intéressé, le roi se tourna vers les deux princes :

*« Ecoutez mes enfants, la raison d'être de ce tournoi : cet arc me fut confié par Shiva pour servir d'épreuve. L'homme qui réussira à le bander sera le destructeur des ennemis des dieux, des hommes et des animaux. Mais ce n'est pas tout ! Un jour que je labourais un champ consacré avec une charrue en or, afin d'accomplir le sacrifice annuel pour la fertilité des récoltes, le soc de ma charrue heurta un gros objet dans le sol. Je creusai et trouvai un œuf*

*énorme. A l'intérieur j'y découvris une petite fille endormie. J'adoptai cette enfant et lui donnai le nom de Sita, le sillon. Cette fille, née de la terre, je l'ai élevée comme ma propre fille et la destine à être mariée à l'homme le plus fort qui soit sur terre. Quand elle fut en âge d'être mariée, sa beauté était déjà si exceptionnelle que sa renommée dépassait les frontières du royaume. Alors vinrent des rois pour me demander sa main, mais à tous, je leur répondis : « Je ne la donnerai qu'au plus fort d'entre vous » Ils vinrent à moi en grand nombre, et je leur présentai l'arc de Shiva. Bien sûr, personne ne put bander cet arc, ni même le soulever. Je constatai que ces fiers-à-bras n'avaient pas plus de force qu'un moustique, et je leur refusai Sita. Alors ils se mirent en colère et s'en allèrent en me menaçant. Ils revinrent rapidement avec leurs armées pour attaquer Videha. Le siège dura une année entière. Au bout de ce temps, toutes les réserves de nourriture et d'armes étaient épuisées, et nous nous trouvions donc dans une situation très critique. Devant ce désastre, je me mis à jeûner et à prier Shiva de m'accorder la victoire, en adorant l'arc avec ce qui restait de nourriture et d'encens dans la cité. Ainsi, Shiva entendit mes lamentations. Nous sortîmes de Videha, et investis soudainement d'une fureur divine, nous taillâmes en pièces et dispersèrent ces rois malfaisants loin de Mithila. Cet arc, vous le verrez, mes beaux princes ! Si Rama parvient à le bander, je lui donnerai Sita, née sans mère. Après-demain, le tournoi commencera, des rois et des princes de toutes les régions de la terre arriveront par centaines, et je prie Shiva que Sita trouve son époux ! »*

Après leur avoir ainsi raconté son histoire, Janak offrit des appartements à ses trois hôtes dans une somptueuse demeure, puis s'en retourna à son propre palais.





## CHAPITRE 3

**L**e lendemain, les deux princes décidèrent d'aller visiter la ville. Ils arrivèrent aux quartiers de l'est, où les listes avaient été préparées pour le tournoi.

Au milieu d'une vaste place pavée de turquoises et de pierres de lune, un autel en or massif avait été érigé. Autour de lui se déployait une large plate-forme recouverte d'or, pour les princes et les rois concurrents, et juste derrière se tenait un autre gradin circulaire pour les spectateurs, de plus grande taille et richement décoré. Plus haut, mais bien en vue, s'étendait une magnifique galerie d'un blanc immaculé où, à l'abri du soleil, les nobles dames pouvaient assister confortablement au spectacle.

Quand ils eurent admiré ces impressionnantes installations, les deux frères retournèrent vers Vishvamîtra.

A l'aube du second jour, ils eurent envie d'aller cueillir des fleurs, car le temps était resplendissant. Comme ils déambulaient dans les bosquets, ils avisèrent un ravissant jardin où régnait un éternel printemps, planté d'arbres ornementaux enlacés de lierres, si riches en fruits et en fleurs que, dans leur abondance, ils auraient fait honte à l'arbre du paradis. Les paons y dansaient en écoutant les chants des mainates et des rossignols.

Au milieu du jardin brillait un lac merveilleux. Des gradins incrustés de cristal le ceinturaient entièrement en disparaissant sous l'onde. Sur sa surface pure et polie reposaient des lotus épanouis et des oiseaux aquatiques. Rama et son frère furent éblouis à la vue de toutes ces merveilles. Ils aperçurent alors un jardinier qui taillait un grand rosier, et allèrent lui demander s'ils pouvaient cueillir des fleurs. En voyant ces deux enfants, si beaux et si purs qu'ils semblaient faire partie du jardin, le brave jardinier les invita à se servir autant qu'ils voulaient.

Pendant ce temps, la princesse Sita avait été envoyée par la reine-mère faire des offrandes au temple de Parvati. La jeune princesse emmena avec elle les demoiselles de sa suite, et elles se dirigèrent vers le temple en chantant de joyeux refrains. Or ce temple se trouvait à côté du lac où se tenaient Rama et son frère.

Après s'être baignée dans l'étang, Sita s'approcha de la déesse et lui demanda un époux fidèle et généreux. C'est alors qu'une des demoiselles de sa suite, qui s'était éloignée un instant pour admirer le jardin, aperçu par hasard les deux frères, et tomba aussitôt amoureuse de leur beauté. Elle retourna vers Sita en frémissant de haut en bas. Quand les jeunes filles la virent dans un tel état, les yeux baignés de larmes et les mains tremblantes, elles la pressèrent de questions sur la cause de son émotion. D'un air ineffable, elle répondit :

*« Deux garçons sont venus dans le jardin. L'un est sombre comme la nuit et l'autre est clair comme la pleine lune. Mais comment pourrais-je les décrire, ils sont si beaux ! La voix est aveugle et les yeux muets ! »*

Les jeunes filles furent toutes excitées à ces paroles. L'une d'elles, remarquant l'intérêt de Sita, s'exclama :

*« A mon avis, ma chère, ils doivent être les fils du roi Dhasarath, comme je l'ai entendu dire hier au palais. Ils sont arrivés avant-hier avec l'ermite Vishvamîtra. Sais-tu que leur beauté est telle qu'ils ont déjà emporté le cœur de toutes les femmes de la cité ? Elles ne parlent que de leur perfection. Nous devrions aller les voir, j'ai l'impression qu'ils en valent la peine ! »*

*« J'irai les voir moi-même, répondit Sita, mais montre-moi juste le chemin. »*

Et elles se dirigèrent vers l'étang en gloussant de plaisir gêné. Cependant Sita ne savait pas qu'il s'agissait d'un ancien amour.

Lorsqu'il entendit le son des bracelets d'or aux chevilles de la princesse, Rama dit à son frère :

*« Imagine l'Amour triomphant sur le monde entier et faisant résonner la cymbale de la victoire ! »*

Il regarda alors dans la direction d'où venait le bruit et, comme la lune, le visage de Sita brilla à ses yeux. En voyant sa beauté, il tomba en extase. Mais son admiration était tout intérieure, et les mots lui manquèrent d'abord. Ayant réfléchi un instant, il murmura :

*« Frère, je crois qu'elle est la fille du roi Janak. Elle est venue avec sa suite pour prier au temple. Vois-tu la traînée de lumière qui marque ses pas ? A sa vue, mon cœur s'est mis à brûler. »*

La princesse regardait anxieusement tout autour d'elle, plongée dans le doute, car elle n'apercevait pas les deux princes. Alors sa compagne les lui montra, assis à l'ombre des lierres en fleurs. En les voyant, ses yeux se remplirent de désir, avec la joie de celui qui a retrouvé un trésor longtemps perdu. Ayant reçu Rama par le chemin de ses yeux, elle ferma sur lui les portes de ses paupières.

Quand son amie la vit aussi bouleversée, elle se sentit trop gênée pour proférer un son. Alors les princes émergèrent de l'ombre de la charmille.

La servante s'écria soudain, en regardant la princesse :

*« Il commence à se faire tard ! »*

Et elle ajouta avec un sourire entendu :

*« Nous devrions revenir demain à la même heure... »*

Ayant saisi l'allusion, Sita rougit et répondit, comme si elle craignait sa mère :

*« Il est tard, en effet ! »*

Et rassemblant son courage, elle retourna au palais. Sous prétexte de regarder un oiseau ou un papillon, elle se retournait, et chaque fois qu'elle voyait Rama son amour grandissait encore. Mais à la pensée de l'arc de Shiva, elle se sentit soudain triste et en colère.

Quand le prince s'aperçut qu'elle s'en allait, il dessina sur son cœur, avec l'encre indélébile de l'amour, l'esquisse de son infinie beauté.

Les deux adolescents revinrent vers Vishvamîtra, et Rama lui raconta ce qui s'était passé. Le saint pris les fleurs offertes par ses jeunes disciples, et leur donna sa bénédiction en riant de joie.



## CHAPITRE 4

**L**e lendemain matin, la nouvelle de l'inauguration du tournoi avait fait le tour de la ville. Chacun quitta son travail, et une foule immense arriva sur la place, hommes et femmes, enfants et vieillards, et même les nourrissons dans les bras de leurs mères.

Quand Janak vit cette multitude, il donna ses instructions pour faire régner l'ordre et le silence. Alors s'avancèrent les deux princes, resplendissants dans l'assemblée des autres princes, comme deux pleines lunes dans un cercle d'étoiles. Les rois tremblèrent à la vue des jeunes guerriers, et le pressentiment de quelque chose de terrible les saisit tous à la gorge. Des démons, ayant pris forme humaine dans la foule, pensèrent qu'ils voyaient l'image de la Mort elle-même, mais les deux frères apparurent aux Justes comme la placide radiance de la sérénité. Janak fit venir Sita, et elle arriva d'un pas lent et solennel, entourée de sa suite de belles servantes. Dignement, elle s'assit sur son trône surmonté d'un gigantesque parasol tissé de fils d'or. Tenant la couronne de la victoire dans ses mains, elle jetait des regards furtifs aux rois rassemblés, cherchant Rama d'un cœur anxieux, et pas un seul d'entre eux n'échappa au pouvoir de l'Amour.

Les deux princes étaient assis à côté du saint, et les yeux avides de la princesse tombèrent sur eux comme sur un riche trésor. Mais à la vue de la foule, elle se recroquevilla sur elle-même et tourna ses regards vers sa suite.

Janak fit un signe à ses hérauts, qui proclamèrent à la ronde :

*« Ecoutez tous, nous vous annonçons le vœux de notre souverain, et les bras levés, appelons le Ciel à prendre ceci à témoin : devant vous se trouve l'arc de Shiva, et celui qui dans cette royale assemblée le bandera, sera couronné au Ciel, sur la terre et en enfer, et recevra sur-le-champ la main de la princesse Sita ! »*

Quand ils entendirent le message du roi, tous les champions se mirent à trépigner d'impatience, insolents guerriers à l'âme sauvage, et ceinturant leurs reins, se précipitèrent sur l'arc divin. Les visages cramoisis, ils tentèrent les uns après les autres de le soulever. Mais qu'ils y mettent toute leur force, de mille manières différentes, ils n'arrivèrent pas à le remuer. En effet, ceux qui avaient un peu de bon sens ne s'en approchèrent même pas. Ces rois imbéciles, sans avoir été capables de soulever l'arc, retournèrent à leur place en traînant les talons, comme si l'arme avait accumulé de la force en absorbant tout à tour l'énergie de chaque concurrent.

Puis cent rois essayèrent d'un coup de le soulever, mais l'arc ne put être bougé d'un cheveu et céda aussi peu qu'une femme vertueuse aux paroles d'un galant. La puissance et la gloire des souverains vaincus semblèrent totalement ridicules et le visage grisâtre, ils se rassirent sur la tribune.

Lorsque Janak vit la déconfiture des prétendants, il s'exclama à la ronde :

« En entendant parler du tournoi que j'ai organisé, de nombreux rois sont venus ici, des dieux et des démons sous forme humaine. Le prix du vainqueur était une épouse merveilleuse, un grand triomphe et un nom immortel. Mais Dieu, semble-t-il, n'a pas créé l'homme qui pourrait bander l'arc de Shiva : à présent, abandonnez tout espoir et tournez vos visages vers le chemin du retour. Mes seigneurs, si j'avais su qu'il n'y avait en ce monde un seul homme capable de cet exploit, je n'aurais même pas organisé ce tournoi ! »

En entendant ces paroles, Lakshman vit rouge :

« Puisse-t-il être universellement méprisé, celui qui profère de telles âneries. Si j'ai ta permission, Rama, je vais soulever le monde entier aussi facilement qu'un galet et le casserai en morceaux comme un mauvais plat de vaisselle ! J'arracherai le mont Himavat comme un pot à fleur ! Alors qu'est-ce que ce vieil arc usé ? »

D'un signe, Rama fit taire son frère. Vishvamîtra, jugeant le moment propice, souffla à l'oreille du prince :

« Debout, Rama, brise cet arc et délivre Janak de sa promesse ! »

L'adolescent se leva sans joie ni tristesse. Comme il montait sur l'estrade, le cœur de la foule entière s'arrêta. Rama regarda l'arc qui se tenait droit, simple et immobile comme une statue vivante. Il le saisit avec une facilité superlative. Comme il la bandait, l'arme divine sembla être la voûte du ciel. Mais l'enfant serra l'arc si fort qu'il le brisa en deux, dans un fracas épouvantable qui résonna jusqu'à l'autre bout du monde.

Rama jeta les deux parties cassées sur le sol et la terre trembla, renversant les rois humiliés. Devant ce prodige, la multitude hurla de joie, et sa clameur immense emplit l'atmosphère. La reine se sentit aussi heureuse qu'une rivière desséchée à la venue de la mousson. Janak fut libéré de ses soucis comme un nageur épuisé qui atteint enfin la rive. Mais les rois déchus semblèrent aussi misérables qu'une lampe à l'huile dont l'éclat se ternit à l'aube.

Alors le ministre Sanatand fit un signe à Sita, qui avança vers Rama avec la grâce du cygne, suivie de ses compagnes qui entonnèrent un chant matrimonial. Resplendissante au milieu d'elles, Sita tenait dans ses mains la couronne de la victoire. Comme elle s'approchait du prince, elle vit sa beauté plus proche encore que la première fois dans le jardin. Elle se figea devant lui, comme une peinture sur un mur, jusqu'à ce qu'une de ses suivantes lui murmure à l'oreille :

« Princesse, ressaisis-toi, couronne-le ! »

La jeune fille leva la couronne et la déposa en tremblant sur la tête de Rama, ses yeux de faon perdus dans les siens.

Enfin, Janak s'adressa à Vishvamîtra :

« C'est grâce à Dieu que cet enfant a brisé l'arc de Shiva. Ce jeune guerrier a soulagé mon âme d'un grand fardeau. O vénérable, conseille-moi sur la suite des événements. »

« Ecoute-moi, ô roi ! répondit l'ermite. Dépendant de l'épreuve de l'arc, le mariage entra en vigueur aussitôt que l'arme fut brisée. Expédie donc un messenger à Ayodhya pour inviter le roi Dhasarath. »

Janak dépêcha aussitôt un héraut à Ayodhya, puis il s'adressa à la foule entière :

« Ecoutez, gens de Mithila ! Décorez les marchés, les temples, les maisons et les rues aux quatre coins de la ville ! »

La foule se dispersa joyeusement et se mit immédiatement au travail. On éleva partout des colonnes en or de la forme de l'arbre plantain, avec des feuilles en jade et des fleurs en rubis. On fit aussi des mosaïques avec des diamants, des saphirs, des

topazes et des améthystes, des abeilles et des oiseaux en or et en turquoise et des grappes de raisin en émeraude, pendues à leur cordon de soie. Tous ces ornements étaient si merveilleux que le Créateur en fut tout déconcerté. Il est impossible de décrire les innombrables pavillons, et en particulier celui destiné aux époux royaux. Quel poète aurait la hardiesse de tenter de les dépeindre ? Dans chaque maison, d'un bout à l'autre de la ville, il y avait la même splendeur. La joie était si grande que le palais fut trop petit pour la contenir, et il se mit à déborder par ses quatre côtés.

Quelques jours plus tard, Dhasarath manqua de s'étrangler d'émotion en apprenant l'extraordinaire nouvelle. Il réunit sans tarder ses meilleurs chevaux, si rapides qu'ils auraient fait la course avec le vent et l'auraient même dépassé ! Ses reines et sa suite montèrent dans des attelages somptueux, et la caravane s'ébranla dans un bruit assourdissant de grincements de roues, de hennissements de chevaux, de tambours, de cloches et de rires de soldats. Se mettant en tête du convoi, ses fils Satroughân et Bharat juste derrière lui, le roi s'approcha rapidement de Videha.

Quand il sut que Dhasarath et le peuple Kosala étaient entrés à Mithila, Janak envoya une délégation à leur rencontre, chargée de plateaux en or couverts de pâtisseries et de boissons aussi douces et rafraîchissantes que le nectar des dieux. Puis Janak sortit lui-même de la cité, suivi de toute la population, et ils se retrouvèrent sur la plaine devant Videha, comme deux océans qui auraient fait éclater leur limite et s'étaient réunis.

Lorsque le bruit de l'arrivée de leur père arriva aux oreilles des deux frères, ils coururent vers lui comme des voyageurs assoiffés du désert qui aperçoivent un oasis. En les voyant, Dhasarath ne put contenir son émotion, et serra ses fils sur son cœur en pleurant des larmes de bonheur. Oubliant la souffrance du passé, il sembla être un homme ressuscité.

Le jour du mariage arriva enfin. C'était l'hiver, dans le mois de Aghar. Les tambours, dans le silence de l'aube naissante, rendirent le roulement du tonnerre. Avec des lampes au beurre, les prêtresses commencèrent à célébrer le rite lustral. Rama entra dans le pavillon et fut conduit à son trône. Quand le rite fut accompli, elles répandirent autour de lui des pierres précieuses en profusion, tout en psalmodiant des mantras. Alors on amena Sita avec sa suite. La princesse irradiait, comme la bénédiction parmi les Grâces. Elle monta sur son trône à côté de celui de Rama. Le roi et la reine placèrent devant le couple des vases d'or ornés de perles et remplis de parfum. Vishvamîtra joignit les mains des époux en soufflant un mantra à leurs oreilles. Puis la mariée si claire et le mari si sombre firent, à pas mesurés, trois tours autour des deux trônes. Leur image se reflétait à l'infini sur les piliers d'or du pavillon, et étincelait comme l'incarnation du dieu et de la déesse de l'Amour. Enfin, Rama appliqua le vermillon sur le front de Sita, et ils se rassirent ensemble, unis pour l'éternité.

Pour épouse, Janak donna à Bharat la belle et merveilleuse fille de Koushakétou, sa première reine, puis accorda à Lakshman l'adorable sœur cadette de Sita, et donna finalement à Satroughân la charmante Srouti-Kirti-aux-yeux-brillants, pas moins gracieuse qu'intelligente.

Comme les époux et les épouses se contemplaient timidement les uns les autres et notaient leur contraste de couleur, leur cœur fut léger et ils se mirent à briller de mille feux.

Quand tous les couples furent unis à jamais, le pavillon fut rempli de poudre d'or et de pierres précieuses, et les brahmanes firent brûler tant d'encens que la fumée en obscurcit le ciel.

Telles furent les réjouissances au mariage de Rama et de ses trois frères avec les filles de Janak.



## CHAPITRE 5

**D**epuis le jour où Rama revint à Ayodhya, il n'y eut qu'une constante succession de joies et de délices. Les quatorze sphères de la Création étaient comme de puissantes montagnes où des nuages de vertu tombaient en averse de bonheur. L'abondance, la richesse et la prospérité étaient des rivières généreuses qui se déversaient dans Ayodhya comme dans l'océan.

Un jour, le monarque était assis sur son trône dans la salle d'audience, entouré de ses courtisans. Dans sa main, il tenait un petit miroir et y regardait son reflet, réajustant sa couronne. Contre son oreille, il aperçut un cheveu blanc, telle la vieillesse murmurant :

*« Roi, consacre Rama, et ainsi réalise le but de ta vie... »*

Ayant longuement médité sur cette pensée, il alla chez Vashishta.

*« Ecoute, Gouroudjî, Rama a eu seize ans cette année, et il est à présent parfaitement accompli. Les serviteurs et les esclaves, les ministres et la population entière, tous désirent que Rama soit leur roi. Je t'en prie, Vashishta, couronne-le toi-même de mon vivant. »*

*« Heureux le jour où Rama sera proclamé régent ! »,* répondit l'ermite.

Satisfait de l'assentiment du mage, le roi se dirigea vers son palais et fit appeler son ministre Soumanta.

*« Aujourd'hui, Vashishta a approuvé ma décision, déclara-t-il tout excité à son noble serviteur. Nous allons sacrer Rama ! Prépare-toi à imprimer la marque royale à son front. »*

Soumanta fut ravi d'entendre cette nouvelle, qui lui sembla être une averse de pluie sur la jeune pousse de son désir secret.

*« O roi, répondit-il, la chose que tu proposes est la seule bonne à faire concernant ton fils, et la plus excellente des décisions ! »*

Et ils commencèrent à organiser les préparatifs sans perdre de temps.

Vashishta alla voir Rama à ses appartements.

*« Écoute, mon fils, lui dit doucement le sage, le roi ton père a décidé de te conférer la dignité de régent. Dès aujourd'hui, tu vas te consacrer aux rites de purification, pour que Dieu puisse amener cet événement à une issue heureuse. »*

Vashishta s'en retourna vers le roi, laissant Rama seul avec ses pensées :

*« Mes frères et moi-même sommes tous nés le même jour, et ensemble nous avons grandi, mangé, dormi et joué pendant toute notre enfance. Nous nous sommes réjouis d'avoir tout partagé à parts égales. Le seul défaut de notre lignée est que seul le plus âgé puisse être couronné, au détriment de ses frères plus jeunes ! »*

Mais dans toutes les maisons et les palais, le peuple de Mithila attendait impatiemment le couronnement.

Or, à cette époque, la reine Kaikeyi avait une servante bossue du nom de Manthara. Quand cette dernière vit les préparatifs dans toute la cité, elle demanda autour d'elle :

« *Que signifient ces réjouissances ?* »

Lorsque qu'elle apprit le sacre imminent de Rama, son âme s'enflamma d'un coup et elle se mit à comploter, perverse qu'elle était, afin de le faire échouer la nuit même.

Criant au désespoir et pleurant à chaudes larmes, elle alla chez sa maîtresse.

« *Qu'est-ce qui ne va pas, ma fille ?* », demanda la reine en lui tapotant sa bosse.

La bossue ne donna pour toute réponse qu'un profond soupir et recommença à verser des flots de larmes. En riant, la reine la railla :

« *Tu as toujours été une impudente, Manthara, et je soupçonne Lakshman de t'avoir donné une bonne leçon !* »

Mais la misérable servante ne proféra pas un mot, et souffla bruyamment comme un cobra. Kaikeyi, en souriant nerveusement, insista :

« *Quelqu'un est-il mort ? Parle donc !* »

Enfin, Manthara se décida à répondre :

« *Pourquoi, ma reine, me donnerait-on une leçon ? Et pour qui cela pourrait-il aller aujourd'hui si cela ne va pas pour Rama, que le roi associe avec lui sur le trône ? Dieu a été très aimable pour Kausalya, et tu devrais aller voir dehors la ville en fête. Ton fils Bharat est absent, et tu n'y prêtes aucune attention, étant sûre de ton influence prédominante sur le roi. Tu ne vois ni sa trahison ni sa perversité, car tu es paresseuse et préoccupée uniquement de ton estomac et de ton oreiller !* »

En entendant cette affectueuse tirade, la reine, qui connaissait bien l'esprit opiniâtre de Manthara, lui répondit :

« *Paix soit faite ! Et si tu me parles à nouveau de cette manière, je te ferai arracher la langue et la jetterai aux chiens errants !* »

Mais elle se rappela soudain que le bossu, le boiteux et le borgne sont toujours vicieux et rancuniers, et qu'il vaut mieux ne pas s'en faire des ennemis.

« *Je t'ai seulement donné un gentil conseil, ma fille, ajouta-t-elle en souriant, et je ne suis pas le moins du monde en colère. Si ce que tu dis est vrai, c'est pour moi le meilleur et le plus heureux des jours. La coutume de la race solaire a toujours été de sacrer l'aîné, et de faire de ses cadets ses serviteurs dévoués. Si Rama va réellement être couronné demain, je t'en prie, demande-moi ce que tu désires, et je te l'accorderai. Tu sais bien qu'il n'y a pas de différence entre Kausalya et les autres reines, et Rama est juste et bon envers tous, sans distinction. Il a une grande affection pour moi, comme j'ai souvent pu le remarquer, et si je renais à nouveau, Dieu fera que Rama et Sita soient mon fils et ma fille. Si ce garçon m'est plus cher que ma vie, pourquoi donc te mets-tu en colère à cause de son couronnement ?* »

Manthara, en regardant la reine d'un air sournois, répondit en murmurant :

« *Ai-je une seconde langue pour parler à nouveau ? Je mérite d'avoir la tête coupée pour t'avoir causé de la peine par mes paroles déplaisantes. Mais je voudrais quand même te dire que ceux qui agissent traîtreusement et paraissent sincères sont les gens que tu écoutes volontiers, alors que je t'offense en te disant la vérité. Désormais je ne parlerai que comme il te plaira, sinon je garderai le silence jour et nuit. Seulement, je ne peux pas supporter de te voir en disgrâce. Pardonne-moi, ce fut une grande faute de ma part...* »

En entendant ces paroles bienveillantes, si profondes et si rusées, la reine, qui avait l'esprit influençable, prit son ennemie pour sa meilleure amie. Elle la questionna

comme une biche envoûtée par la musique d'une chasseresse. Comme le destin l'avait voulu, sa raison chavira. Manthara se réjouissait du succès de sa machination.

*« Tu me questionnes, mais j'ai peur de répondre, maintenant que tu m'as menacé, rétorqua-elle. Cependant écoute : tu parles de Sita et de Rama comme de tes enfants dévoués. En effet, un jour, Rama t'aima, mais ces jours sont passés à présent ! Avec le temps, les amis deviennent des ennemis, comme le soleil qui revigore la fleur mais la réduit en cendre si elle n'a pas d'eau. Kausalya t'arrachera par la racine, prends garde à ton jardin et évite de te compromettre ! Tu imagines bien sûr que tu es la préférée du roi, et tu ne remarques donc rien. Mais si loyales sont ses paroles, noir est le cœur de Kausalya. Toi, ma reine, tu as une nature noble et généreuse, alors qu'elle, au contraire, est hypocrite et intrigante, et elle a trouvé le moyen d'arriver à ses fins. Je sais qu'à sa propre suggestion, elle a fait envoyer par Dhasarath ton fils Bharat chez sa grand-mère, justement parce qu'il est ton fils, et qu'il est le plus qualifié pour être roi. Toi, ma Dame, tu es l'épine dans le pied de Kausalya, mais elle est trop astucieuse pour que tu le comprennes... seulement voilà, moi, j'ai déjoué son plan ! Le roi a un amour particulier pour toi, plus que pour nulle autre, tu le sais, et en tant que rivale, elle ne l'a pas supporté. Elle a manipulé le roi, et obtenu de lui le couronnement immédiat de son fils. Bien ! Ce couronnement est une bonne chose pour la famille et le pays, et tout le monde est satisfait. Mais quand je pense aux conséquences funestes de tout ceci, je suis plus qu'inquiète. Le Ciel les a accumulés au-dessus de ta tête. »*

Manthara monta sa machination méthodiquement, racontant histoire après histoire de femmes jalouses, afin d'augmenter le ressentiment de sa maîtresse. Dominée par la force du destin, la reine fut convaincue au fond de son cœur, et elle se mit à supplier sa servante de parler franchement.

*« Que voudrais-tu encore me demander, tu ne comprends toujours pas ?, répondit sombrement Manthara. Même l'animal le plus primitif sait ce qui est bon ou mauvais pour lui ! Les préparatifs du sacre durent depuis une quinzaine de jours, et ce n'est qu'aujourd'hui que tu l'apprends, et par ma bouche en plus ! Je suis habillée et nourrie par toi, et c'est donc mon devoir de te dire la vérité. Si j'invente un seul mensonge, puisse Dieu me payer en retour. Maintenant sache-le, si Rama est couronné demain, Dieu aura semé sur toi une récolte de malheur. Tu seras comme une mouche dans un bol de lait et tu ne pourras rester à Ayodhya que si tu deviens l'esclave de Kausalya et de Rama. »*

Quand Kaikeyi entendit ces paroles acérées, elle fut frappée de mutisme et ses membres tremblants furent baignés de sueur froide. Alors la bossue, se souvenant qu'elle devait faire attention à ce qu'elle disait, se mordit la langue, et par d'innombrables ruses entreprit de consoler la reine, jusqu'à ce qu'elle l'ait totalement pervertie. Ainsi l'infâme devint la favorite et, comme si un merveilleux flamand rose flattait un vilain corbeau déplumé, la reine lui dit : *« Ecoute, ma chère Manthara, tes paroles sont certainement vraies. Mon œil droit a toujours des élancements et chaque nuit je fais des quantités de cauchemars. Dans mon ignorance, je ne t'en ai pas parlé. Que puis-je faire, mon amie ? Je suis comme le nourrisson qui ne distingue la droite de la gauche. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien fait de mal, alors pourquoi les dieux m'ont-ils mis dans cette situation intolérable ? Je préfère m'en aller et finir mes jours à la maison de mon père, plutôt que vivre comme la servante d'une rivale ! »*

*« Pourquoi parler ainsi, comme si tu te résignais à ta disgrâce ?, lui répondit la misérable. Ton bonheur devrait plutôt grandir de jour en jour ! Depuis que j'ai appris les nouvelles, je ne peux plus manger le jour ou dormir la nuit. J'ai consulté les astrologues et ils m'ont tous déclaré unanimement que Bharat sera roi. Ma reine, je peux te donner le moyen de retourner la situation à ton avantage. Te souviens-tu que le roi a une obligation envers toi ? »*

Prenant Kaikeyi comme une victime pour le sacrifice, la bossue aiguisa le couteau de la trahison sur son cœur de pierre, et la reine, comme l'agneau qui broute

innocemment le gazon, ne vit pas l'approche du danger. Elle écouta ses paroles qui étaient comme du miel empoisonné.

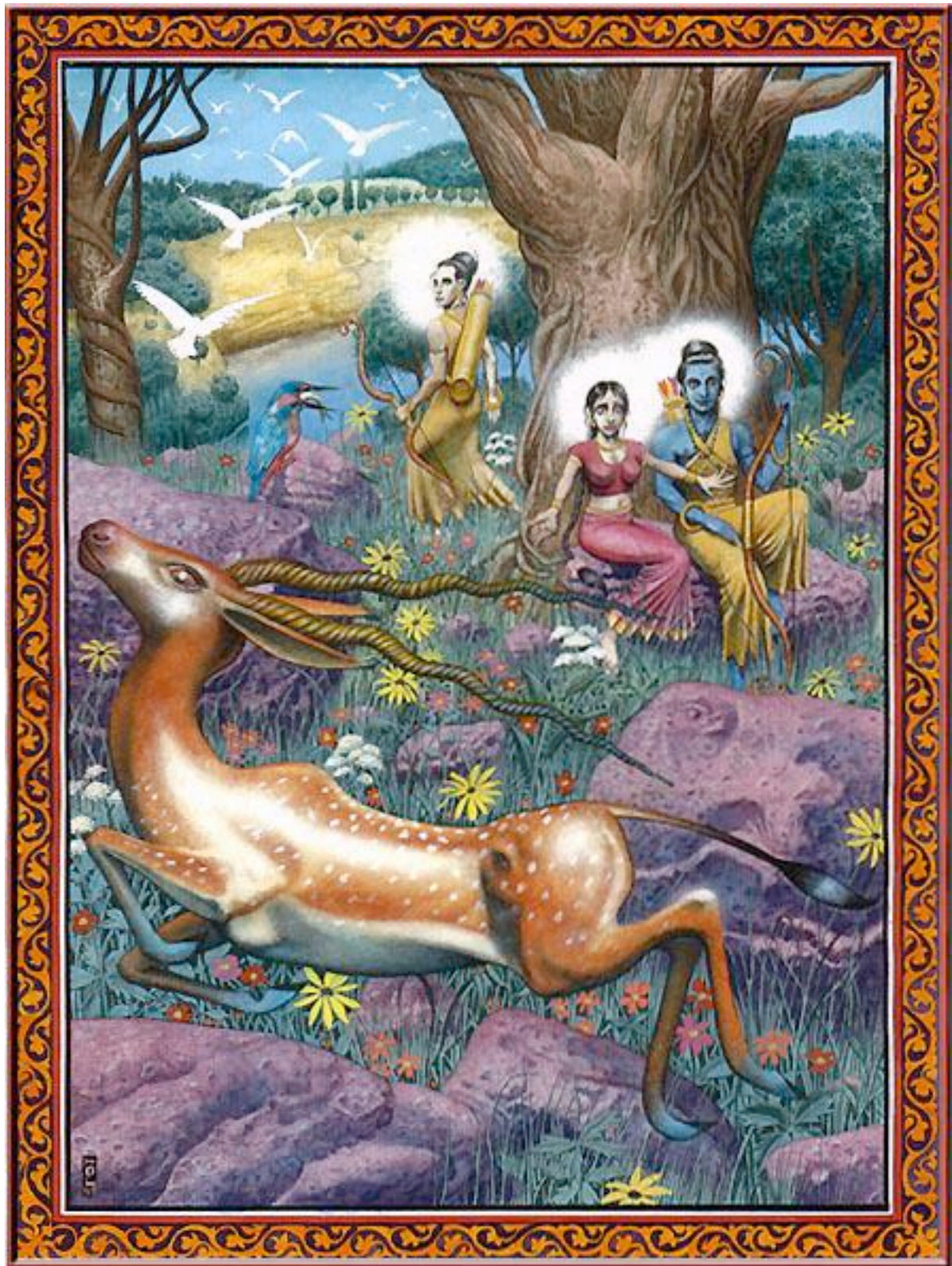
*« Te souviens-tu, ma dame, ajouta la bossue, de l'histoire que tu me racontas un jour? L'histoire des deux vœux qui te furent promis par le roi, quand tu sauvas sa vie sur le champ de bataille, lors de la guerre contre le roi Sambara. Il avait été laissé pour mort au milieu des autres cadavres, baignant dans son sang, et sans ton aide providentielle, il serait aujourd'hui au paradis. Il te fit la promesse solennelle de t'exaucer deux vœux, et tu les réservas prudemment jusqu'à aujourd'hui. Demande-lui maintenant et soulage ainsi ton âme. Le royaume est pour ton fils, et l'exil dans la forêt pendant quatorze ans est pour Rama. Ainsi, tu triompheras de ta rivale. Mais ne demande rien avant que le roi aie juré sur la tête de Rama pour qu'il ne revienne pas sur sa parole. Si tu laisses passer la nuit, il sera trop tard. Va au boudoir et prépare-toi. »*

La reine estima alors que l'odieuse servante était sa meilleure alliée, et exaltant son intelligence, elle conclut :

*« Dans le monde entier, je n'ai pas d'amie telle que toi. Demain, si Dieu exauce ma prière, je te chérirai, ma chère, comme la prunelle de mes yeux ! »*

Kaïkeyi alla dans son boudoir, et y resta dans la pénombre. Sa funeste colère était la terre sur laquelle Manthara avait semé les graines de la calamité et qui, arrosées par la trahison, prirent racine. En poussant, elles donnèrent deux feuilles, les deux vœux du roi, et enfin le fruit de la ruine totale.





## CHAPITRE 6

**L**e palais et la ville entière s'adonnaient aux réjouissances, et nul ne soupçonnait que le danger rôdait. Tous les citoyens, dans leurs délices, étaient occupés aux préparatifs de la fête, et la cour d'audience était constamment remplie d'un fleuve de gens entrant et sortant joyeusement. Enchantés des nouvelles, tous les amis de Rama vinrent le féliciter et lui rendre hommage et le prince, sensible à leur affection, les reçut tous aimablement les uns après les autres.

Seul le cœur de Kaïkeyi était en flammes.

Dhasarath, tout heureux qu'il était, alla en chantonnant aux appartements de sa favorite. Quelle ne fut pas sa consternation lorsqu'il entendit les cris de rage de son épouse dans le boudoir. Effrayé, il n'osa pas entrer immédiatement. Lui, dont tous les princes attendent les faveurs, fut bouleversé d'entendre la colère de sa reine. Voyez comme est grande la puissance de l'Amour ! Le roi se décida pourtant, et s'avançant à pas comptés dans la chambre presque obscure, il trouva Kaïkeyi gisant sur le sol, vêtue d'habits sales et usés, tous ses ornements éparpillés dans la pièce. Sa misérable apparence s'accordant à son misérable dessein.

Dhasarath demanda doucement :

« Pourquoi es-tu fâchée, délice de mon cœur ? »

Et il essaya de la relever, mais elle le chassa d'un geste brusque, le foudroyant du regard comme un serpent enragé. Le roi crut qu'il s'agissait d'un caprice de l'amour.

« Dis-moi la cause de ta colère, ô merveilleuse Dame, s'exclama-t-il, qui est-il, celui qui t'a contrarié ? Où est-il, cet amoureux de la mort, avec sa tête en trop ? Je tuerai même un immortel s'il est ton ennemi ! Demande-moi tout ce que tu désires ! Mais avant tout, orne ton adorable personne de pierres précieuses et ôte ces vêtements inconvenants. »

La perverse se leva avec un sourire en coin, et revêtit son manteau de reine. La croyant revenue à de meilleurs sentiments, il s'exclama :

« Ma Dame, le désir de ton cœur va se réaliser. La joie est dans toutes les maisons. Demain, je donnerai à Rama le titre de régent ! Aussi, ma chérie, prépare-toi pour cet événement extraordinaire ! »

A ces paroles, elle sursauta comme une grenade trop mûre qui éclate au toucher. Un sourire forcé aux lèvres, elle murmura :

« Demande, demande, en effet, Seigneur, mais dis-moi... un jour, tu m'as promis deux vœux, mais je doute de les recevoir. »

« Je vois ce que tu veux dire, répondit le roi d'un air gêné, tu as gardé ma promesse en réserve et tu ne m'as rien demandé jusqu'à ce jour. Et à mon habitude, j'ai tout oublié de cela. Mais écoute : la règle immémoriale de ma famille est qu'il vaut mieux mourir que trahir une promesse. Je te jure par Rama de la tenir ! Demande... »

« Ecoute, mon bien-aimé, quel est le désir de mon cœur, fit Kaikeyi. Pour le premier vœu, accorde-moi le couronnement de Bharat, et pour le second, exile Rama dans la forêt pendant quatorze années avec l'interdiction d'entrer dans une ville ou même un village, et là qu'il y demeure habillé en ermite ! »

Le cœur de Dhasarath se glaça. Le puissant monarque se sentit soudain aussi abattu qu'un palmier frappé par la foudre.

« Mon désir, qui a fleuri comme l'arbre du paradis, a été déraciné par un éléphant !, gémit-il. Pourquoi une telle chose arrive-t-elle à un tel moment ? Je suis ruiné d'avoir mis ma confiance dans cette femme ! »

En le voyant dans cet état, Kaikeyi lui jeta méchamment :

« Quoi ? Alors, Bharat n'est-il pas aussi ton fils ? Est-il un esclave comme moi, acheté pour un bon prix ? Refuse la promesse que tu m'as faite, renie ta parole, et tu seras publiquement disgracié. Quand tu t'es engagé à réaliser ces deux vœux, que t'imaginais-tu ? Que je demanderais une poignée de graines desséchées ? »

Les paroles de Kaikeyi étaient aussi mordantes que le sel sur une blessure à vif. Dhasarath la voyait se dresser devant lui, brûlante de passion, telle l'épée de la fureur tirée du fourreau, les funestes conseils de Manthara pour poignée et la cruauté pour tranchant, aiguisé sur la meule de la bossue.

« Elle m'a transpercé dans ma partie la plus vitale, pensa-t-il, mais elle ne me volera ni ma vie ni mon honneur. »

Puis, s'adressant à elle :

« Bharat et Rama sont mes deux yeux, ma bien-aimée, pourquoi me dis-tu ces méchantes paroles ? Je ne faillirai pas à ma promesse, et enverrai demain à l'aube un messenger vers Bharat. Je lui confierai solennellement le royaume. Rama n'a aucune convoitise pour le pouvoir et il est très attaché à son frère, tu le sais aussi bien que moi. Bien sûr, j'ai tout arrangé sans t'avoir consultée, et c'est la raison de mon échec, mais chasse ton mécontentement et mets un costume de fête. Encore quelques jours de patience et ton fils sera régent. Cependant vois-tu, il n'y a qu'une chose qui me contrarie : Ta seconde demande, vraiment une requête déraisonnable ! Est-ce une plaisanterie, ou es-tu sérieuse ? Explique-moi quelle est la faute de Rama . Tout le monde sait qu'il est la bonté même. Et toi, tu le choyais et l'admirais, et donc je suis très perplexé. Comment peut-il t'avoir contrarié, lui qui charmerait même son ennemi ? Tu as fais une montagne de tout cela, ma bien-aimée. Fais-moi une demande plus judicieuse, afin que je puisse me réjouir de l'accession au trône de Bharat et de la présence de Rama, car de lui dépend mon existence. »

Son long discours fit flamboyer la reine comme de l'huile versée sur le feu :

« Tu peux inventer toutes les ruses qui te plairont, mais ton subterfuge sera sans effet sur moi. Soit tu exécutes mon ordre, soit tu le refuses et tu ne seras plus rien. Je ne prolongerai pas cette discussion. Si au point du jour, Rama n'est pas exilé dans la forêt, ma mort s'ensuivra, et ton déshonneur aussi ! », hurla-t-elle, dressée comme une vague de colère sur une montagne de péché, boursouflée de torrents de passions.

Le roi la supplia de s'asseoir en criant :

« Ne sois pas une hache pour les racines de la race solaire ! Demande-moi ma tête et je te la donnerai sur-le-champ, mais ne me tue pas en chassant Rama, sinon tu seras maudite pour l'éternité ! »

Dhasarath tomba sur le sol et se mit à sangloter lamentablement, le corps brisé par la tristesse et la gorge aussi sèche que celle d'un poisson privé d'eau.

« *A présent, fais ce qu'il te plaira, murmura-t-il, mais tiens-toi hors de ma vue. Voile-toi la face et ne me parle plus jamais, aussi longtemps que je vivrai. Tu le regretteras jusqu'à ta mort, sois-en certaine.* »

Kaïkeyi ne disait pas un mot et regardait le roi qui ressemblait à un oiseau aux ailes coupées. Le jour tomba, et cette nuit-là personne ne dormit à Ayodhya.

A l'aube, une foule de ministres et de courtisans piétinaient d'impatience à la porte du palais royal.

« *Quelle peut-être la raison pour laquelle aujourd'hui, parmi tous les autres jours, le roi ne se lève pas ?, s'exclamèrent-ils, c'est très étrange...* »

Soumanta entra en premier et fut tout de suite saisi par une étrange impression, comme si un monstre était tapit dans l'obscurité, prêt à bondir pour le dévorer. Il appela, mais personne ne lui répondit. Arrivé aux appartements de Kaïkeyi, il chercha dans la pénombre. Alors il le vit, affalé par terre, sans couleur comme une plante déracinée. Terrifié, le ministre ne put prononcer un mot.

Sortant de l'ombre, Kaïkeyi lui lança :

« *Le roi n'a pas dormi de toute la nuit, Dieu seul sait pourquoi. Il n'a rien fait d'autre que gémir jusqu'à maintenant : Rama, Rama !, sans répondre à mes questions. Va tout de suite chercher Rama et quand tu seras de retour, tu pourras lui en demander toi-même la raison.* »

Soumanta s'en alla tout de suite en courant, comprenant que la reine avait conspiré quelque chose. Il était si anxieux que ses pieds touchaient à peine le sol. Il arriva tout essoufflé aux appartements du prince et ensemble ils revinrent à la hâte vers Dhasarath, essayant de garder bonne contenance.

Lorsque Rama vit la pitoyable allure de son père, tel un vieil éléphant terrassé par une tigresse, ses lèvres se desséchèrent en une seconde. Pour la première fois de son existence, il voyait le malheur, et jamais il n'en avait entendu parler auparavant.

« *Dis-moi, mère, demanda-t-il à Kaïkeyi, pourquoi mon père est-il dans cet état ?* »

« *Ecoutes-en, Rama, la seule et unique cause, lui répondit la reine. Le roi t'aime beaucoup. Il m'a promis un jour, bien avant ta naissance, d'exaucer deux vœux, et aujourd'hui je lui ai dit ce que je désirais. Mais il a perdu toute sa raison en l'entendant et il ne peut se débarrasser d'un certain scrupule à ton égard. D'un côté, il y a son amour pour toi et de l'autre sa promesse. Il est ainsi à la croisée de deux chemins. Donc je te le dis : Sois obéissant comme le bon fils que tu es et mets fin à son dilemme.* »

Elle se rassisa, satisfaite, et continua à parler si cruellement que la Cruauté elle-même en fut toute peinée. Elle raconta à Rama toute l'histoire. L'adolescent sourit intérieurement et lui dit doucement :

« *Mère, béni soit le fils qui obéit aux ordres de ses parents. J'ai toujours eu le désir secret de me joindre aux ermites de la forêt et aujourd'hui, l'ordre de mon père ne fait qu'un avec ce désir et ta décision. De plus, Bharat, que j'aime comme moi-même, deviendra roi. En toute chose, Dieu me comble de bonheur. Ceux qui abandonnent l'arbre du paradis pour s'occuper des mauvaises herbes laissent passer leur chance une fois pour toutes. Cependant je ne comprends pas pourquoi mon père est si peiné pour une chose aussi insignifiante. Dis-moi la vérité !* »

Comme une sangsue qui avance toujours de travers, la reine lui répondit tout en lui prodiguant sa fausse affection :

« *Je te le jure par toi et par Bharat, il n'y a d'autre raison que celle que je t'ai déjà dite.* »

Le roi revenait lentement à lui. Lorsqu'il entendit son fils parler, il se tourna sur le côté en gémissant et Soumanta l'aida à se relever. Rama tomba à ses pieds, mais Dhasarath ne put proférer un son. Il pria intérieurement Rama de désobéir.

*« Père, lui dit le prince, tu te troubles pour une bien petite affaire. Parle-moi, je t'en prie ! Chasse tes soucis en ce jour de fête et donne-moi tes ordres. En t'obéissant, j'atteindrai le but de mon existence : j'irai dans la forêt ! »*

Ainsi dit, Rama sortit du boudoir. Les amères nouvelles se répandirent bientôt à travers tout Ayodhya, comme le venin du cobra qui affecte d'un coup le corps entier. Les gens qui les entendirent devinrent comme la broussaille quand la forêt prend feu. Les larmes se mirent à ruisseler sur leurs joues et leur cœur ne put endurer pareil chagrin. La ville fut secouée par la colère et commença à couvrir la reine Kâïkeyi d'innombrables injures.



## CHAPITRE 7

**L**a joie peinte sur le visage et le cœur, Rama alla voir sa mère. Cependant, il n'avait qu'une seule crainte : que le roi puisse revenir sur sa décision et le retenir. L'exil était pour lui comme une récréation et il s'en réjouissait à l'extrême. Les mains jointes, il se prosterna aux pieds de Kausalya. Elle lui donna sa bénédiction et le serra contre elle en lui baisant le visage. Admirant tendrement sa beauté, elle lui dit :

*« Dis-moi, mon fils, quand ton couronnement doit-il être célébré ? Mon chéri, fais tes ablutions et ensuite va manger tes plats préférés ainsi que toutes les pâtisseries que tu voudras, puis retourne vite chez ton père, il y a déjà eu trop de retard ! »*

A son aimable discours qui lui semblait être comme la fleur de l'arbre du paradis, Rama répondit :

*« Mon père m'a donné la forêt pour royaume, et j'aurai beaucoup à y faire. Mère, dans ton affection pour moi, ne donne pas cours à l'angoisse. Mon bonheur dépend de ton consentement. Après avoir vécu quatorze années dans les bois, je reviendrai et à nouveau, je verrai tes yeux de lotus. N'aie pas l'esprit inquiet ! »*

Les douces paroles de Rama percèrent le cœur de sa mère comme des flèches enflammées. Elle se flétrit comme une fleur sans eau. Ses yeux se remplirent de larmes et son corps entier fut agité de tremblements. Mais sans perdre son courage, elle saisit son fils par les épaules et lui dit :

*« Mon enfant, tu es l'adoré de ton père et il ne manque jamais d'assister à tes exploits. Il a déjà tout organisé pour ton couronnement. Pourquoi t'aurait-il banni comme cela du jour au lendemain ? Dis-le-moi ! »*

Et Rama lui raconta tout en détails, plongeant sa mère dans un mutisme profond. Au même moment, Sita, qui elle aussi avait appris les nouvelles, alla en courant chez Kausalya. Sita, la perfection de la beauté, retournait mille idées funestes dans son esprit :

*« Le seigneur de ma vie va s'en aller dans la forêt. Comment pourrais-je supporter son absence pendant quatorze ans ? Je voudrais tant l'accompagner, même par l'esprit. Oui, je dois y aller ! Mais les voies du Seigneur sont impénétrables. »*

La voyant arriver en pleurs, la reine Kausalya comprit aussitôt le désir de son âme et oubliant sa propre tristesse, elle s'écria :

*« Ecoute, mon fils, Sita est si délicate, elle est la chérie de tes parents et du royaume entier. Et c'est cette Sita qui veut te suivre dans ton exil ? Des animaux féroces et des ogres affamés rôdent dans les bois. Ah, mon fils ! Le délicat rosier peut-il pousser dans le désert torride ? Pour la forêt, Dieu a créé des femmes qui ne se soucient pas des plaisirs du corps. L'épouse d'un ermite peut y survivre, mais c'est par amour de l'ascèse qu'elle a renoncé à tous les plaisirs. Alors comment Sita ferait-elle pour y vivre, elle qui est effrayée par une simple statuette de singe ? Le cygne qui s'est délecté dans les lits de lotus du Ganges peut-il trouver*

*une demeure convenable dans une flaque d'eau boueuse ? Réfléchis à cela, mon fils. Si elle reste à la maison, elle sera le soutien de ma vie et du royaume. »*

*« Ecoute Sita, dit Rama, si tu désires notre bien à tous, accepte ce que dit ma mère et reste à Ayodhya pour consoler mes parents chaque fois qu'ils penseront à moi. Les jours passent vite ! Mais si tu persistes dans ton obstination, tu en supporteras les conséquences jusqu'au bout. La forêt est extrêmement pénible et dangereuse, ses étés et ses hivers sont épouvantables et les plus courageux tremblent en y pensant. Les sentiers sont hérissés de ronces et de cailloux pointus, et tu devras marcher pieds nus, sans la moindre protection. Tu ne peux imaginer les montagnes énormes, les gouffres, les précipices, les fleuves larges comme des lacs, les torrents furieux, les tigres, les ours, les loups et surtout les démons mangeurs d'hommes qui prennent toutes sortes d'apparences. En bref, les difficultés de ces lieux dépassent toute expression, et toi, ma femme aux yeux de biche, tu es timide et fragile. Je ne crois pas que tu sois faite pour cette vie-là. »*

Sita laissa couler les larmes sur son visage d'ivoire. Malgré son chagrin, elle ne perdait pourtant pas tout espoir.

*« Mère, pardonne-moi, mais il n'y a pas de souffrance plus grande dans le monde que d'être séparée de son bien-aimé. », dit-elle à la reine les yeux baissés.*

Puis elle se tourna vers Rama :

*« Sans toi, mon amour, il n'y a rien dans tout l'univers qui puisse me reconforter. Les oiseaux et les biches seront ma suite, la forêt ma cité et les rubans d'écorce mes robes chatoyantes. Avec toi, Rama, une hutte de branchages sera comme le palais des dieux. Tu m'as énuméré les nombreux dangers de ces régions, mais tout cela n'est rien comparé à la douleur d'être séparée de toi, sans même être sûre de te revoir un jour. Emmène-moi avec toi, Rama, ne m'abandonne pas ! Imagines-tu que si je reste ici, je survivrai à la fin de ton exil ? »*

*« Si j'insiste pour la quitter, je la quitterai morte. », pensa Rama, et il s'exclama :*

*« Finis-en avec tes lamentations et viens avec moi dans mon exil. Ce n'est plus le moment de pleurer. Va faire tes préparatifs ! »*

Le visage de Sita s'illumina de bonheur, et sans ajouter un mot elle serra les mains de son époux dans les siennes.

Quand les échos du drame arrivèrent enfin aux oreilles de Lakshman, il alla tout droit chez son frère.

*« Ne sois pas triste, lui dit Rama en le voyant arriver complètement effondré, et sache que tout ira bien. Ceux qui se soumettent aux ordres du destin sont venus au monde dans un but précis, sans quoi leur naissance serait vaine. Aussi écoute mes ordres : veille sur la famille. Ni Bharat ni Satroughân ne sont à Ayodhya, et le roi est incapable pour le moment de prendre la moindre décision. Si je t'emmène avec moi, le royaume sera sans maître, et un poids intolérable pèsera sur les épaules de toute la population. Reste ici pour soutenir le peuple, car notre père est à présent un prince des enfers ! »*

Lakshman écoutait d'un air sombre.

*« Tu m'as donné un excellent conseil, répondit-il, mais je le crois irréalisable. Crois-moi, je parle avec le cœur : tout l'amour du monde est concentré en toi, Rama. Je suis en esprit, en parole et en acte à tes pieds, et tu m'abandonnes ? »*

Il était au bord des larmes, et Rama le serra contre lui en disant :

*« Va, mon frère, dis adieu à ta mère et viens avec moi dans la forêt ! »*

Le visage de Lakshman s'éclaira d'un sourire ineffable. Son triomphe était grand et sa tristesse s'envola. Il courut chez sa mère, le cœur aussi heureux que celui d'un aveugle qui a recouvré la vue. Pendant qu'il la saluait, son esprit était déjà loin avec

Rama et Sita. Après avoir fait ses adieux à Soumitra, il repartit en courant, le cœur trépidant. Il rejoignit Rama et ensemble, avec Sita, ils entrèrent dans le palais de Dhasarath.

Il y avait une grande foule dans la cour d'audience. Le ministre Soumanta, en voyant arriver les trois adolescents, releva le roi affalé sur son trône. Quand il vit ses deux fils et Sita, les larmes jaillirent de ses yeux accablés.

« *Père, lui dit Rama, donne-nous ta bénédiction. Pourquoi es-tu si triste en ce jour de réjouissance ?* »

A ces mots, Dhasarath se leva et prenant son fils par le bras, le fit asseoir à ses côtés. Il essaya par tous les moyens de le faire renoncer, mais ce fut en vain. Alors il tenta de convaincre Sita, mais le cœur de la princesse s'était posé sur celui de son époux. Non, aucun palais ne lui semblait agréable ni aucune forêt effrayante. Elle était cependant trop modeste et timide pour répondre.

Kaïkeyi se leva et déposa devant le jeune trio une boîte contenant des vêtements d'ermite en écorce. Puis elle se planta devant Rama et lui lança :

« *Tu sais que pour ton père tu es plus cher que sa propre vie, et que jamais il ne te dira de t'en aller, bien qu'il y perde son honneur, sa vertu et les clefs du paradis. Pense à cela, mon enfant, et agis comme bon te semblera.* »

Rama ôta ses vêtements princiers et revêtit les habits d'écorce, aussitôt imité par Lakshman, et ils vinrent avec Sita se prosterner aux pieds du roi et de Kaïkeyi. Alors ils sortirent du palais en silence, franchirent la porte d'enceinte de la cité et s'éloignèrent lentement d'Ayodhya.



## CHAPITRE 8

Un silence de plomb s'était abattu sur la capitale.

Dhasarath, tétanisé, appela Soumanta :

*« Rama est parti, et ma vie ne s'est pas encore envolée ! Mon ami, prends un char et va les accompagner jusqu'à l'orée de la forêt. Quand tu verras Sita horrifiée par cette nature sauvage, tu saisisiras l'occasion pour la convaincre de rentrer. Essaie tout ce que tu peux, je t'en supplie ! Si elle revient, elle sera le secours de ma vie. Sinon ce sera ma mort. »*

A ces mots, le roi s'évanouit et s'effondra sur le sol. Sans perdre un instant, Soumanta alla préparer son char et rejoignit rapidement la princesse et les deux frères.

Quand la population d'Ayodhya vit le prince s'en aller, elle se mit à le suivre. Rama essaya de consoler cette foule immense, et elle s'en retourna. Mais à peine avait-elle fait dix pas qu'elle revint vers lui, accablée par la tristesse. La capitale semblait aussi sinistre et oppressante que la nuit noire de la mort. Les gens se regardaient les uns les autres comme des bêtes sauvages. Leurs maisons ressemblaient à des tombes, leurs domestiques à des fantômes et leurs enfants aux anges de l'enfer. Tous les arbres et les lierres des jardins se flétrirent et les rivières se mirent à charrier une boue noire et fétide. Tous les animaux du royaume, même les oiseaux en cage et les bêtes de somme, se retinrent de respirer, horrifiés par le départ de l'adolescent, muets et immobiles comme des statues.

La cité ressemblait à une épaisse forêt. La population en deuil était ses animaux sauvages et Kaikeyi un incendie furieux qui les consumait. Jeunes et vieux, tous quittèrent leurs maisons et suivirent Rama jusqu'à la rivière Tamasâ, où le prince s'arrêta pour la première étape. Complètement épuisé par le chagrin, le peuple s'endormit rapidement.

Lorsque la nuit fut suffisamment avancée, Rama chuchota au ministre :

*« Nous allons partir sans les éveiller. Conduis le char de manière à effacer les traces des roues. Il n'y a pas d'autre moyen pour qu'ils rentrent à Ayodhya ! »*

Les deux princes et Sita montèrent sur le char et Soumanta le dirigea dans toutes les directions, confondant les traces.

A l'aube, lorsque les habitants de la ville virent qu'ils s'en étaient allés, ils poussèrent un immense cri de désespoir. Voyant les traces des roues qui partaient dans tous les sens, ils se mirent à sangloter lamentablement. Seul l'espoir du retour de Rama les maintenait encore en vie.

Pendant ce temps, les trois adolescents, conduits par Soumanta, arrivèrent à la ville de Srīngavera, au bord du Ganges. Ensemble, ils descendirent du char, se prosternèrent devant le fleuve sacré et se plongèrent dans ses eaux purificatrices, oubliant toute la fatigue du voyage. Comme le soir tombait, le ministre étendit sur le

sol des couches d'herbes et de feuilles et alla chercher des fruits sur les berges du fleuve.

Quand Lakshman se fut assuré que Rama et Sita dormaient profondément, il ajusta une flèche à son arc et alla se poster à courte distance. Soumanta, qui ne parvenait pas à s'endormir, le rejoignit d'un air triste :

*« Regarde ton frère, Lakshman. Le monde entier l'adore, et le voilà contraint de dormir avec sa femme à même le sol. Dieu est contre nous ! Le destin est tout-puissant, et Kaikeyi est une hache pour les racines de la race solaire. »*

*« Non, Soumanta, personne n'est la cause de notre joie ou de notre tristesse, répondit le prince. Tout ceci est le fruit de nos actions passées. Union et séparation, plaisir et douleur, bien et mal, amitié et inimitié, neutralité ou partialité sont les leurres de l'illusion divine. La naissance et la mort, la richesse et la pauvreté, la destinée, le royaume, la cité, le paradis et l'enfer, tout ce que tu peux voir, entendre ou imaginer dans ton esprit, tout est illusoire et irréel. En rêve, un mendiant devient roi, et un roi un pauvre mendiant, mais l'un n'est pas plus gagnant que l'autre perdant. Tu devrais plutôt voir les choses ainsi. Ne sois en colère contre personne et ne blâme personne en vain. Tels sont les dormeurs dans la nuit de l'illusion, et vois combien nombreux sont les rêves ! Dans ce monde d'obscurité, seuls sont éveillés ceux qui se détachent de la matière en s'absorbant dans la contemplation du Suprême. »*

Le jour se leva, et Rama alla se baigner dans le Ganges. Il demanda alors qu'on lui apporte la sève de l'arbre Bâr. Il en enduisit ses cheveux et les noua en chignon au sommet de sa tête, bientôt imité par son frère. Comprenant qu'ils allaient se séparer, Soumanta se sentit soudain affreusement triste. Jusqu'au bout, il avait espéré que Sita soit épouvantée par l'immensité de la forêt qui se dessinait à l'horizon, mais la princesse semblait confiante et heureuse. Il tenta cependant de la convaincre de rentrer à Ayodhya, mais sans succès. A son tour, Rama insista. Alors elle répondit :

*« Ecoute, mon Amour, crois-tu qu'une ombre puisse exister sans sa substance ? Et qu'est-ce que le rayon de soleil sans le soleil ? »*

Et elle se tourna vers le ministre :

*« Ne le prends pas mal si je te résiste, mais loin de Rama, ma famille n'a plus la moindre importance. Ne te fais aucun souci, je serai parfaitement heureuse avec mon époux. »*

Soumanta se sentit aussi impuissant qu'un éléphant sans sa trompe. Ses yeux ne voyaient plus et ses oreilles n'entendaient rien. Il ne put proférer un son et retourna lentement vers Ayodhya. Même les chevaux gémissaient et regardaient sans cesse en arrière.

Les trois adolescents se dirigèrent vers le bord du fleuve. Un passeur les transporta sur l'autre rive et ils s'en allèrent sur leur chemin.

Ce soir-là, ils s'arrêtèrent sous un grand arbre, et Lakshman alla chercher le repas du soir.

A l'aube, ils continuèrent leur route. Au milieu du jour, voyant que Sita était fatiguée, Rama s'arrêta sous un grand figuier au pied duquel coulait une source d'eau fraîche. Ils s'y reposèrent le reste de la journée, mangeant des fruits en se racontant d'interminables histoires.

Le lendemain, ils s'enfoncèrent enfin dans la forêt. Au bout de quelques heures de marche, ils arrivèrent dans une clairière où se tenait un petit ermitage. Un saint homme, nommé Valmiki, y vivait en ascète depuis de nombreuses années. Au milieu des arbres en fleur, les oiseaux et les abeilles faisaient une divine musique qui semblait les accueillir.

Valmiki les avait reconnus avant même que ses yeux les aient vus, et il sortit de sa hutte pour les accueillir. Le premier, Rama le salua respectueusement, et l'ermite leur donna sa bénédiction en s'estimant lui-même béni.

Après s'être restauré de fruits et de noix à l'ombre de l'ermitage, Rama s'adressa à Valmiki : *« Roi des sages, tu connais le temps passé, présent et futur, et l'univers est comme une petite fleur au creux de ta main. »*

Alors il lui conta toute leur histoire depuis le début.

*« La promesse de mon père, conclut-il, la machination de Kaikeyi, le couronnement de Bharat et ma rencontre avec toi sont pour moi des bénédictions. Pourrais-tu m'indiquer un endroit où je pourrais m'installer pour quelques temps avec mon épouse et mon frère ? »*

Valmiki sourit intérieurement et répondit :

*« Vrai, vrai ! Il n'est que trop naturel pour toi de parler ainsi, Rama ! Tu regardes le drame de la vie, et Brahma, Vishnou et Shiva sont tes marionnettes. Tu me demandes : où puis-je m'installer ? Mais je réponds : dis-moi où tu n'es pas ? Là je te désignerai un lieu ! O mon enfant, fixe ta demeure dans les cœurs de ceux qui ramassent les perles de ta perfection. »*

Comme le prince restait silencieux, Valmiki rajouta :

*« Ecoute, Rama, prends ta demeure dans les collines de Tchitrakoût. Tu y trouveras tout ce qu'il te faudra. C'est un endroit merveilleux, délicatement boisé, habité par les éléphants, les tigres, les cerfs et les oiseaux. Une rivière sacrée y coule, la Mandakîni, un affluent du Ganges, aussi prompt à effacer les souillures qu'une sorcière à étrangler un enfant ! Je sais que de nombreux ermites y vivent. Va, bénis leurs prières et restaure la dignité de ces lieux ! »*

Rama, Sita et Lakshman saluèrent le sage et reprirent leur route en direction de Tchitrakoût. Ils y arrivèrent le lendemain, et les deux princes y bâtirent sans tarder une hutte de branchages sous un bosquet de figuiers.

Depuis le jour où Rama vécut dans la forêt, les arbres fleurirent et donnèrent des fruits en abondance. Les lierres poussèrent frénétiquement et formèrent des voûtes merveilleuses, comme si l'arbre du paradis, dans sa beauté, avait abandonné les bocages du Ciel. Les fauves, en compagnie des biches et des crocodiles, vinrent se désaltérer en paix à la rivière, dans une perpétuelle symphonie de chants d'oiseaux.

En compagnie de son bien-aimé, Sita était si heureuse qu'elle en oublia complètement son pays, sa famille et sa somptueuse capitale. Son cœur était si amoureux de Rama que la forêt lui semblait mille fois plus confortable que son propre palais, et son lit de feuilles cent fois plus tendre que la couche du dieu de l'Amour. Inlassablement, Rama leur racontait des légendes et ils passaient leurs journées à l'écouter avec ravissement.

Ainsi Rama vécut heureux à Tchitrakoût, gratifiant ses habitants de sa présence.





## CHAPITRE 9

**S**oumanta, en voyant Ayodhya au loin, tomba sur le sol en pleurant amèrement. Ses chevaux hennissaient aussi pitoyablement qu'un oiseau auquel on aurait coupé les ailes. Chaque fois qu'il prononçait les noms de Rama, Lakshman ou Sita, ils se mettaient à hennir et à les chercher du regard.

Le ministre avait de la peine à se mouvoir, ses lèvres étaient desséchées et sa langue restait collée au palais. L'esprit confus, le visage sans couleur, il ressemblait à un homme qui vient de tuer père et mère.

« *Mon Dieu, que vais-je bien pouvoir dire au roi et aux reines ?* », se demandait-il désespérément.

Il pénétra dans la cité à la faveur de l'obscurité, et rentra dans sa maison en laissant le char à sa porte.

A l'aube, lorsque les citoyens virent le char devant la maison du ministre, ils se sentirent aussi perdus qu'un poisson quand l'eau s'est évaporée.

Soumanta, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, se décida enfin à aller voir le roi. Le palais de Dhasarath le frappa de terreur comme une maison hantée. Sur son chemin, on le harcela de questions mais, la voix brisée, il ne put dire un mot. Arrivé au palais, il trouva le souverain déchu dans la chambre de Kausalya. Il gisait par terre, amaigri, épuisé, dépouillé de tout ornement et soupirait comme un malade à l'agonie.

« *Salut à toi, ô roi !* », s'écria le ministre, plein de fausse assurance.

Au son de sa voix, le roi se releva :

« *Ah, te voilà, mon ami ! Où est Rama ? Emmène-moi tout de suite où il se trouve, sinon mon âme s'envolera à l'instant.* »

Les yeux de Soumanta se remplirent de larmes, et il répondit doucement :

« *Sire, tu es un philosophe, un modèle de courage et de vertu. La vie et la mort, le plaisir et la douleur sont gouvernés par le destin, aussi inexorablement que la succession des nuits et des jours. Ton fils te dit de ne pas pleurer sur lui. Il estime que ta décision est une action méritoire. Grâce à toi, il vit dans un bonheur complet. Dans quatorze ans, il reviendra sain et sauf à tes pieds.* »

Le visage de Dhasarath se pétrifia, et il retomba sur le sol, le cœur brisé par la tristesse. Kausalya et Soumitra éclatèrent en sanglots, et au son de leurs lamentations, le Chagrin lui-même en fut tout peiné.

Le souffle de vie se tarissait à la bouche de Dhasarath. Kausalya se pencha sur lui et lui murmura :

« *Mon roi, imagine que l'exil de Rama est comme le vaste océan, que tu es l'homme à la barre du navire Ayodhya et que tes sujets sont ses passagers. Si tu as du courage, tu le traverseras. Sinon, tout le monde se noiera !* »

Le roi se tordait par terre comme un poisson qu'on arrose d'eau bouillante. Dans un dernier souffle, il lâcha :

*« Ah, Rama ! Tu vauds plus que ma propre vie, et j'ai déjà vécu trop longtemps sans toi ! »*

A ces mots, il expira.

Les reines poussèrent un grand cri et se jetèrent par terre en s'arrachant les cheveux.

D'un bout à l'autre de la cité, la terrible nouvelle se répandit, et ce ne fut plus que cris et lamentations. Les injures se mirent à pleuvoir sur Kaikeyi, car elle avait volé à Ayodhya son âme et sa raison.

Le lendemain, Vashishta fit remplir un bateau d'huile de noix de coco et y immergea la dépouille du roi. Puis il fit envoyer des messagers vers Bharat et Satroughân, avec l'ordre de les ramener le plus vite possible, mais sans rien leur dire au sujet de leur père.

Aussitôt que les troubles éclatèrent à Ayodhya, Bharat fut visité par de mauvais augures. Il vit dans son sommeil d'effrayantes visions, et en se réveillant se perdit en de funestes conjectures.

C'est dans cet état d'extrême anxiété qu'il accueillit les messagers de Vashishta. Ils partirent pour la capitale le jour-même. Leurs chevaux couraient à la vitesse du vent, mais Bharat se disait :

*« Pourquoi n'ai-je pas d'ailes pour voler ? »*

En pénétrant dans la cité, le prince fut frappé par des signes inquiétants : Des bruits horribles jaillissaient de nulle part, les jardins étaient abandonnés. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues, et même les oiseaux se taisaient. Les rares personnes qu'ils croisèrent passèrent leur chemin sans un mot. La ville semblait aussi morte que si elle avait été la proie d'un incendie généralisé.

Quand Kaikeyi apprit l'arrivée de ses fils, elle courut à leur rencontre, lampe en main, car la nuit tombait. Après les avoir embrassés, elle prit Bharat à l'écart.

*« Comment cela va-t-il à la maison de ma mère ? », demanda-t-elle.*

Son fils l'assura que tout allait bien et rajouta :

*« Mais dis-moi, mère, où sont le roi et les autres reines ? Et mes frères, ne viennent-ils pas nous accueillir ? »*

Kaikeyi se mordit les lèvres.

*« Mon fils, dit-elle, j'ai tout arrangé grâce à ma servante Manthara, mais je ne sais pourquoi, Dieu a ruiné mes plans avant qu'ils ne réussissent. Le roi, ton père, est mort, Bharat, et il est monté au ciel. »*

Le prince fut submergé par l'émotion comme un éléphant au feulement du tigre :

*« Dis-moi vite pourquoi il est mort ! Je t'en prie, dis-moi tout, mère ! »*

Kaikeyi, comme infusant du poison dans une blessure, lui raconta tout depuis le début. Quand il apprit l'exil de Rama, Bharat en oublia la mort de son père. Réalisant qu'il était la cause de cette tragédie, il chancela et resta sans voix.

La reine tenta de le reconforter :

*« Mon garçon, le roi n'est pas un sujet digne de lamentation. Il a gagné la gloire et vivra heureux au paradis. Il a réalisé tous les désirs de sa vie et est entré dans la cour des Cieux. Regarde les choses sous cet angle et renonce à ta tristesse. Sois roi à présent ! »*

A ces mots, le jeune homme recula en criant:

« Misérable femme, la ruine de nous tous ! Pourquoi ne m'as-tu pas tué à la naissance ? Après avoir coupé un arbre, tu soignes ses branches, maudite ! Quand tu as imaginé ton plan, comment ton cœur ne s'est-il pas brisé en mille morceaux ? Dieu m'a créé dans un utérus hostile à Rama. Y a-t-il dans le royaume une seule créature qui n'aime pas Rama comme elle-même ? Qui que tu sois, tu as noirci ta propre face aujourd'hui. Debout ! Hors de ma vue ! »

Satroughân, qui était resté dans la pièce attenante, avait tout entendu de la conversation. Il brûlait de tout son corps, et soudain sa colère fut hors de contrôle. A ce moment précis, la bossue arriva, parée de luxueux vêtements et de gros bijoux. En la voyant, le jeune frère de Lakshman bondit sur elle et la frappa si violemment qu'elle s'étala sur la figure en hurlant. Sa bosse était fracassée, sa tête fendue et sa bouche ruisselait de sang.

« Ah, mon Dieu, cria-t-elle, quel mal ai-je fait ? C'est une bien mauvaise récompense pour mes bons services ! »

Alors Satroughân, la voyant si infâme de la tête aux pieds, la saisit par les cheveux et la secoua dans tous les sens. Bharat, en entendant les cris de douleur de Manthara, arriva à la rescousse. Il emmena son frère aux appartements de Kausalya.

Les vêtements sales et froissés, pâle, agitée, le corps amaigri et l'âme accablée de chagrin, elle ressemblait à un lotus d'or saisi par le gel. Quand elle vit les deux adolescents, elle perdit connaissance et tomba sur son lit comme un arbre qu'on abat, mais lorsqu'elle entendit la voix de Bharat, elle ouvrit à nouveau les yeux.

« Mère, pourquoi Kaikeyi est-elle venue au monde ? Et puisqu'elle est née, pourquoi n'a-t-elle pas été stérile, au lieu de faire de moi la honte de la famille ? Qui est aussi malheureux que moi dans les trois sphères de la création ? »

Kausalya prit le jeune garçon dans ses bras, et de ses seins le lait s'écoula. La nuit entière passa ainsi à se consoler.

A l'aube, l'ermite Vashishta vint les rejoindre

« Fils, fais ton devoir aujourd'hui même ! », dit-il à Bharat.

Alors ce dernier fit laver le corps du roi et préparer un somptueux char funéraire. On empila d'énormes quantités de bois de santal et d'aloès qu'on arrosa ensuite de parfums. Le bûcher fut élevé sur la rive de la Sarayou, et le corps de Dhasarath s'y consuma, libérant ainsi son âme.

Le lendemain, tous les mages, les nobles et les ministres du royaume se réunirent dans la chambre du conseil royal et firent venir les deux princes. En premier, Vashishta répéta, à l'intention de tous, l'histoire de la monstrueuse conspiration de Kaikeyi. Puis il loua le roi pour sa fidélité à ses promesses et pour la grandeur de son amour de père, qu'il prouva par sa mort. Il se tourna ensuite vers le fils de Kaikeyi :

« Ecoute, Bharat ! Le destin est tout-puissant. La vie et la mort sont entre les mains de Dieu. Pourquoi blâmer qui que ce soit ? Je te le dis : le roi, ton père, n'est pas à plaindre. A plaindre est le roi qui connaît les principes du gouvernement et pour lequel ses sujets ne sont pas chers comme sa propre vie. A plaindre est le riche marchand avare qui n'observe pas ses devoirs de charité. A plaindre est l'ermite qui a rejeté l'ascèse et se complaît dans les plaisirs de la chair. A plaindre sont les mauvaises langues et les colériques, les ennemis de leurs propres parents, les malveillants qui se chérissent eux-même. Mais le roi d'Ayodhya n'a pas à être plaint. Sa gloire s'étale au-delà des trois sphères. Obéis à l'ordre royal ! Dhasarath t'a donné le trône et tu as le devoir de respecter sa volonté. Pour toi, ce sera un mérite et un honneur, et non une faute, comme tu te l'imagines à tort. Rama connaît tes pensées les plus secrètes et il sera très heureux pour toi, tu verras. A son retour, tu pourras lui remettre le sceptre et le servir, et ainsi tu soulageras ta conscience. »

Toute l'assemblée s'écria :

« Tu dois obéir à Vashishta. La terre a besoin d'un roi ! Quand Rama reviendra, tu pourras alors faire ce qu'il te semblera bon. »

« Mon fils, ajouta Kausalya, sois le refuge de ta famille, de ton peuple et des ministres de l'état. Voyant que Dieu est contre nous, prends ta décision. »

Bharat écoutait en silence. Joignant les mains, il répondit :

« Vashishta m'a donné un bon conseil, les ministres et le peuple l'ont approuvé. Ma mère m'a aussi donné un avis très sage, et je suis bien obligé de m'incliner. Mais bien que je comprenne tout ceci parfaitement, je ne suis pas heureux. Quelle est la valeur du trône avec tous ses soucis, sans plus voir Rama, Sita et Lakshman ? Il n'y a aucune joie dans un corps malade. Permettez-moi de rejoindre Rama, car c'est là mon seul désir. En me faisant roi, vous voyez votre propre avantage, et vous parlez sous l'influence de l'affection. Si vous persistez à vouloir me couronner, la terre s'enfoncera en enfer ! Kaikeyi a banni Rama, elle a causé la mort du roi, elle a manipulé tout le monde, et vous voulez me faire roi ? Alors que je suis piqué par un scorpion, vous me donnez à boire du vin ! Quel genre de traitement est-ce donc ? Vous parlez au hasard, comme la fantaisie vous prend. Je vous prie donc de me laisser partir et ainsi Rama reviendra à Ayodhya. »

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. Le peuple, qui souffrait du cruel poison de la séparation, revint à la vie comme au son d'une formule magique. On décida de suivre tous ensemble Bharat dans la forêt. La résolution fut prise de partir le lendemain.



## CHAPITRE 10

**L**a nuit entière fut passée à préparer l'expédition. A l'aube, Bharat appela Vashishta et les autres brahmanes :

*« Mes seigneurs, déclara-t-il, réunissez tout ce qu'il faut pour le couronnement et là-bas, dans la forêt, vous investirez Rama de la souveraineté. Partez tout de suite ! »*

Vashishta monta le premier sur son char et prit la tête du convoi. Suivirent les soldats en armes, les brahmanes, les reines et puis tout le peuple, les femmes et les enfants sur des chariots et les hommes à pied.

Bharat donna le signal du départ, et l'interminable caravane s'ébranla bruyamment. Ils étaient tous aussi impatients de revoir Rama qu'un troupeau d'éléphants assoiffés se précipitant dans un fleuve.

Alors qu'ils cheminaient sur leur monture, les deux frères réfléchissaient à l'exil de Rama et à la dureté de sa vie. Ils descendirent de cheval et continuèrent à pieds nus. Emus par cette marque d'affection, les hommes se déchaussèrent et les femmes suivirent à leur tour le convoi en marchant.

Voyant cela, Kausalya fit arrêter son palanquin et appela Bharat. :

*« Mon fils, supplia-t-elle, je t'invite à remonter sur ton cheval, sinon tout le monde en souffrira. Si tu marches, ils marcheront et tu le vois, ils sont déjà si affaiblis par le chagrin que jamais ils n'auront la force d'aller jusqu'à Rama ! »*

Le prince acquiesca, et faisant un signe à Satroughân, ils enfourchèrent à nouveau leur monture.

Le premier jour, ils s'arrêtèrent à la rivière Tamâsa, et le lendemain, sur les berges de la Gaumati. Ils repartirent à l'aube et s'approchèrent alors de la ville de Sringhâvera, au bord du Ganges, à l'endroit même où Sanatand avait quitté Rama.

Cependant, Gouhâ, le roi de la cité, avait appris que Rama était passé par là et n'avait pas pu entrer. Il connaissait toute l'histoire et nourrissait une rancune profonde contre Kaikeyi et Bharat. Quand il entendit la nouvelle de son arrivée, il pensa tristement :

*« Pourquoi Bharat suit-il la route de son frère ? Il espère peut-être tuer Rama et Lakshman et ensuite régner en toute sécurité. Ce mauvais garçon n'a pas compris les maximes de la saine et juste politique. Déjà il y a eu déshonneur et à présent, il y aura mort d'homme ! Il devrait pourtant savoir que même si tous les démons se liguèrent pour attaquer Rama, jamais ils n'y survivraient. »*

Il cria à ses hommes :

*« Alerte, branle-bas de combat ! Remplissez les douves et remontez le pont-levis. Armez toutes les machines de guerre et allez exterminer ces traîtres. Ne les laissez pas traverser le Ganges vivants ! »*

Gouhâ, frénétique, excitait ainsi l'ardeur de ses guerriers. Il se revêtit d'une épaisse cotte de mailles, mit à son épaule un carquois rempli de flèches empoisonnées et se saisit d'un arc énorme en vociférant :

« Dépêchez-vous, limaces ! Je voudrais déjà voir leurs cadavres devant moi ! »

« Bien Seigneur ! », hurlèrent ses hommes en écumant.

Et chacun d'encourager le zèle de l'autre, tous ces vaillants guerriers impatients pour la rixe.

Quand le roi eut inspecté ses troupes, il tonna :

« Sonnez les trompettes pour l'attaque ! »

Mais au même moment, le doyen des mages du palais s'approcha de lui :

« J'ai consulté les augures, ô roi, et tu dois rencontrer Bharat, car il n'y aura pas de combat. Il est venu supplier Rama de rentrer à Ayodhya. L'augure l'a dit : il n'y aura pas de combat ! »

Gouhâ, soudainement refroidit, s'exclama :

« L'ancien a bien parlé ! On se repent toujours des actes insensés que l'on fait à la hâte. Nous devrions nous assurer de ses intentions. »

Rapidement, il fit préparer des présents de bienvenue. On remplit de grands paniers avec des fruits, des sucreries et des poissons fraîchement pêchés, puis des serviteurs richement parés les placèrent sur leur tête et sortirent de Srīnghâvera à la rencontre de l'armée du prince.

Lorsqu'il les vit s'approcher, Vashishta comprit qu'ils venaient en amis. Il quitta son char et s'avança seul à la rencontre de Gouhâ, qui suivait ses serviteurs à distance. Ils s'embrassèrent avec joie, et le roi fit amener les paniers aux pieds de Bharat, qui les reçut avec amabilité.

A la vue des bonnes dispositions de l'adolescent, Gouhâ fut complètement rassuré, et ordonna de dresser des tentes sous les arbres au bord du fleuve.

Après s'être reposés, Bharat et tout le peuple d'Ayodhya allèrent au gué que Rama avait traversé.

« O Ganga !, s'exclama le prince, tes sables sont les dispensateurs de toute joie, la vache de l'abondance. Tous ensemble, nous faisons ce vœux : que Rama, Sita et Lakshman reviennent à Ayodhya ! »

Et ils s'immergèrent dans les eaux saintes. Ils prièrent ainsi jusqu'à la nuit tombée.

A l'aube, ils commencèrent à traverser le fleuve. Vashishta et les reines montèrent en premier sur le bateau. En une heure et demie, tout le monde avait franchi le Ganges. Quand le dernier homme eut débarqué, Bharat, qui les avait comptés, donna le signal du départ. Il plaça le roi de Srīnghâvera à la tête de la colonne, et fit escorter les reines par Satroughân. Il se mit en route à son tour, les pieds nus, en conduisant sa monture par la bride. Ses serviteurs le supplièrent de remonter sur son cheval, mais il leur répondit gaiement :

« Rama est allé à pied lui aussi. Il serait juste pour moi de marcher sur les mains ! »

A la troisième heure du jour, ils arrivèrent à Prayâg. Les ampoules aux pieds de Bharat luisaient comme des gouttes de rosée sur un bourgeon de lotus. Il alla saluer le triple fleuve et s'y baigna avec délectation, régénérant son corps éprouvé.

Après s'être reposés quelques heures, ils reprirent résolument leur route vers Tchitrâkout. Les nuages amoncelés dans le ciel les couvraient d'une ombre protectrice. Une douce brise se mit à souffler, rafraîchissant leur corps brûlant.

Au bout de quelques heures de marche, ils firent à nouveau une halte au bord de la Jamoûna. Comme Bharat regardait le fleuve, dont la couleur sombre lui rappelait la peau de Rama, il plongea dans une mer de désolation, jusqu'à ce qu'il attrape le bateau de la prudence. Il décida de camper là, et donna à chacun du temps pour ce qu'il avait à faire.

A l'aurore, des bateaux arrivèrent de toutes les rives, en plus grand nombre qu'il ne pouvait être compté. Ainsi, la foule entière traversa en un seul voyage, et continua son chemin vers Tchitrâkout.

Toute la journée, ils avancèrent péniblement sous un soleil implacable, Vashishta à leur tête. Au crépuscule, ils s'arrêtèrent là où Rama avait bivouaqué.

Le lendemain, ils reprirent leur route et furent tous frappés par de bons augures. Alors ils se réjouirent intensément, imaginant mille fantaisies dans leurs têtes surexcitées. Il marchèrent comme s'ils avaient été intoxiqués par le vin de l'Amour, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent au loin, dans toute leur splendeur, les collines de Tchitrâkout.

Accablés par l'émotion, ils ne purent avancer ce jour-là que de deux lieues, et ils s'endormirent les uns sur les autres, complètement épuisés. Mais avant le lever du jour, Bharat les réveilla et ils se remirent en marche.

Au même instant, Rama s'éveilla, bien que le soleil ne fût pas encore levé. Sita, qui était déjà debout, lui raconta le songe qu'elle avait fait la nuit-même :

*« J'ai vu Bharat, suivi d'une immense armée. Ils avaient tous l'air si tristes et abattus ! »*

*« Je sens que nous allons apprendre ce que nous n'avons pas envie d'entendre. »,* murmura Rama gravement.

Il descendit se baigner dans la rivière et alla s'asseoir à l'ombre, le regard tourné vers le nord. Au loin, il remarqua un nuage de poussière, au-dessus duquel volaient des nuées d'oiseaux. Ses soupçons se confirmèrent alors, et il retourna à l'ermitage.

Quelques heures plus tard, quatre villageois de la forêt arrivèrent très agités et leur annoncèrent l'approche d'une énorme armée menée par deux jeunes princes. A ces nouvelles, Rama fut rempli de joie.

*« Il a avec lui une grande troupe armée jusqu'aux dents ! »,* rajouta un des hommes.

Lakshman se pencha vers son frère :

*« Je parle sans avoir été questionné, Rama, et je ne suis que ton serviteur, mais je sais ce que je dis. Toi, tu es la source de la bonté. Tu aimes et fais confiance à tout le monde, et tu les considères tous comme pareils à toi. Mais écoute : l'homme qui est trop attaché au monde et qui possède le pouvoir devient fou et se trahit lui-même. Bharat est instruit, bon et clairvoyant, et comme chacun le sait, très attaché à toi. Mais à présent qu'il est devenu roi, il piétine tous ses devoirs. Il te sait seul dans la forêt, et il est venu avec Satroughân pour se débarrasser de nous afin d'assurer définitivement sa souveraineté. S'il n'y avait aucune trahison en lui, pourquoi serait-il venu avec des chars et des éléphants ? Mais il a fait une erreur : il te méprise comme si tu n'avais aucun ami. Il comprendra son erreur en nous affrontant au combat ! »*

En parlant ainsi, sa colère enfla et ses poils se hérissèrent. Soudain, une voix résonna en lui : *« Fils, ceux qui agissent sans réfléchir s'en repentent toujours, et sont tout sauf des sages ! »*

Lakshman en resta bouche-bée, les yeux écarquillés par la surprise. Rama se tourna vers lui et lui répondit en souriant :

*« Ce que tu as dit est plein de sagesse, mon frère : l'ivresse du pouvoir est le pire des défauts. Y goûter ne serait-ce qu'un peu rendrait fou tout roi qui n'aurait pas été éduqué à l'école de la philosophie. Mais écoute bien, Lakshman : au cours de mon existence, je n'ai jamais vu ou entendu parler de quelqu'un d'aussi bon que Bharat. Jamais il se s'enivrerait de puissance, même s'il était assis sur le trône de Shiva. Je te jure par notre père que Bharat est sincère ! »*

Non loin de là, toute la foule se baignaient dans la rivière Nandakîni. Discrètement, le prince, son frère et le roi Gouhâ se dirigèrent vers l'ermitage de Rama, sous la conduite d'un villageois. Enfin, ils aperçurent, à travers le feuillage, une hutte dans une clairière, et à l'ombre des figuiers, Rama, Sita et Lakshman. Débouchant des sous-bois, le fils de Kaikeyi se prosterna en criant :

*« O Rama, c'est Bharat qui te salue ! »*

A ces paroles, Rama courut serrer son frère contre son cœur. Ils restèrent ainsi longtemps l'un contre l'autre, ayant perdu toute notion du temps.

Enfin le peuple Kosala arriva silencieusement, et remplit bientôt la clairière. Vashishta s'avança vers les trois adolescents et leur donna sa bénédiction. Il s'assit à côté de Rama, et commença à parler de l'impermanence du monde et des joies du détachement. Alors il lui annonça la mort du roi.

En entendant cette nouvelle qui tombait comme la foudre, Rama ferma les yeux. Sita et Lakshman éclatèrent en sanglots, pendant que la foule entière retenait ses larmes.

Ce jour-là, les deux jeunes ermites jeûnèrent et se privèrent même d'eau. Ils accomplirent les obsèques de Dhasarath en priant de l'aube au crépuscule.

Le lendemain matin, Rama vint trouver Vashishta :

*« Seigneur, tous ces gens doivent être affamés et assoiffés, mais je n'ai que des racines et des fruits à leur offrir. Je ne peux pas supporter de vous voir dans cet état. Retourne à Ayodhya, je t'en prie, car le roi est au paradis. Rien n'est encore perdu ! »*

*« O Rama, répondit le sage, je ne suis pas surpris par tes paroles. Je suis entièrement d'accord avec toi, mais s'il te plaît, laisse le peuple se reposer deux jours et se réjouir de ta présence avant de repartir. »*

Ils allèrent alors se promener dans les collines boisées, où tout était bon et rien n'était mauvais. Les torrents charriaient des flots de nectar et l'air parfumé apaisait toutes les peines du corps et de l'esprit.

Pendant ces deux jours, la princesse se multiplia en autant de Sita qu'il y avait de gens, soulageant chacun d'entre eux avec une égale affection. Nul, hormis Rama, ne remarqua le miracle d'ubiquité : car Sita est le pouvoir de l'Illusion, et Rama le Seigneur de l'Illusion !

Mais Bharat était si anxieux et torturé qu'il ne pouvait dormir la nuit ni manger la journée. Il n'arrivait pas à se décider. Au point du troisième jour, il était toujours aussi indécis. Assis à l'écart dans l'herbe, il se tenait la tête entre les deux mains. Vashishta vint le trouver avec Satroughân, les ministres et les reines. Quand tout le monde se fut assis autour de lui, le mage proclama à la ronde :

*« Ecoutez tous ! Rama est né sur terre pour le bénéfice du monde entier. Les souverains de l'enfer et du ciel, les magies blanche et noire, tous obéissent à ses ordres. Son couronnement sera notre couronnement ! »*

Il se pencha alors vers Bharat et Satroughân :

*« L'homme sage sacrifie la moitié quand il voit l'ensemble en péril. Vous partirez en exil et Rama retournera à Ayodhya avec Sita et Lakshman. »*

Dans le cœur des reines, la joie et la tristesse se déchiraient sauvagement et elle se mirent à sangloter lamentablement.

*« Les paroles de Vashishta sont judicieuses, répondit Bharat d'un air satisfait, il n'a fait qu'exprimer ce que je désirais le plus au monde. Je resterai toute ma vie dans la forêt ! »*

Vashishta se tourna vers Rama, qui était resté en retrait :

*« O prince , tout est entre tes mains. Donne-nous ta réponse. »*

Rama s'avança lentement au milieu de la foule et vint s'asseoir à côté de Bharat.

*« Pour respecter sa parole, le roi m'a abandonné, dit-t-il, et il a quitté sa vie par amour pour moi. Si je désobéis maintenant à son ordre, il sera mort pour rien ! Mon frère, j'ai entièrement confiance en toi et je te parle franchement : un tel malheur, le destin tout-puissant l'a ordonné. Obéis-lui et laisse-moi également obéir pour devenir le protecteur de l'humanité. Accepte la royauté et protège ta famille et ton peuple. Chasse tes regrets et retourne à Ayodhya. Tu verras, le poids du royaume, du trésor, du temple et de la famille ne sera pas plus lourd que la poussière des chemins ! »*

Rama se leva, se déchaussa et remit ses deux sandales de bois à son frère. Ce dernier les reçut humblement comme les deux symboles de son pouvoir spirituel et temporel, et les plaça sur sa tête. Ce n'était pas de simples sandales, mais plutôt la présence même de Rama, gardienne de la vie de son peuple.

Comprenant que tout était fini, les ministres et les serviteurs sentirent la mélancolie s'insinuer dans leur cœur, et allèrent se préparer au départ.

Quand tous les attelages furent prêts, le roi de Srīnghāvera fit monter la foule. Les trois adolescents leur firent leurs adieux et allèrent s'asseoir tristement au pied du grand figuier qui gardait l'entrée de leur hutte de branchages.

La caravane s'éloigna en silence. Même les chevaux se taisaient. Les oiseaux s'arrêtèrent de chanter, et la nature entière sembla frappée de mutisme.

Après avoir passé la Jamoûna, ils jeûnèrent toute la journée. Le lendemain soir, ils traversèrent le Ganges, où le roi Gouhâ leur offrit à nouveau son hospitalité. Puis ils franchirent la Gaumati et le quatrième jour, atteignirent enfin Ayodhya.

Jeûnant et priant de revoir Rama, le peuple Kosala abandonna tout ornement et vêtement précieux, renonça aux plaisirs et aux festivités, et ne vécut que dans l'espoir de son retour.

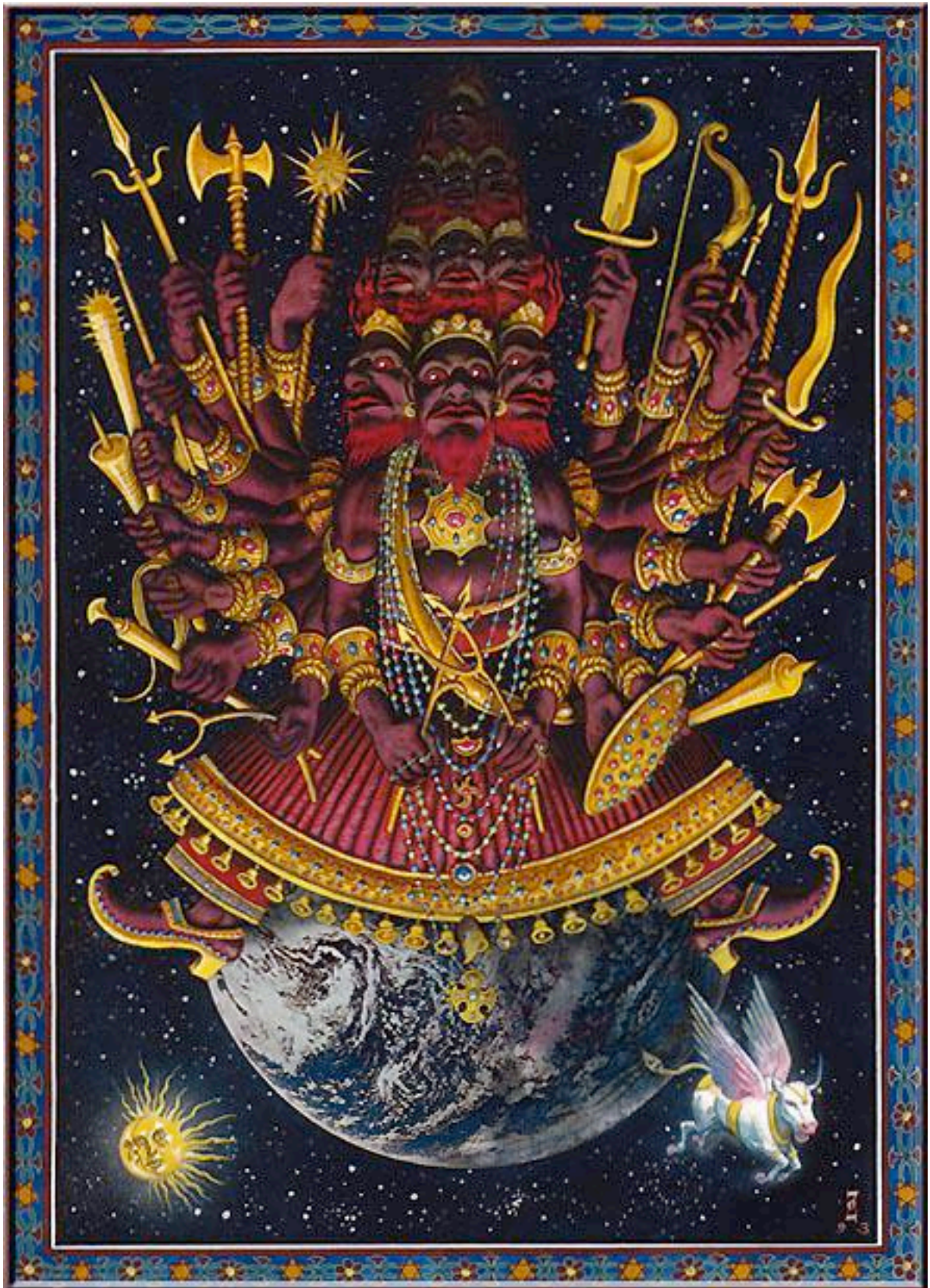
Après une semaine de deuil dans tout le royaume, Bharat réunit toute la cour dans la salle d'audience.

*« Avec votre permission, déclara-t-il devant les ministres médusés, je vais vivre à présent une vie d'ermite. Je confie la régence à Satroughân. »*

Il plaça les sandales de Rama sur le trône et se prosterna devant Vashishta et ses mères. Il s'en alla à quelques lieues de là, à Nandigrâma. Il s'y construisit une hutte de branchages et de feuilles et y demeura seul, les cheveux nattés et noués en chignon au-dessus de sa tête, vêtu d'habits d'ermite, à l'image de Rama.

Perdu dans la contemplation du Suprême, Bharat s'amaigrissait de jour en jour, mais son éclat ne diminua pas, car son âme était sur un nuage.





## CHAPITRE 11

**R**ama demeura dix longues années à Tchitrakoût, et il y fit régner sa justice. Sa renommée s'étendait aux quatre coins de la forêt.

« *Il y aura bientôt foule ici, maintenant que tout le monde me connaît.* », se disait le prince.

Alors les deux frères et Sita prirent congé des ascètes et des animaux et s'en allèrent sur leur chemin.

Rama marchait en tête et Lakshman en queue. Entre les deux ermites, la princesse Sita brillait de mille feux, comme l'Illusion entre Dieu et l'âme.

Les rivières et les torrents, les cols escarpés et les précipices, tous reconnurent Rama et adoucirent la route devant lui. Les nuages firent une voûte au-dessus d'eux, et la nature toute entière les regarda passer avec admiration.

Ils marchaient depuis plusieurs jours, lorsqu'ils aperçurent un amoncellement d'ossements humains à moitié cachés par la végétation. Comme ils restaient là, très perplexes, un vieillard apparut soudainement. En souriant béatement, il leur expliqua qu'il s'agissait de squelettes d'ermites dévorés par des diables.

Alors le vieillard disparut aussi subitement qu'il était venu. Interloqué, le trio princier se remit en route. Mais à peine avaient-ils fait une lieue qu'ils arrivèrent devant une maison construite dans un grand banyan.

A l'intérieur, le Yogi Agastya attendait patiemment la visite des trois jeunes gens. Il se leva, descendit de l'arbre et s'avança à leur rencontre. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils reconnurent le mystérieux vieillard de toute à l'heure.

« *Seigneur, commença le prince, rien ne t'est caché. Tu sais pourquoi je suis venu. Donne-moi un mantra afin que je détruise la race des démons.* »

Agastya sourit et fit asseoir ses visiteurs à l'ombre des manguiers. Après leur avoir offert des fruits et de la bouillie de racines, il s'adressa à Rama :

« *Tu me demandes un mantra, prince, mais ta puissance d'illusion est comme un grand arbre dont les fruits sont les innombrables mondes. Les insectes qui les habitent sont toutes les créatures animées et inanimées, qui s'imaginent que leur propre fruit est le seul de l'existence. Mais ces fruits seront dévorés par le destin inexorable ! Cependant écoute : il y a dans la forêt de Dandâka, un endroit nommé Pantchavâti. Ce lieu est infesté de démons dont le passe-temps favori consiste à dévorer les ermites. Libère-les de cette malédiction !* »

Rama approuva d'un signe de la tête, se leva, salua le solitaire et continua son chemin vers Pantchavâti, suivi de Sita et de Lakshman.

Ils avaient avancé de six lieues lorsqu'un bruit étrange attira leur attention. Regardant à travers le feuillage, ils reconnurent nettement la silhouette d'un vautour colossal, assis sur une branche. Il semblait d'une puissance effrayante. Son plumage entièrement noir luisait comme le métal en fusion et ses yeux lançaient des éclairs

fulgurants. A la vue de cet inquiétant volatile, les deux frères le prirent tout d'abord pour un démon.

« *Qui es-tu ?* », lui lança Rama.

Alors, d'une voix douce et caressante comme celle d'un ami, il lui répondit :

« *Cher enfant, sache que je suis un fidèle allié de ton père. Mon nom est Jatayou et je suis le fils d'Arouna, frère de Garouda, le roi des oiseaux. J'ai un frère plus puissant que moi, le vautour Sampati. Je demeurerai près de toi, si tu le désires. Je veillerai sur Sita lorsque tu iras chasser avec Lakshman.* »

Réjoui par cette rencontre providentielle, Rama embrassa le vautour, qui étendit paternellement ses ailes interminables sur le jeune guerrier. Et tous ensemble, ils se dirigèrent résolument vers Pantchavâti.

Quelques semaines plus tard, alors que nos trois héros s'étaient paisiblement installés dans une hutte de torchis, un événement vint bouleverser une fois de plus leur existence.

Sourpa-Nâkha, la sœur de Râvana, roi des démons, vint à Pantchavâti pour dévorer quelques ermites. Elle avait le cœur fétide et immonde, et sa salive était aussi venimeuse que le venin du cobra. A la vue des deux princes, elle fut sexuellement excitée au plus haut point. Ses horribles poils noirs se hérissèrent sur son corps obèse, et un filet de bave s'écoula de son énorme lippe. Usant de sa magie, elle assumait un corps merveilleux et s'approcha de Rama en remuant lascivement ses hanches. Tout en souriant et lançant des œillades entendues, elle lui lança :

« *Il n'y a pas d'homme ni de femme aussi beaux que toi et moi sur cette terre, mon chéri ! Visiblement, Dieu a pris quelque peine à te façonner. Sache-le, j'ai cherché dans les trois sphères de la création, mais nulle part je n'ai trouvé un homme d'une beauté suffisante pour égaler la mienne. Et pour cette raison, je suis restée vierge jusqu'à aujourd'hui. Mais maintenant que je t'ai vu, ma quête est enfin terminée.* »

Rama regarda Sita en souriant et répondit :

« *Mon jeune frère est célibataire.* »

Sourpa-Nâka saisit l'allusion et se dirigea en ondulant vers Lakshman. Ce dernier lui jeta un coup d'œil amusé et lui dit :

« *Ecoute, belle dame, je suis ton serviteur. Il n'est pas juste pour toi de te soumettre à qui que ce soit. Rama est le puissant roi d'Ayodhya et tout ce qu'il fait est fait selon son bon plaisir.* »

Elle retourna vers Rama, mais le prince la renvoya à nouveau à Lakshman.

« *Ton époux doit certainement être un homme qui a perdu tout sens de la honte !* », raila le fils de Soumitra.

Comprenant qu'on se jouait d'elle, la démonsse reprit son apparence naturelle, terrifiante à souhait, et se précipita en hurlant sur Rama. Mais Lakshman sortit son épée du fourreau et bondissant sur elle, lui trancha le nez et les oreilles. Ainsi défigurée, elle était aussi hideuse qu'une montagne de suie ruisselante de torrents d'ocre rouge.

En pleurant à chaudes larmes, elle courut se réfugier chez ses frères Khâra et Doushân.

« *Malédiction sur vous, mes frères !* », hurla-t-elle en se tordant par terre comme une hystérique.

Ils la pressèrent de questions, et elle leur raconta toute l'affaire. Quand ils apprirent sa mésaventure, les démons levèrent une armée, et une multitude fourmillante de

diabes, bondissant dans les airs comme autant de montagnes de ténèbres ailées, se rua sur les trois jeunes hôtes de la forêt. A leur tête, Sourpa-Nâkha poussait des cris stridents. De nombreux augures de malheur leur apparurent, mais la foule en délire n'y prêta aucune attention, car elle était vouée à la mort.

*« Capturons les deux princes vivants, s'écria Khâra, et puis torturons-les devant la princesse avant de les mettre à mort. Ensuite nous nous partagerons la fille ! »*

La poussière soulevée par leur approche se mit à obscurcir complètement la voûte céleste. Rama appela son frère :

*« Emmène Sita à l'abri dans une caverne, car une grande armée de démons arrive sur nous. Sois sur tes gardes ! »*

Demeuré seul, le prince noua sa longue chevelure en chignon et saisit son arc massif. Il ressemblait à un saphir entouré d'éclairs de lumière. Comme il ajustait une flèche à la corde, son regard flamboya.

Lorsque les démons en furie aperçurent Rama, ils se ruèrent sur lui en vomissant des flots d'obscénités. Les guerriers maléfiques l'encerclèrent, mais il resta immobile comme une statue. A la vue de sa majesté, ils ne purent lui lancer leurs projectiles.

*« Nous avons tous vu des démons, des dieux et des hommes, se dirent-ils les uns aux autres, mais jamais nous n'avons vu pareille beauté ! Bien qu'il ait défiguré Sourpa-Nâkha, un héros si incomparable n'est pas digne de mourir ! »*

Doushân s'exclama :

*« Chassons notre orgueil et envoyons un messager lui déclarer nos intentions pacifiques, et puis attendons sa réponse. »*

Deux diables allèrent porter le message au prince qui ne bougeait toujours pas. Il sourit et répondit :

*« Je suis de la caste des guerriers et je chasse dans ces bois. Malheur à vous : vous êtes le gibier que je traque ! »*

Les deux messagers coururent le répéter à Khâra et à Doushân, qui prirent feu de haut en bas en hurlant :

*« Précipitez-vous sur lui et démembréz-le ! »*

Rama pinça la corde de son arc, et la vibration se propagea à toute l'arme magique. A ce son insupportable, les démons perdirent conscience un instant. Mais ils se redressèrent vite, ces amoureux de la mort, et se jetèrent sur lui en faisant pleuvoir des brandons de feu. D'une flèche, il les transforma en graines de sésame. Rama laissa voler une nouvelle brassée de projectiles. Les traits sifflèrent comme des serpents et les démons affolés s'égaillèrent dans les airs en hurlant de peur.

Khâra enragea en voyant s'enfuir ses guerriers et leur cria :

*« Celui qui fuira le champ de bataille, je le tuerai de mes propres mains. Retournez au combat et préparez-vous à mourir ! »*

Reprenant courage, les diables projetèrent sur Rama des dards empoisonnés. Mais ce dernier ajusta calmement une seule flèche. Il lâcha l'énorme éclair qui découpa les démons en morceaux. Têtes et bras, mains et jambes furent éparpillés dans toutes les directions. Des corps décapités couraient au hasard entre les arbres. Les corbeaux et les chacals commencèrent à se disputer les membres épars, mais soudainement, les guerriers se relevèrent comme par magie et se précipitèrent à nouveau sur leur proie.

Les flèches du jeune homme les frappèrent avant qu'ils n'aient fait dix pas et l'ennemi fut terrassé une fois de plus. Les fantômes et les gobelins s'approchèrent des

cadavres et, se saisissant de crânes, burent leur sang encore bouillonnant. Puis ils entrechoquèrent des tibias en rythme pendant que des sorcières se mettaient à danser en ricanant.

Mais les démons ne voulaient pas mourir. Ils bondirent sur leurs pieds en agitant frénétiquement les bras. Les habitants du Ciel prirent peur en voyant Rama tout seul face à quatorze mille démons invincibles. Alors le prince, ayant remarqué l'inquiétude des dieux, décocha une flèche unique, la plus terrible. En une seule seconde, elle anéantit totalement l'armée ennemie, puis retourna dans son carquois.



## CHAPITRE 12

**S**eule Sourpa-Nâkha avait miraculeusement échappé au carnage. Elle alla tout droit à Lanka en geignant comme un dormeur harcelé par les cauchemars, et vint se prosterner aux pieds de son puissant frère Râvana, le roi des démons, Satan lui-même !

Elle se releva en vociférant :

*« Tu as perdu toute dignité royale, mon frère, et tu ne te soucies plus du royaume ni du trésor. Tu bois jour et nuit et ne remarques même pas que l'ennemi est à ta porte ! »*

Elle se remit à pleurnicher pitoyablement et se jeta par terre au milieu de la salle d'audience. Râvana tonna :

*« Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui s'est passé ? Qui t'a coupé le nez et les oreilles ? »*

*« Les deux fils du roi Dhasarath, répondit-elle, ce sont eux qui m'ont fait ça. Ces lions d'hommes étaient venus chasser dans la forêt, mais j'ai compris trop tard leur véritable intention : débarrasser la terre des démons ! Rama, l'aîné, est la perfection de la beauté, et il est accompagné d'une jeune fille d'une exceptionnelle beauté elle aussi, ainsi que de son frère, tout aussi beau que les deux autres. C'est ce dernier qui m'a mutilé, et ils se sont moqués de moi quand ils ont su que j'étais ta sœur. Quand je racontai mon histoire à Khâra et Doushân, ils levèrent une armée et l'attaquèrent avec courage. Mais lui, d'une seule flèche, tua tout le monde. Je le soupçonne de m'avoir épargné pour témoigner de sa puissance. »*

A ces mots, le roi à dix têtes s'enflamma comme une torche, et courut à son palais dans un état d'agitation extrême. Il passa la nuit entière à retourner l'affaire dans tous les sens. *« Parmi les dieux, les titans et les hommes, pas un seul ne résisterait à mes créatures, et Khâra et Doushân étaient quasiment aussi puissants que moi. Qui peut les avoir tué ? A moins que ce ne soit Dieu lui-même... Si Dieu s'est incarné pour soulager la terre de ma tyrannie, je me battrai contre lui ! Et si je perds ma vie d'une de ses flèches, j'échapperai au cycle des réincarnations et j'irai droit au Paradis ! Mais s'il n'est qu'un vulgaire fils de roi, un misérable homoncule, je le tuerai vite fait et sa femme sera à moi ! »*

Il grimpa sur son char volant et alla rejoindre le démon Maricha, au bord de la mer.

\*

Pendant ce temps, à Pantchavâti, Rama sentit le moment venu de prendre quelques précautions. Il envoya Lakshman dans les bois ramasser des fruits et des racines pour le repas du soir. Profitant de son absence, il se confia à Sita :

*« Ecoute, ma bien-aimée, je suis venu au monde pour accomplir un destin surnaturel. Sois absorbée par le feu jusqu'à ce que j'aie détruit tous les démons. »*

Il invoqua l'esprit du feu et Sita rentra dans les flammes divines, ne laissant d'elle-même qu'une image illusoire, de la même apparence et de la même noble et aimable nature. Lakshman ne sut rien de ce mystère.

\*

Râvana, assis en face de Maricha, gardait le silence. Ce dernier, l'air faussement attentionné, lui demanda :

« *O roi, quelle est la cause de ta visite, comme cela, tout seul et l'air si préoccupé ?* »

Râvana le mit au courant de toute l'histoire, puis il lui dit d'un ton impérieux :

« *Tu prendras la forme d'une biche dorée, et ainsi tu détourneras l'attention des deux princes. Alors j'en profiterai pour enlever Sita.* »

Maricha se renfrogna et répondit :

« *Je t'en prie, Râvana, tu ne peux pas combattre Rama ! Si tu meurs, c'est lui qui t'aura tué et si tu vis, c'est lui qui te donne la vie. Sais-tu que j'ai déjà eu affaire à lui ? C'est arrivé lorsque j'étais occupé à perturber le sacrifice de l'ermite Vishvamîtra. Rama n'était encore qu'un enfant et se trouvait là avec son frère. Il me frappa avec une flèche qui me projeta à cent lieues de là. Il ne fait pas bon de se frotter à lui ! Considère le bien-être de ta famille et de ton royaume et rentre vite chez toi.* »

« *Imbécile !, rugit Râvana, tu me fais la leçon, comme si tu étais mon professeur ? Dis-moi, y a-t-il dans le monde un seul guerrier égal à moi ?* »

Maricha comprit qu'il allait mourir et que le prince serait son fossoyeur.

« *Tu seras ma mort, Râvana, conclut-il. Comment survivrais-je aux flèches de Rama ?* »

Alors il se dressa, effrayant de laideur, et déploya bruyamment ses ailes. Il s'envola en direction de Pantchavâti, suivi de Râvana sur son char.

Arrivé près de l'ermitage des jeunes gens, Maricha se transforma en biche merveilleuse, le pelage jaune et brillant comme l'or, tacheté de blanc comme s'il était parsemé de diamants. L'animal enchanté s'élança en bondissant devant le trio assis dans l'herbe, pendant que le roi des démons se tapissait derrière les fourrés.

Quand Sita vit cette créature fabuleuse, habillée de beauté dans tous ses membres, elle s'écria :

« *O Rama, as-tu vu cette biche ? Jamais je n'en ai vu de pareille ! Je t'en supplie, va la tuer et ramène-moi sa peau !* »

Rama avait compris le sens de tout ceci et se leva pour exécuter la volonté du destin. Il ajusta son ceinturon, saisit son arc et son carquois et se tourna vers son frère :

« *Lakshman, de nombreux démons rôdent dans cette forêt. Je te confie Sita. Ne la lâche pas des yeux !* »

Maricha s'était arrêté pour voir si Rama le suivait. En le voyant arriver, une flèche à la corde de son arc, il s'enfuit aussitôt. Le démon utilisa toutes les ruses pour éloigner Rama. Il se cachait et se découvrait, se laissait approcher et s'éloignait juste après, et ainsi jusqu'à ce qu'ils soient très loin de l'ermitage.

Rama commençait à s'impatienter. Il lança sa flèche et la fausse biche, mortellement touchée, tomba sur le sol en poussant un grand cri imitant la voix du prince :

« *Au secours, Lakshman, à moi !* »

Alors il reprit sa forme naturelle et rendit son dernier soupir. Rama, qui avait compris sa dernière ruse, retourna en courant vers son épouse.

Quand Sita entendit le cri de détresse, elle tressaillit et interrogea Lakshman :

« *Ne reconnais-tu pas la voix de ton frère ? Il lui est arrivé malheur !* »

Mais il répondit en souriant :

« *Je ne peux pas imaginer Rama en danger. Tu sais bien que rien ne peut lui arriver.* »

Indignée, la princesse lui lança :

« *Sous les dehors de l'affection, tu es en fait l'ennemi de ton frère, puisque tu ne voles pas à son secours. Tu es amoureux de moi, je le vois bien, et la mort de Rama te plairait, n'est-ce pas ?* »

Et elle fondit en larmes.

« *Ecoute, ma sœur, répondit doucement Lakshman, nul ne peut le vaincre. Ni les démons, ni les titans, ni les esprits de la folie, ni les fauves affamés. Ne parle donc pas ainsi. Je ne peux pas te laisser toute seule dans la forêt sans aucune protection. Que ton cœur se calme. Ton époux va revenir sans tarder. Cette voix que tu as entendue n'est certainement pas la sienne, c'est une illusion du démon !* »

« *Tu te plais dans le malheur de Rama, rétorqua durement Sita, les yeux étincelants, je le sais ! Racaille sans vergogne, honte de ta race ! C'est par une traîtrise raffinée que tu as voulu accompagner ton frère. Pour faire de moi ton esclave. Mais après avoir eu Rama pour époux, comment pourrais-je me contenter d'une vermine comme toi ? Plutôt mourir !* »

A ce langage cruel qui lui donna le frisson, le jeune homme ne sut que répondre, car il ne pouvait offenser la princesse qu'il respectait profondément. Alors, la mort dans l'âme, il partit rejoindre son frère.

Quand Ravâna vit le champ libre, il se transforma en vieil ermite et s'approcha de la petite cabane en regardant de tous les côtés comme un pigeon prêt à s'envoler. A la vue de ce monstre pervers, les arbres de la clairière cessèrent d'agiter leur feuillage. Le vent tomba et la rivière ralentit son cours. Il s'arrêta devant la princesse qui ne le voyait pas encore, et la dévora avidement des yeux.

Sa beauté était éblouissante. Ses lèvres et ses dents scintillaient sur son visage qui brillait comme la pleine lune. Le roi des démons reçut la flèche du dieu de l'Amour en plein cœur. Comme hypnotisé, il ne put détacher son regard de Sita, dont les yeux, larges comme des feuilles de lotus, pleuraient toutes les larmes de son corps.

La jeune fille l'aperçut alors, et elle se leva aussitôt pour l'accueillir avec amabilité, car elle ne pouvait le reconnaître sous son apparence de moine.

Râvana rentra et se mit à la flatter :

« *Qui es-tu, toi qui a l'éclat de l'or et de l'argent ? Es-tu Lakshmi, l'épouse de Vishnou, ou une fée merveilleuse, femme aux belles hanches ? Jamais je n'ai vu de créature aussi parfaite, et ta présence ici, dans cette solitude, me trouble au plus haut point ! Il n'est pas convenable pour toi d'habiter ces lieux, car il est fréquenté par des diables qui changent d'aspect à volonté. Non, je te propose plutôt des palais somptueux, des jardins parfumés, des guirlandes de fleurs, des vêtements raffinés et bien sûr le meilleur des époux, cela va de soi !* »

Sita ne l'écoutait pas. Du regard, elle fouillait la grande forêt, mais elle ne voyait ni Rama ni Lakshman. Elle vint se rasseoir près du faux ermite, et pour oublier son angoisse, se mit à lui raconter toute son histoire et la raison de sa présence à

Pantchavâti. Râvana écoutait en silence, ses yeux de braise posés sur le corps de la princesse.

Lorsqu'elle finit son récit, elle demanda à son visiteur :

*« Et toi, dis-moi ton nom. Pourquoi erres-tu tout seul dans la forêt de Dandâka ? »*

*« Celui devant qui tremblent les trois sphères !, répondit-il brusquement, c'est moi, Râvana, le roi des démons ! Depuis que je t'ai vue, mes épouses ont cessé de me plaire. De toutes les femmes que j'ai enlevées, tu seras la reine. Tu vivras dans ma capitale, et nous nous promènerons dans nos jardins. Cinq mille servantes t'obéiront, si tu deviens ma femme ! »*

Mais Sita, indignée, répondit avec mépris :

*« Je suis fidèle à mon époux, chacal ! Tu me désires, moi, lionne inaccessible ? La différence qu'il y a entre l'océan et un ruisseau est celle qui existe entre Rama et toi, vermisseau ! »*

Furieux, Râvana reprit sa véritable apparence, la peau noire et les cheveux rouges, ses vingt yeux rouges luisants de haine. Sita se mit à trembler de tous ses membres, paralysée par la terreur. Il la saisit violemment par le bras, la jeta dans son char et s'éleva dans les airs. Mais il était si excité qu'il put à peine maîtriser ses montures.

Non loin de là, le vautour Jatayou faisait sa sieste. Quand il entendit les cris désespérés de la princesse, il bondit aussitôt sur le sommet d'un grand arbre et l'aperçut alors, complètement affolée sur le char de Satan. L'énorme oiseau s'élança, tel la foudre projetée contre une montagne. Le voyant fondre sur lui comme l'ange de la mort, le démon lui cria :

*« Tu vas mourir de mes propres mains, impudent moineau ! »*

Mais le vautour était déjà sur lui et l'agrippa par les cheveux. Le soulevant hors de son char, il le lâcha sur le sol d'une hauteur de cent mètres. Puis il alla mettre Sita à l'abri et attaqua à nouveau Râvana, qui s'était relevé sans une égratignure. Il se mit à le déchiqueter de ses griffes acérées, mais le roi de Lanka tira son sabre et lui coupa les deux ailes.

L'oiseau s'écroula en poussant un râle d'agonie qui glaça la jungle. Râvana, sans perdre une seconde, remonta sur son char, récupéra la jeune fille tremblante de peur et fila dans les airs, rapide comme le vent.

Sita, malgré les larmes qui lui voilaient les yeux, vit un groupe de singes assis sur des rochers escarpés. Elle leur hurla le nom de Rama et laissa tomber son écharpe de soie jaune. En quelques instants, le roi à dix têtes atteignit Lanka et déposa la princesse dans un bosquet d'ashôka, non loin de son palais.



## CHAPITRE 13

**Q**uand Rama vit arriver son frère, il fut saisi par l'inquiétude.  
 « *Lakshman, lui cria-t-il, as-tu laissé Sita toute seule ? Tu as désobéi à mon ordre, alors que les démons hantent la forêt ?* »

A la hâte, ils coururent à l'ermitage, mais ils ne purent que constater l'absence de la jeune fille. Rama se sentit soudain aussi bouleversé qu'un enfant qui a perdu sa mère. Lakshman tenta de le réconforter, mais il ne l'entendait pas. Il se mit à questionner les arbres et les fleurs :

« *Avez-vous vu Sita ?* »

Mais aucune réponse ne lui vint. Il s'adressa alors aux abeilles, aux oiseaux et aux cerfs, mais il n'entendit en retour que le silence de la forêt.

Ils commencèrent à fouiller méthodiquement les sous-bois, et tombèrent alors sur Jatayou, agonisant dans une mare de sang. En voyant le visage de Rama, le vautour se ranima et lâcha dans un souffle :

« *Rama, mon fils, c'est Râvana qui a enlevé ta femme. Il s'est enfui vers le sud.* »

Mais l'oiseau mutilé ne put ajouter une seule parole et expira sous les yeux éplorés des deux frères. Ils l'enterrèrent sous un amas de pierres et reprirent rapidement leur recherche en direction du sud. Ils poursuivirent ainsi leur fouille jusqu'à la nuit, mais en vain.

Aux premières lueurs du jour, les deux jeunes ermites continuèrent à explorer sans relâche les moindres recoins de la forêt. Après plusieurs heures de marche sous un soleil vertical, ils débouchèrent sur un lac circulaire à moitié caché sous les frondaisons. Ses eaux translucides semblaient pures comme l'âme d'un nouveau-né. Sous sa couverture de lotus et de nénuphars, il était aussi indiscernable que l'Esprit Suprême sous le voile de l'Illusion.

Or non loin de là se dressait une montagne appelée Rishyamoûkha. Le singe Sougrîva y vivait avec ses compagnons. Une sentinelle vint le prévenir de la présence au bord du lac de deux hommes en armes. Saisit par la crainte, Sougrîva appela son plus fidèle serviteur.

« *Ecoute, Hanoumâne, s'écria-t-il très agité, je crains le pire ! Use de ta magie et transforme-toi en ermite. Tu vas aller voir ce que viennent chercher ici ces deux humains. Si mon frère Bâli les a envoyés pour me tuer, je dois quitter cette montagne au plus vite !* »

En une seconde, l'étrange animal prit une apparence humaine et se dirigea tranquillement vers les rives du lac. S'approchant des deux frères qui semblaient l'attendre à l'ombre d'un figuier, il les salua :

« *Bienvenue en ces lieux, nobles voyageurs à l'allure si guerrière ! Le sol est bien dur pour vos tendres pieds ! Dites-moi la raison de votre visite.* »

« *Nous sommes les fils du roi Dhasarath, répondit Rama, et c'est pour avoir obéi à ses ordres que tu nous vois ici. Je m'appelle Rama et voici mon frère Lakshman. Mon épouse Sita nous accompagnait, mais le roi des démons l'a enlevée à Pantchavâti, et c'est elle que nous tentons de retrouver. Je t'ai raconté notre histoire, raconte-nous à présent la tienne.* »

« *Seigneur, dit Hanoumâne, mon roi vit tout près d'ici. Son nom est Sougrîva. Tu devrais te lier d'amitié avec lui et apaiser son esprit. Il retrouvera Sita, car il enverra des millions de guerriers à travers le monde pour la retrouver.* »

Alors, à la stupéfaction des deux princes, il reprit son apparence de singe. Mettant un genou à terre, il les fit monter sur ses épaules, Rama à droite et Lakshman à gauche. D'un bond prodigieux, il fendit l'air et atterrit au sommet du mont Rishyamoûkha.

Quand Sougrîva vit s'avancer les deux garçons, il pensa immédiatement :

« *Si seulement j'avais des alliés tels que ces deux-là !* »

Il ordonna qu'on allume un feu, car la nuit tombait. Ce soir là, ils scellèrent une alliance, et Rama lui conta toutes ses aventures.

« *Nous retrouverons ton épouse, prince !, s'exclama le singe. A présent, je me souviens : hier, alors que j'étais assis ici avec mes conseillers, je vis un char, tiré par quatre ânes, voler à travers le ciel. Il était conduit par une espèce de monstre plein de têtes et de bras, et il retenait prisonnière une jeune fille qui pleurait beaucoup et criait : Rama, Rama ! Quand elle nous vit, elle laissa tomber son écharpe.* »

Sougrîva lui exhiba l'étoffe de soie jaune, et Rama étouffa un cri de joie.

« *Reprends courage, Seigneur, ajouta le singe, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver Sita !* »

Rama sourit d'aise et répondit :

« *Dis moi plutôt la raison pour laquelle tu vis sur ce rocher isolé.* »

« *Prince, commença Sougrîva, j'ai un frère appelé Bâli. Autrefois, notre amour mutuel était au-delà de toute expression. Or un jour, cet attachement prit fin. L'ennemi juré de Bâli, du nom de Mayâni, vint de nuit sous les portes de la cité et se mit à insulter mon frère. Bâli supportait très mal qu'un ennemi le défie et, fou de colère, sortit à sa rencontre. Lorsque Mayâni le vit, il s'enfuit dans une grotte de la montagne. J'accompagnai mon aîné jusqu'à l'entrée et là il me dit : « attends moi ici quinze jours, et si je ne suis pas revenu d'ici là, tu pourras en conclure que je suis mort ! »*

*Je restai à l'attendre pendant un mois entier ! J'allais partir quand une rivière de sang s'écoula de la caverne. J'étais certain que Bâli avait été égorgé et que Mayâni viendrait me tuer à mon tour. Je bouchai alors l'entrée de la caverne avec un énorme rocher et m'enfuis à notre capitale Kishkindhya. Lorsque les ministres virent la cité sans roi, ils me forcèrent la main et, que je le veuille ou non, me sacrèrent roi. Mais en fait, Bâli avait vaincu Mayâni, et il revint le lendemain au palais. Quand il me vit couronné, il entra dans une fureur extrême et me rossa comme un vulgaire bandit. Il se saisit de ma femme et de tous mes biens et me jeta hors de la ville. Alors je partis dans la forêt, abandonné de tous sauf de quelques fidèles qui me suivirent jusqu'ici. Je crois que tu connais déjà le meilleur d'entre eux, l'invincible Hanoumâne. Il est le fils d'Anjâni, une fée qui fut transformée en guenon, et de Vayou, dieu des tempêtes. Il tient de son père sa force prodigieuse et ses pouvoirs surnaturels.* »

« *Ecoute, Sougrîva, je tuerai Bâli d'une seule flèche !, dit Rama. Même s'il prend refuge chez Brahma, il ne m'échappera pas. Oublie tous tes soucis, mon ami !* »

« *Tu ne connais pas la puissance de Bâli, répondit le singe. Il est invulnérable ! Un jour, il tua Doundhoubî, un démon d'une puissance inimaginable. Son squelette est encore visible près d'ici, et il est grand comme la cime d'une montagne.* »



Lakshman lui lança en souriant :

« *Que peut faire Rama pour te persuader qu'il est plus fort que ton frère ?* »

Sougrîva réfléchit un instant et répondit :

« *Vois-tu ces sept arbres sâla alignés ? Bâli les secoua tous les uns après les autres. Si Rama réussit à en percer un d'une seule flèche, il me convaincra qu'il peut abattre mon frère. Et je rajouterai une condition : s'il peut remuer le squelette de Doundhoubî avec son pied et le projeter à deux cent portées de flèche de là, alors seulement je le considérerai supérieur à Bâli. Vois-tu, Rama, je connais la force de mon méchant frère, tandis que je n'ai jamais été témoin de ta valeur !* »

Rama leva un sourcil et rétorqua :

« *Si tu ne te fies pas à nous, ô Sougrîva, je vais t'inspirer cette confiance si appréciable entre amis.* »

Il alla d'un pas ferme vers le squelette du démon. Du bras gauche, il le souleva comme une plume au-dessus de sa tête et projeta sans effort les ossements à cinquante lieues de là.

A la vue de ce spectacle incompréhensible, le singe resta bouche bée. Sans lui donner le temps de réagir, Rama ajusta une flèche et la décocha sur les sâla. Le trait transperça le premier arbre et continua sa course à travers les autres troncs. Sans s'arrêter, la flèche magique s'enfonça dans le sol jusqu'aux enfers et en ressortit aussitôt pour aller se loger dans le carquois du prince.

Les singes poussèrent des cris de joie en bondissant dans tous les sens. Sougrîva, au comble du bonheur, courut vers Rama pour l'embrasser.

« *Mon ami, s'exclama-t-il, lorsque tu as lancé le squelette de Doundhoubî, j'ai été très impressionné par ta force, mais je n'oubliai pas que lorsque Bâli le souleva, le corps du démon était beaucoup plus lourd, car il avait encore toute sa chair et son sang. Mais jamais Bâli n'aurait pu envoyer une flèche aussi puissante. Qui donc pourrait te résister au combat ? A présent, toute ma tristesse s'est envolée et ma satisfaction est totale. Je n'ai plus qu'à attendre que tu me débarrasses de cet ennemi qui se fait passer pour mon frère.* »

« *Sougrîva, lui ordonna Rama en se levant subitement, allons à Kishkindhya, ta future capitale. Tu vas aller provoquer Bâli sous ses fenêtres !* »

Arrivés aux abords de la ville des singes, Rama et Lakshman se cachèrent derrière un fourré, pendant que Sougrîva s'avavançait seul. S'arrêtant sous les murailles, il poussa un cri à fendre le ciel.

Lorsque Bâli entendit cette clameur sauvage, il sursauta et reconnu la voix de son cadet. Fou de rage, il se rua hors de la cité en jacassant comme un macaque enragé. Pendant quelques secondes, ils restèrent figés l'un en face de l'autre. D'un coup, ils se percutèrent comme deux éclairs. Bâli, de son poing dur comme le diamant, lui asséna sur la tête un coup qui résonna comme le tonnerre. A moitié assommé, Sougrîva s'enfuit à toutes jambes vers Rama.

« *Que puis-je faire, Seigneur ?, gémit-il, ce n'est pas mon frère, mais la mort en personne !* »

« *Vous êtes si ressemblants qu'il est difficile de vous distinguer l'un de l'autre, répondit Rama, je ne l'ai pas tué parce que je craignais de t'atteindre.* »

De ses deux mains, il toucha la tête de Sougrîva, et le corps du singe devint brillant comme le soleil. Toute sa douleur disparut et il retourna immédiatement au combat. Rama se posta derrière un arbre et ajusta une flèche à son arc.

Les deux frères recommencèrent à se battre, mais Bâli dominait nettement son adversaire en ruse et en force. Il allait l'assommer à nouveau, quand Rama lâcha son

dard fatal. La flèche transperça le cœur du roi des singes, qui s'écroula sur le sol comme un arbre foudroyé. Son âme quitta son corps et fut aspirée par la bouche du prince.

La population de Kishkindhya, alertée par le bruit du duel, se précipita sur les remparts en criant. En vacillant, la reine Târa sortit de la cité et s'approcha de la dépouille de son époux en poussant de grandes lamentations.

Quand Rama la vit ainsi, il s'approcha d'elle et étendit la main sur sa tête, dissipant son ignorance. Elle s'arrêta de sangloter et il lui dit doucement :

*« Sais-tu, Târa, que le corps, composé des cinq éléments, est sans valeur ? La dépouille de ton défunt mari dormira, mais son âme est éternelle. Pourquoi donc pleures-tu ? »*

La guenon, subjuguée par le pouvoir du prince, se prosterna à ses pieds, mais il la releva en riant et la renvoya dans son palais. Puis il s'adressa à Lakshman :

*« Mon frère, tu sais que je ne peux pas entrer dans une ville avant la fin de mon exil. Je te charge donc de sacrer roi notre ami Sougrîva. Tu veilleras aussi à ce qu'Angad, le fils de Bâli, reste le prince héritier. Mais avant tout cela, va enterrer Bâli et fais-lui des funérailles avec tous les honneurs dus au grand guerrier qu'il fut. J'attendrai sur les collines proches de Kishkindhya. »*

Il se tourna vers Sougrîva et rajouta :

*« Règne en paix avec ta femme Târa et ton neveu Angad, mais sois toujours attentif à mes intérêts. »*

Le prince alla s'installer dans une caverne sur le mont Pravarshâma, où il fut bientôt rejoint par son frère.

Emerveillés par leur présence, les fleurs et les fruits jaillirent en profusion. Se transformant en abeilles, en oiseaux et en faons, les dieux vinrent leur tenir compagnie.

La saison des pluies arriva. A l'abri dans la grotte, les deux hôtes de la forêt passèrent leurs journées à se raconter des légendes.



## CHAPITRE 14

Quatre semaines passèrent ainsi, et aucune nouvelle de Sougrîva ne parvenait à Rama.

« Lakshman, s'exclama un jour le prince, les pluies se tarissent et l'automne arrive, et nous ne savons toujours rien de Sita. Je te jure que je serais prêt à écouter la plus petite information de la bouche de la mort elle-même, s'il le fallait ! Et maintenant qu'il a récupéré son trône, Sougrîva m'a oublié. Demain, je tuerai cet imbécile avec la même flèche qui a servi à tuer Bâli ! »

Lakshman crut que son frère était en colère et se saisit de son arc, mais Rama rajouta : « Effraye seulement notre ami Sougrîva et amène-le-moi ! »

Au même instant, à Kishkindhya, le roi s'éveilla brusquement en s'écriant :

« Misère sur moi ! Les plaisirs de la chair ont anéanti toute mon intelligence ! Hanoumâne ! Envoie des légions de singes dans toutes les directions et dis-leur de ma part que celui qui ne sera pas revenu après trente jours trouvera la mort de mes propres mains. »

Le fils du vent rassembla les meilleurs éclaireurs et ils se lancèrent vers le sud en poussant des cris sauvages.

A ce moment-là, Lakshman entra dans la cité. En le voyant, les singes s'enfuirent tous. Il fit vibrer la corde de son arc et proclama :

« Je vais réduire cette ville en cendres ! »

Quand Sougrîva apprit l'arrivée du jeune guerrier, il fut prit de panique. Hanoumâne se précipita aux pieds du prince et le conduisit au roi qui attendait, prostré et tremblant de peur.

Lakshman le releva en l'embrassant.

« Ne crains rien, mon ami, lui dit-il d'une voix suave, et raconte-moi plutôt tout ce qui est arrivé jusqu'à présent. »

Rassuré, le singe répondit :

« Rien n'est plus intoxicant que le plaisir ! En un instant, il damnerait l'âme d'un saint. Mais sois tranquille, j'ai donné mes ordres et de nombreux espions sont partis vers le sud à la recherche de la princesse. Nous devrions plutôt aller chez Rama ! »

Alors le fils de Soumitra, Sougrîva, Hamoumâne et Angad montèrent à la caverne de Rama. Humblement, le roi de Kishkindhya s'adressa au jeune homme :

« Seigneur, ce n'est pas de ma faute. Si les dieux et les saints peuvent être dominés par leurs sens, que puis-je faire, moi qui ne suis qu'une bête brutale, un singe stupide, un des animaux les plus libidineux qui soit ! »

« Ne t'en fais pas pour cela, Sougrîva, le rassura Rama, sache que je t'aime comme mon frère Bharat. Mais nous avons déjà assez perdu de temps comme ça. Il faut absolument que tu obtiennes des nouvelles de Sita. Réfléchis et agis ! »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, une multitude de singes déboucha des quatre coins de la forêt. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Seul un insensé aurait essayé de les compter !

Rama, pris de compassion pour cette foule merveilleuse, se démultiplia pour saluer séparément chaque singe. Personne ne comprit ce prodige et ils se réjouirent tous de l'avoir rencontré en tête-à-tête !

Sougrîva se mit à les haranguer :

*« Ecoutez, mes guerriers féroces ! Partez vers le sud et trouvez la princesse Sita. Vous avez trente jours devant vous. Je vous le répète : celui qui reviendra sans la moindre nouvelle sera mis à mort par mes soins ! »*

A ces mots, les singes s'égaillèrent dans la nature en vociférant des cris de victoire.

A peine l'armée de Sougrîva avait-elle disparu que l'on vit s'avancer un ours énorme. Il semblait grand comme un éléphant, et ses poils rougeâtres luisaient comme des rubis. Il s'arrêta à quelques pas et s'adressa à Rama d'une voix grondante :

*« Salut à toi, Roi d'Ayodhya ! J'ai entendu les nouvelles de la forêt, et je suis venu t'offrir mon aide. Mon nom est Jambhavân, roi de la race des ours. Râvana est un de mes vieux ennemis et rien ne me rendrait plus heureux que de participer à sa défaite. »*

Le prince sourit et le fit s'approcher.

*« Tu me seras très utile, Jambhavân. J'aurai besoin de toutes tes troupes pour lutter contre les démons. »*

Puis il se leva et lança à la ronde :

*« Et maintenant, partez tous à la recherche de Sita ! »*

Ils firent leurs adieux à Rama et s'en allèrent sur-le-champ, tous heureux de lui rendre service.

Hanoumâne, resté en retrait, vint le saluer à son tour. Sachant ce qui allait arriver, le fils de Dhasarath lui donna l'anneau qu'il portait au majeur.

*« Hanoumâne, mon cher ami, lui dit-il à voix basse, tu essayeras de consoler Sita du mieux que tu peux. Parle-lui de mon amour et de ma fidélité. Reviens vite ! »*

Le singe prit l'anneau et d'un bond, disparut dans les nuages.

Les éclaireurs fouillèrent toutes les forêts, toutes les rivières, toutes les cavernes. Chaque fois qu'ils tombaient sur un démon, ils le déchiquetaient sauvagement à coup de griffes, car ils étaient tous investis de la puissance de Rama.

Ils cherchèrent durant vingt-huit jours, mais ne trouvèrent aucune princesse. Perdus dans l'immensité de la jungle, accablés par la soif et la faim, ils commencèrent à désespérer de jamais revoir Kishkindhya vivants. Hanoumâne lui-même était la proie des doutes.

*« Nous allons tous mourir si je ne trouve pas une solution au plus vite. », pensait-il sombrement.*

Ils sauta sur le sommet d'un grand figuier et scruta l'horizon. Il aperçut alors, à quelques portées de flèche de là, une clairière au-dessus de laquelle volaient de nombreux oiseaux. Il descendit de son perchoir et, suivi des autres singes, se dirigea vers l'endroit qu'il avait repéré.

Au milieu de la clairière, ils découvrirent un gouffre au fond duquel s'épanouissait un bocage d'arbres fruitiers ceinturant un lac couvert de lotus. Un petit temple reposait sur sa rive. Hanoumâne descendit au fond de la cavité et s'approcha à pas comptés. Il appela, mais personne ne répondit. Voyant que le temple n'avait pas de

porte, il y pénétra prudemment. Dans la pénombre, une vieille femme était assise. Elle était nue, et son interminable chevelure lui servait de vêtement.

« *Bienvenue à toi, fils du vent !* », lui souhaita-t-elle.

Stupéfait, le singe répondit :

« *Tu sembles me connaître !* »

Pour toute réponse, la vieille l'invita à se restaurer de fruits et à boire l'eau du lac. Hanoumâne, ravi, se précipita dehors et appela ses compagnons qui se jetèrent dans le lac du haut du précipice en criant de joie.

Après s'être baignés, ils dévorèrent une impressionnante quantité de fruits juteux. Une fois rassasiés, ils retournèrent vers l'ermite et lui contèrent leurs aventures. Sortant de son étrange mutisme, elle leur dit :

« *Ne craignez plus ! Fermez les yeux et sortez de ce temple. Vous retrouverez Sita.* »

Ils obéirent tous, et lorsqu'ils rouvrirent leurs paupières, ils se tenaient au bord de l'océan !

Les singes se sentirent encore plus désemparés qu'avant. Ils commencèrent à se lamenter :

« *D'une façon ou d'une autre, c'est la mort pour nous tous ! Mieux vaut ne pas retourner à Kishkindhya.* »

Or, à quelque distance de là, dans une grotte humide, vivait le vautour Sampati. Il fut tiré de son sommeil par les simiesques jérémiades. Emergeant de sa cache et voyant leur nombre, il s'écria :

« *Aujourd'hui, Dieu m'a offert un festin ! Je meurs de faim depuis plusieurs lunes, et jamais encore je n'ai eu le ventre totalement plein. Mais le destin a décidé de me rassasier une fois pour toutes. Je vais tous les manger d'un coup !* »

En rampant, il s'approcha d'eux. Quand ils le virent, les singes se mirent à hurler :

« *Nous avons raison de dire que la mort était sur nous !* »

Mais Hanoumâne, ne perdant pas son sang-froid, lui lança :

« *Gloire à Jatayou, qui donna sa vie pour servir Rama !* »

L'oiseau s'arrêta immédiatement et fit un signe de la tête pour leur montrer ses intentions pacifiques.

« *Qu'as-tu dit, singe, interrogea-t-il, connaîtrais-tu mon frère Jatayou ?* »

Hanoumâne lui narra leur aventure. Sampati fut atterré par la nouvelle de la mort de son cadet.

« *Je vous aiderai à retrouver Sita, leur dit-il, mais à mon tour de vous raconter mon histoire : dans notre jeunesse, Jatayou et moi volions dans les cieux supérieurs. Nous nous approchions du soleil et mon frère ne put supporter son éclat. Il redescendit prudemment, mais moi, dans ma vanité, je me rapprochai dangereusement. Mes ailes furent brûlées par les flammes et je retombai sur la terre. Heureusement, les arbres de la forêt amortirent ma chute. Un ermite qui vivait là me soigna avec bonté. Il m'instruisit dans toutes les sciences surnaturelles et me débarrassa de mon orgueil invétéré. Un jour, il me confia : « Dans l'âge d'argent, Dieu prendra la forme d'un homme, et son épouse sera enlevée par Satan. Cet Avatar enverra ses espions pour la rechercher. Si tu les rencontres un jour sur ta route, tu seras purifié. Tes ailes repousseront quand tu les auras aidés à la retrouver ! »*

*Aujourd'hui, la prophétie s'est réalisée. Ecoutez tous : au milieu de l'île de Lanka, au sommet du mont Trikhou, se dresse la citadelle de Satan. Sita se trouve dans un des jardins du palais*

*de Râvana. Elle est toujours assise au pied d'un arbre ashôka, en proie au chagrin le plus épouvantable. Je l'ai vue, bien que vous ne le puissiez pas, car la vue d'un vautour est sans limite. Mais je suis vieux à présent, sans quoi je vous aurais prêté mon assistance. Si l'un d'entre vous peut faire un bond de cent lieues au-dessus de la mer, il rendra très intelligemment service à Rama ! »*

Soudain, il poussa un cri de joie : ses ailes avaient repoussé. Des larmes d'émotion lui jaillirent des yeux.

*« Regardez-moi, regardez-moi, mes amis ! Voyez comme mon corps est entier à nouveau ! Ayez confiance et ne craignez plus ! »*

Alors le vautour étendit ses ailes démesurées et s'envola bruyamment.

A nouveau seuls, les singes se mirent à se vanter de leur force, mais intérieurement ils doutaient de pouvoir franchir d'un bond la surface des eaux.

*« A présent, je suis trop vieux, s'excusa Jambhavân, il ne m'est plus resté une seule particule de mon énergie d'antan. »*

Angad rajouta :

*« Je pourrais bien bondir de l'autre côté, mais je doute avoir encore assez de force pour revenir. »*

*« Je suis sûr que tu en es capable, répondit le roi des ours, mais pourquoi ne demanderions-nous pas à notre général ? »*

Il se tourna vers Hanoumâne, qui se tenait en retrait.

*« Tu restes bien silencieux, ô fils du vent ! Te souviens-tu de cette aventure qui t'arriva quand tu étais encore un enfant ? Le soleil s'était levé au-dessus de la grande forêt, et toi, tu le pris pour un fruit ! Bien décidé à le manger, tu t'élanças vers l'astre solaire. Après avoir parcouru plus de sept cent mille lieues, et bien que frappé par la fournaise, tu ne perdis pas courage. Continuant ta route, tu te retrouvais devant Sourya, et il eut peur de ta puissance. Tu réalisas alors qu'il n'était pas un fruit et redescendis sur la terre, après lui avoir demandé humblement pardon. Hanoumâne, quel défi serait impossible pour toi ? Nous savons que tu peux accomplir cette mission. Debout, tigre des singes ! »*

Le fils du vent se leva sans un mot et se mit à grandir démesurément, jusqu'à atteindre la taille d'une montagne, son corps luisant comme l'or en fusion. Alors il rugit comme un million de lions et s'élança dans l'azur.



## CHAPITRE 15

**D**u haut du ciel, Hanoumâne avisa un majestueux rocher au bord de l'océan. Il se posa légèrement sur son sommet, mais aussitôt le roc s'enfonça sous ses pieds. Aussi rapide que les flèches de Rama, le singe s'envola d'un bond prodigieux.

Lorsque les dieux le virent passer si rapidement, ils décidèrent de le mettre à l'épreuve. Ils lui envoyèrent un monstre femelle du nom de Sourâza. Elle était absolument terrifiante, et son aspect aurait épouvanté la Terreur elle-même. Emergeant des flots, elle lança au singe volant :

*« Aujourd'hui, les dieux m'ont offert un repas ! »*

S'arrêtant net, Hanoumâne lui répondit :

*« Quand j'aurai accompli la mission de Rama, j'irai moi-même dans ta bouche. Laisse-moi m'en aller, Mère ! »*

Mais elle ne voulut rien entendre et ouvrit des mâchoires d'une lieue de large. Hanoumâne agrandit son corps de deux fois cette taille. Alors elle élargit sa bouche hideuse de seize lieues. D'un coup, le fils du vent mesura trente-deux lieues. A mesure que Sourâza grossissait sa bouche, Hanoumâne doublait la mise. Quand l'orifice du monstre mesura cent lieues, le messager de Rama se réduisit à la taille d'une guêpe et entra dans sa bouche pour en ressortir aussitôt. Sourâza était à bout de force, et ne parvenait plus à rapetisser ses lèvres. Poussant un cri à fendre l'âme, elle s'enfonça sous la surface des eaux et notre héros s'éloigna comme une flèche, le cœur léger.

Hanoumâne filait dans les airs comme le vent sauvage. Il ne voyait que l'horizon infini et la masse insondable de l'océan.

Or, à quelques mètres sous l'eau, se tapissait la démons Simhîka. Par sa magie, elle attrapait les oiseaux du ciel. Se saisissant de leur ombre projetée du haut des airs, elle attirait ses malheureuses victimes sous les flots et les dévorait. Elle voulut jouer le même tour au général des singes, et s'empara de son ombre qui courait sur les vagues. Hanoumâne fut arrêté brusquement dans son élan et sentit une force irrésistible l'attirer vers le bas. Alors il déploya toute sa puissance et s'arracha d'un coup à cette funeste attraction. La démons, surprise par tant de résistance, fut arrachée des profondeurs comme une algue qu'on déracine. Toujours agrippée à l'ombre de sa proie, elle se dressa sur l'onde salée en soulevant des vagues monstrueuses.

Quand le singe vit face à lui l'être immense, dont la laideur n'avait d'égale que la méchanceté, il donna à son corps des proportions himalayennes, tel une nuée pluvieuse. En le voyant grandir de la sorte, Simhîka ouvrit une gueule large comme l'entrée des enfers et se rua sur son adversaire. Ce dernier réduisit sa taille et se jeta entre les affreuses mâchoires. Arrivé dans son estomac, il lui déchiqueta les viscères à coup de griffes et de dents et en ressortit aussi prestement qu'il y était entré.

Mortellement blessée, la démonsse coula comme une pierre au fond des abysses, libérant ainsi son ombre. Sans perdre un instant, Hanoumâne s'élança à nouveau et aperçut enfin l'île des démons.

Ralentissant son vol, il s'approcha prudemment de la côte et alla se jucher au sommet d'un promontoire rocheux. Il put alors, au loin, contempler une magnifique forteresse.

« *Ce doit être sûrement Lanka !* », pensa-t-il.

Et il se glissa furtivement entre les arbres pour atteindre une colline située juste en face du pont-levis. Les murailles en or massif abritaient une ville grouillante de démons tous plus horribles les uns que les autres. Prenant des apparences de buffles, d'ânes et de chèvres, ils banquettaient en buvant des liqueurs et du sang humain. Hanoumâne observa que les quatre côtés des remparts étaient gardés par des milliers de gardes énormes.

« *Je dois me faire très petit, se dit-il, et me glisser dans la ville à la faveur de la nuit.* »

Le soir venu, il prit la taille d'un moucheron et pénétra dans Lanka. A peine avait-il fait quelques mètres qu'une démonsse l'accosta en éructant :

« *Comment oses-tu venir ici, au mépris de ma personne ? Tu ne connais visiblement pas mes habitudes, car tout intrus qui montre son nez à Lanka devient aussitôt mon repas !* »

Pour toute réponse, le singe la frappa si violemment qu'elle s'écrouta sur le sol en vomissant son sang. Elle expira en hoquetant, et il continua son exploration. Inspectant avec attention tous les palais, il ne rencontra que d'abjects démons assoupis. Il entra alors dans les appartements de Râvana et le trouva endormi au milieu d'une douzaine de femmes merveilleuses. Leurs corps magnifiques étaient totalement nus, et Satan semblait se noyer dans leur volupté. Des urnes de vin éventrées et des restes de viande parsemaient le sol. Une lourde atmosphère de luxure saisit le général des singes à la gorge. Mais il ne pouvait pas croire que Sita était l'une d'elles. Il s'en faisait une idée bien trop élevée et se dit que la princesse, séparée de Rama, n'aurait pu dormir ni festoyer, et encore moins abandonner son corps à Râvana.

Il s'éloigna et se remit à chercher assidûment. C'est alors qu'il aperçut une splendide bâtisse, au pied de laquelle se tenait un petit temple de Vishnou.

« *Puisque Lanka est la capitale des démons, pensa-t-il, stupéfait, comment se fait-il qu'un dévot de Vishnou puisse y vivre en paix ?* »

Au même instant, le frère puîné de Râvana, le démon Vibhishân, sortit de la somptueuse maison et se dirigea vers le temple. Il se prosterna et entonna un hymne à Rama.

Aussi heureux que surpris, Hanoumâne assumait l'apparence d'un ermite et s'approcha.

« *Dis-moi, Seigneur, dit-t-il d'une voix avenante, que fais-tu ici à prier dans la nuit ? Mon nom est Hanoumâne, et je cherche la princesse Sita. Je sais qu'elle se trouve ici, à Lanka. Pourrais-tu m'aider à la retrouver ?* »

Intrigué, le démon l'interrogea :

« *Serais-tu un ami de Rama ?* »

« *Rama est mon Seigneur et je suis entièrement dévoué à son service.* », répondit le faux ermite.

Le frère de Râvana le fit entrer dans le temple et lui confia :

« Sache, mon ami, que ma situation ici est comme celle de la langue entre les dents. Je suis Vibhishân, frère puîné du roi de Lanka. Avec notre frère Koumbha-Kârna et les légions de démons, Râvana a soumis l'univers entier à sa volonté, et à force de sacrifices, Brahma lui a donné l'invulnérabilité face aux dieux, aux démons et aux titans. Quant à moi, je restai à Lanka pour prier Rama de me sauver de la malédiction d'être né démon. Mais tu es l'envoyé du ciel ! Va au bosquet d'ashôka, juste derrière le palais de Râvana. Tu y trouveras Sita. »

Le fils du vent repris sa forme naturelle et s'envola jusqu'au bocage. Quand il vit la princesse au loin, il se prosterna mentalement. Elle était assise sous un grand ashôka, l'air hagarde et les cheveux défaits. Ses yeux restaient fixés sur ses pieds, son âme absorbée dans la contemplation de Rama. Ne sachant pas quelle attitude adopter, Hanoumâne alla se dissimuler dans le feuillage au-dessus de la jeune femme.

Bien lui en prit, car au même instant, Râvana s'approcha, suivi d'une troupe de diablasses d'une extrême laideur. Le misérable tenta de converser, usant de compliments et de menaces :

« Ecoute, belle dame, je vais faire de mon épouse Mandorâri et de toutes mes autres femelles tes servantes. Je te le jure ! Mais accorde-moi seulement un regard. »

Sita cueillit un brin d'herbe et détourna le visage. Se rappelant tendrement son époux, elle répliqua :

« Le lotus peut-t-il s'épanouir à la lueur du ver luisant ? Je te le dis, Râvana, tu n'es qu'un ver luisant, alors que même le soleil n'est que le reflet de Rama ! »

Le roi des démons tira son épée et hurla dans la fureur la plus extrême :

« Tu m'as outragé, princesse, je vais te couper la tête ! »

« Ecoute, idiot, jeta-t-elle avec mépris, écoute mon vœux solennel : mets fin à mon calvaire avec ton sabre et éteins l'angoisse que j'endure pour avoir perdu Rama. »

Rouge comme un volcan en éruption, Satan se précipita sur elle, mais les démons s'interposèrent et éloignèrent leur souverain encore fulminant de rage. Il leur ordonna d'aller tourmenter la captive et retourna à son palais en vociférant :

« Et si d'ici un mois elle se moque toujours de moi, je la tuerai ! »

Cependant une des diablasses, qui s'appelait Trijâta, était prudente et sage, malgré son aspect épouvantable. Elle réunit ses sœurs autour d'elle et commença à leur raconter un étrange rêve :

« Mes chères, j'ai vu en songe un singe qui mettait le feu à Lanka, tuait la moitié des gardes de la cité et enfin attachait notre roi tout nu sur un âne pour l'envoyer vers le sud, la région des enfers. A la fin, Vibhishân lui succédait sur le trône. La ville résonnait des cris de pitié à Rama, jusqu'à ce que Sita lui fut rendue. Une voix m'avertit que cette vision se réaliserait dans quatre jours, et cela fait très exactement quatre jours que je fis ce rêve. »

En écoutant Trijâta, les démons furent consternées et elles allèrent se jeter aux pieds de Sita en lui demandant pardon. Après quoi elles se dispersèrent dans les fourrés, laissant la princesse seule avec sa nouvelle amie.

« Dans un mois, ce monstre me tuera. », gémit-elle.

En disant cela, ce n'était pas la mort qu'elle craignait, mais le long intervalle qui s'écoulait avant qu'elle puisse être soulagée de son angoisse. Elle rajouta :

« Tu es comme la providence dans ma détresse, Trijâta ! Aide-moi à mourir, car je ne pourrai plus longtemps supporter ce deuil. Erige un bûcher et mets-y le feu ! »



« *Ecoute, belle dame, répondit la diablesse, le soir tombe et un brasier ne pourrait pas passer inaperçu à notre roi. Nous verrons demain ce qu'il convient de faire.* » Et elle s'en alla.

Toujours dissimulé dans l'arbre, Hanoumâne s'impatientait. Il retira de son doigt l'anneau de Rama et le laissa tomber aux pieds de Sita. Interloquée, elle le ramassa et poussa un cri de stupeur en le reconnaissant. Elle se leva d'un bond en serrant la bague dans sa main, le cœur battant de joie mêlée de crainte. Le singe commença à chanter un hymne à Rama. Quand elle entendit cette voix venue de nulle part, son chagrin s'envola.

« *Pourquoi ne te montres-tu pas, mon ami ?, s'écria-t-elle. Tout cela est si merveilleux pour mes yeux et mes oreilles !* »

Alors le fils du vent se laissa tomber des branches et s'avança vers elle. En le voyant, elle se figea.

« *Noble Sita, je suis le messager de Rama. Il témoignera lui-même de ma sincérité. Je t'ai apporté cet anneau qu'il m'a donné pour toi.* »

« *Dis-moi d'abord, répondit-elle en tremblant, depuis quand les princes fréquentent-ils les singes ?* »

Il lui raconta tout ce qui était arrivé depuis son rapt, et elle fut complètement rassurée.

« *O Hanoumâne, je m'enfonçais dans l'océan du deuil. Mais en toi, j'ai trouvé un navire secourable. Parle-moi de mon prince et de son frère, je t'en supplie. Se souvient-il encore de moi ?* »

Les mots lui manquèrent, et elle étouffa un sanglot.

« *Ton époux et son frère se portent bien, répondit-il, mais ils s'attristent de ta tristesse. A présent, reprends courage. Les démons sont comme des papillons de nuit et les flèches de Rama comme autant de flammes. Sache qu'ils seront tous consumés. Attends patiemment quelques jours de plus, princesse, et Rama arrivera, accompagné de millions de singes et d'ours. Ensemble, ils anéantiront les démons et te libéreront.* »

Mais en regardant Hanoumâne, Sita se mit à douter qu'un petit singe puisse grand-chose contre Satan. Le fils du vent comprit ses pensées et se révéla à elle sous sa forme naturelle, le corps de la taille d'une montagne d'or. En voyant la princesse totalement terrorisée, il assumait à nouveau une taille normale et lui dit :

« *Je suis affreusement affamé, et j'ai remarqué ces beaux arbres remplis de bons fruits.* »

« *Ce bois est gardé par des démons féroces et très courageux de surcroît !* », s'exclama Sita.

« *Je n'ai pas peur, Mère, répondit Hanoumâne en souriant. Que ton esprit reste en paix.* »

Il la salua et bondit sur un ashôka qui croulait sous les fruits juteux. Il en dévora la moitié et se mit à abattre les autres arbres pour accélérer sa digestion. Intrigués par ce tintamarre, les gardes s'approchèrent et notre héros les tua aussi net en les enfonçant dans le sol comme des clous avec un arbre déraciné. Mais un des démons était resté en arrière et en voyant le carnage, courut au palais de Râvana.

« *Seigneur, vociféra-t-il en agitant les bras, il y a un énorme singe dans le bois d'ashôka qui déracine tous les arbres. Il a déjà tué cinq sentinelles.* »

A cette nouvelle intolérable, le roi de Lanka dépêcha un escadron de guerriers féroces. En les voyant arriver, Hanoumâne gronda comme le tonnerre et les renversa d'un coup de queue comme des quilles. Ceux qui n'avaient pas été assommés allèrent chercher l'aide du jeune prince Akshâ.

Plus arrogant que jamais, le fils de Râvana s'avança vers l'animal, suivi d'une imposante troupe de démons. Mais le singe déracina le plus grand ashôka du jardin et écrasa le prince sous le tronc noueux en poussant un rugissement phénoménal. Puis, retournant l'arbre par le tronc, il éparpilla les autres diables de son balai fleuri. Secoué d'un rire énorme, il laissa trois survivants s'enfuir vers le palais royal.

Quand il apprit la mort de son fils, le dix fois couronné fut hors de lui et appela immédiatement un autre de ses fils, le vaillant Meghnâd.

*« Mon fils, lui confia-t-il, ne le tue surtout pas ! Essaie de le ligoter et amène-le moi. Je voudrais voir de plus près ce singe extraordinaire et savoir d'où il vient. »*

Meghnâd salua son père et bondit, rouge de fureur et noir de méchanceté. Lorsque Hanoumâne vit approcher ce formidable guerrier, il grinça des dents. Il déracina un ashôka et se lança droit sur l'ennemi. Le prince de Lanka s'écrasa contre le tronc massif et tomba de son char volant. Le messenger de Rama prit soudain des dimensions colossales et bondit sur les autres démons qu'il écrasa comme des insectes sous ses pieds monstrueux. Voyant Meghnâd se relever, il lui asséna un énorme coup de poing sur le crâne et alla se cacher dans un arbre en attendant que le diable revienne de son évanouissement.

*« Je devrais me soumettre à ce démon, réfléchissait-il, car ce n'est pas à moi de vaincre toute l'armée ennemie. C'est à Rama de libérer Sita ! »*

Meghnâd, ayant repris ses esprits, se décida à utiliser sa magie. Il repéra le singe à travers le feuillage et lui jeta sa lance de Brahma. Comme frappé par la foudre, Hanoumâne tomba de toute sa longueur sur les autres démons qui s'étaient cachés sous l'arbre.

Sans perdre une seconde, Meghnâd l'attacha solidement et l'emporta sur son char au palais de son père, tout en poussant des cris de victoire.

Quand le vaillant général reprit ses esprits, il se trouvait au milieu de la cour de Satan. Sa splendeur inégalable n'avait de pareille que la laideur de ses occupants. Ses yeux se posèrent sur l'imposant Râvana, mais son cœur ne fut pas troublé.

*« Dis-moi, singe, lui lança le souverain, qui es-tu, et quel est le secret de ta puissance ? »*

*« Ecoute, Râvana, répondit Hanoumâne, celui qui brisa l'arc de Shiva et écrasa l'orgueil des rois à Mithila, celui qui tua Khâra et Dhoushân et tant d'autres, celui-là est le secret de ma puissance. Je suis son messenger et lui, celui dont tu as enlevé l'épouse bien-aimée. Je mangeais tranquillement des fruits dans ce bosquet d'ashôka quand ces fiers-à-bras me sautèrent dessus. Je leur rendis coup pour coup. Sur ce, ton fils me ligota, liens dont je ne suis nullement honteux, car mon seul but est d'accomplir la volonté de mon maître. Il t'implore d'abandonner ton orgueil et de suivre mon conseil. Pense à ta famille et à ton peuple. Rends Sita à Rama comme il te le demande et il pardonnera tes offenses. Prends Rama dans ton cœur et règne en paix pour toujours à Lanka. Mais sache que si tu es contre lui, nul ne pourra te sauver ! »*

Satan ricana et répondit avec mépris :

*« Quel sage conseiller j'ai trouvé là, et un singe en plus ! Misérable, tu es à deux doigts de ta mort pour avoir osé proférer de telles insanités ! »*

*« Ce sera par ta faute que tu mourras, rétorqua Hanoumâne, mais je sais bien que tu reconnaîtras ton erreur tôt ou tard. »*

Le roi de Lanka grinça furieusement des dents et hurla :

*« Que l'on mette fin à la vie de cet imbécile ! »*

Les démons allaient se précipiter pour le déchiqueter, lorsque Vibhishân et ses conseillers s'interposèrent :

« *Il est contre tous les usages de Lanka de tuer un ambassadeur !* »

Râvana arrêta ses guerriers d'un geste et sourit avec dédain.

« *Soit, mon frère, nous l'épargnerons, lâcha-t-il. Laissez-le s'en aller, mais d'abord, mutilé-le. Un singe est généralement très fier de sa queue. Attachez-y des chiffons imbibés d'huile et mettez-y le feu. Nous aurons ainsi l'occasion de voir la puissance dont il s'est si exagérément vanté !* »

Les diables se mirent à l'œuvre, mais au fur et à mesure qu'ils bandaient sa queue, elle s'allongeait démesurément. Il ne resta bientôt à Lanka plus un bout de tissu ni une seule goutte d'huile. Alors ils le sortirent du palais et, face à la foule enragée qui réclamait sa mort, mirent le feu à son extrémité. Quand le singe vit les flammes, il assumait une taille minuscule et se glissa hors de ses liens. A la consternation des épouses du géant, il bondit sur le sommet du palais de Râvana, la queue toujours en feu.

A cet instant, les quarante-neuf vents du Seigneur de la tempête se mirent à souffler violemment. Hanoumâne hurla de joie et grandit si rapidement qu'il sembla bientôt toucher la voûte du ciel. Il sauta de toit en toit, mettant le feu à toutes les maisons. La cité fut consumée en un instant et seule la demeure de Vibhishân fut miraculeusement épargnée par les flammes. Prise de panique, la population courait dans tous les sens, n'écoulant même pas les ordres qu'hurlait leur roi.

Le fils du vent plongea enfin dans l'océan pour éteindre sa queue. Reprenant son apparence minuscule, il retourna vers Sita. Se prosternant devant elle, il lui dit doucement :

« *Ma Dame, je vais aller porter de tes nouvelles à Rama. Donne-moi un témoignage pour lui, tel que celui qu'il m'a donné pour toi.* »

Elle décrocha de ses cheveux une broche d'or incrustée de diamants et la tendit au messager de son époux en disant :

« *Rappelle à Rama la puissance de ses flèches. Si dans un mois il n'est pas venu, il me trouvera morte. Désormais, les nuits et les jours seront identiques pour moi.* »

Hanoumâne se prosterna à nouveau et s'envola en poussant un rugissement si effrayant qu'en l'entendant, les épouses de Râvana furent surprises par des accouchements prématurés.

D'un saut, il franchit le bras de mer et atterrit sur le continent sans avoir fait de rencontre inopportune.



## CHAPITRE 16

**A**rrivé sur le rivage, Hanoumâne ne vit personne et crut que ses compagnons étaient tous repartis sans lui. Il cria de toutes ses forces et soudain les singes accoururent de tous les côtés. Angad s'avança le premier et s'exclama :

*« Ton visage est si radieux et ton corps si brillant que tu ne peux qu'avoir réussi. Allons immédiatement chez Rama lui annoncer la bonne nouvelle ! »*

Sans attendre, les singes se mirent en route. Lorsqu'ils approchèrent des vergers de Kishkindhya, ils oublièrent leur mission tant ils étaient affamés et se mirent à dévorer tous les fruits. Les gardiens tentèrent de les en empêcher, mais ils furent repoussés par une pluie de noyaux et de branches et foncèrent tout droit au palais de Sougrîva.

*« O roi, gémirent-ils, le prince Angad et Hanoumâne avec leurs compagnies ont dévasté le verger de Madhoubân ! »*

Sougrîva se félicita grandement de cette nouvelle et s'écria :

*« Je suis certain qu'ils ont réussi, car sinon ils n'auraient jamais osé manger les fruits du verger. »*

Il réfléchissait encore quand le fils du vent et Angad arrivèrent avec leurs détachements.

Le fils de Bâli prit la parole :

*« O roi, je t'annonce que tout va pour le mieux car, par la faveur de Rama, nos recherches ont été fructueuses. Hanoumâne a accompli la volonté de Rama et nous a tous sauvé la vie. »*

Le roi des singes leva les bras au ciel et se mit à danser de joie. Sans plus tarder, ils allèrent sur le mont Pravarshâma où séjournait Rama et Lakshman.

Les deux frères étaient assis, comme à l'accoutumée, sur un grand cristal de roche.

Jambhavân s'avança et déclara :

*« Ecoute, prince : la mission a été accomplie et aujourd'hui, nous avons tous eu la vie sauve ! »*

Et il lui conta toute l'histoire. Rama serra Hanoumâne sur son cœur en disant :

*« Mon très cher ami, comment se porte-t-elle ? Comment parvient-elle à survivre ? »*

Le singe sourit intérieurement et répondit :

*« Ton nom est une sentinelle qui veille sur elle nuit et jour. Comment sa vie s'envolerait-elle ? Alors que j'allais partir, elle me donna le joyau que voici. »*

Rama saisit vivement la broche d'or et ses yeux se remplirent de larmes en la reconnaissant.

*« Ecoute, Hanoumâne, dit-t-il, ni les dieux, ni les saints n'ont été pour moi des bienfaiteurs tels que toi. Quelle récompense pourrais-je te donner en retour ? »*

Mais le singe resta silencieux, car il avait déjà reçu sa récompense.

« *Nous ne devons pas attendre une seconde de plus ! Mettons-nous résolument en route vers Lanka, reprit Rama. Sougrîva, mon ami, et toi, Jambhavân, donnez vos ordres à vos troupes.* »

Alors des millions de singes et d'ours se déployèrent, disciplinés, tous de couleurs différentes. Rama se leva et contempla leur multitude. Une immense clameur s'éleva, pleine de cris sauvages. Le prince se mit en marche, et la colossale armée s'ébranla à sa suite. Sita sentit son départ, car son œil gauche se mit à palpiter. Tous les bons augures qui lui apparurent se transformèrent en signes de malheur pour Râvana.

Qui pourrait décrire l'armée de Rama ? Les singes et les ours bondissaient en rugissant et à leur vue, les habitants du ciel en furent émerveillés. Les guerriers se saisirent d'énormes rochers et déracinèrent des arbres, courant ou volant au gré de leur fantaisie, et se précipitèrent furieusement sur Lanka. La terre fut secouée, l'océan s'agita et les montagnes vacillèrent sur leur passage. Ils marchèrent sans s'arrêter une seule minute, et trois jours durant ne mangèrent ni ne burent. Au soir du quatrième jour, ils arrivèrent enfin au bord de la mer.

Pendant ce temps, à Lanka, les démons vivaient dans la peur. Depuis qu'Hanoumâne les avait quittés après avoir réduit la ville en cendres, ils ne fermaient plus l'œil de la nuit. Les habitants restaient cloîtrés chez eux et pensaient avec angoisse :

« *Il n'y a plus d'espoir pour nous ! Si son messenger est si puissant, comment pourrions-nous échapper à la mort lorsqu'il viendra lui-même ?* »

Quand Mandorâri, la première reine de Râvana, fut informée de ce que le peuple murmurait, elle vit ses craintes redoubler. Elle alla aux appartements de son mari et tenta de le raisonner :

« *Mon tendre époux, cesse de t'opposer à Rama ! Rappelle-toi que son messenger a poussé de tels rugissements que les reines furent prises par des contractions prématurées. Si tu désires ton bonheur, alors rends-lui sa femme. Je te le dis : comme une nuit glaciale qui s'abat sur un délicat lit de lotus, Sita est venue pour la ruine de notre race. Les flèches de Rama sont comme des serpents et les démons comme des grenouilles. Ne tarde pas à prendre ta décision, sinon il te brisera comme un roseau.* »

Le monstre, en entendant cette supplique désespérée, se mit à rire à gorge déployée. En effet, son arrogance était célèbre dans le monde entier.

« *La femme est naturellement effrayée pour un rien, tout le monde sait cela, lança-t-il, et même dans le luxe et la sécurité, elle s'inquiète toujours pour quelque chose. Réfléchis un peu : si l'armée des singes vient ici, elle sera entièrement dévorée par mes diables ! Même les gardiens des trois sphères de la création tremblent devant moi. Il est donc tout à fait absurde de te faire du souci pour si peu.* »

Ainsi dit, il se remit à rire, et après l'avoir affectueusement embrassée, se rendit à la chambre du conseil, saisi d'une excessive vanité. Il s'était à peine assis sur son trône qu'un garde vint lui annoncer que l'armée ennemie était arrivée au bord de la mer et s'appropriait à traverser. Un murmure d'inquiétude parcourut l'assemblée des ministres. Le souverain les fit asseoir et leur demanda leur avis.

« *Sois tranquille, ô Râvana ! Tu as vaincu les dieux et les titans sans aucune peine. Alors qu'en est-il d'hommes et de singes pouilleux ?* »

Ses conseillers ne firent rien d'autre que réciter ses louanges. Vibhishân se leva et prit la parole :

« *Comme tu nous as aimablement demandé notre avis, je vais te donner le mien, mon frère. Si tu désires ton propre bien et ta gloire, détourne ton visage de l'épouse d'un autre homme. Rama n'est pas un roi mortel, mais le destin du destin lui-même !* »

Un des plus sages conseillers, Malyavân, apprécia la remarque de Vibhishân et ajouta :

« *Râvana, prends à cœur l'admirable conseil que ton frère t'a donné.* »

Les vingt yeux exorbités du roi se mirent à lancer des éclairs.

« *N'y aura-t-il personne ici pour me débarrasser de ces deux scélérats qui magnifient ainsi mon ennemi ?* », gronda-t-il.

Malyavân jugea bon de se retirer prudemment, mais Vibhishân insista :

« *Là où la sagesse demeure, demeure aussi la prospérité. Et là où l'ignorance demeure, se trouve la destruction finale. Tu prends ainsi tes amis pour tes ennemis, et ton plus grand ennemi pour ton ami, car tu t'es amouraché de cette Sita, qui est la nuit noire de la mort pour la race entière des démons. Mon frère, je t'en conjure, rends Sita à Rama, ce sera tout-à-fait à ton avantage !* »

Le dix fois couronné se leva d'un bond en hurlant :

« *Misérable, tu es à deux doigts de ta mort ! C'est entièrement grâce à moi que tu survois, limace, et tu prends le parti de mes ennemis ! Peux-tu me citer un seul être dans l'univers entier que je n'ai pas vaincu à la force de mes vingt bras ? Tu vis dans ma capitale, mais tu préfères la compagnie des ermites. Tu ferais mieux d'aller les rejoindre, si tu veux prêcher.* »

Ainsi dit, il le renversa d'un coup de pied. Vibhishân se releva sans un mot, s'éleva dans les airs et lui cria :

« *Tes courtisans, Seigneur, sont manipulés par le destin. Je vais prendre refuge chez Rama !* »

Il s'éloigna rapidement et franchit l'océan, rapide comme la pensée.

Quand les singes virent le démon arriver, il le prirent pour un messager de Râvana. Ils se précipitèrent sur lui et l'amenèrent enchaîné devant Sougrîva. Ce dernier envoya un messager chez Rama, qui accourut aussitôt.

« *Ecoute, Rama, fit Sougrîva très agité, le frère de Râvana est venu te voir !* »

« *Que me conseilles-tu, mon ami ?* », demanda le prince.

Le roi des singes se renfrogna en secouant la tête.

« *Corrige mes paroles, Rama, répondit-il, mais la ruse des démons dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Pourquoi viendrait-il de lui-même, comme cela ? Le but de ce traître est certainement de nous espionner. Je suis d'avis que nous devrions le mettre à mort.* »

« *Tu as raisonné avec beaucoup de sagesse et de prudence, mais j'ai fait le vœu d'aider toute personne qui vient à moi.* », conclut le jeune ermite.

Les singes escortèrent Vibhishân jusqu'à Rama et le démon se présenta :

« *Je suis Vibhishân, le frère puîné de Râvana. Je suis né de la race des démons. J'ai un tempérament sauvage, aussi naturellement prédisposé au mal qu'un hibou à la nuit. Mais je connais ta gloire, et je suis venu.* »

Rama le fit asseoir à côté de lui.

« *Dis-moi, prince de Lanka, ta maison se trouve dans un bien mauvais endroit. Comment peux-tu pratiquer la vertu alors que tu es entouré jour et nuit par tant de misérables ?* »

Mais il ne le laissa pas répondre, car il connaissait déjà ses pensées. Il s'adressa à la ronde :

« *Ecoutez tous : comment pourrions-nous franchir l'océan rempli d'alligators, de serpents et de monstres marins ?* »

Vibhishân répondit :

« Seigneur, tes flèches pourraient assécher un million de mers, mais je crois qu'il serait bien plus sage d'aller présenter ta requête à Samoudra, Seigneur de l'océan. »

« Tu nous as suggéré une excellente idée. », se réjouit le prince.

Il alla au rivage et s'assit sur le sable blanc de la plage. Prenant la posture du lotus, il se plongea dans la contemplation.

Durant trois jours et trois nuits, Rama resta ainsi, sans manger ni dormir, le cœur en prière. Mais Samoudra ne daignait pas répondre. Alors le prince ouvrit les yeux, se releva d'un bond et cria soudain, dans la colère la plus extrême :

« Il ne montrera aucune miséricorde, à moins qu'il ne soit terrorisé. Supplier un être hargneux, prodiguer de l'affection à un bandit reviendrait à semer du sable dans l'espoir d'une récolte. Lakshman, apporte-moi mon arc et mon carquois ! »

Rama banda son arc et laissa voler un trait incandescent sous les flots. Un gémissement indescriptible s'éleva de l'onde, et les vagues s'agitèrent démesurément. Toutes les créatures marines se tordirent de douleur, comme rongées par un feu intérieur. Quand Samoudra sentit que ses profondeurs s'asséchaient, il remplit à la hâte un plateau de pierres précieuses et alla se présenter humblement devant Rama.

« Pardonne-moi, prince, dit-il timidement, la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther sont tous aveugles et bornés. Tu as bien fait de me donner une leçon, car c'est toujours toi, depuis la nuit des temps, qui fixa mes limites. Je serai asséché, ton armée traversera et ma gloire s'éteindra. »

Rama sourit et répondit :

« J'ai déjà tout oublié de ceci, père. Donne-moi plutôt ton conseil. Comment mon armée pourrait-elle franchir ta surface ? »

« Il y a parmi tes guerriers deux frères, les singes Nâla et Nîla, répondit le Seigneur de l'océan. Depuis leur enfance, ils ont été instruits par un mage. Qu'il leur suffise de toucher des rochers en invoquant ton nom, et ces derniers flotteront sur les vagues. J'aiderai ce prodige du mieux de ma puissance. Adieu ! »

Et Samoudra disparut dans ses eaux soudainement apaisées. Le prince se tourna vers Sougrîva et Vibhishân :

« Pourquoi tarder davantage ? Construisons ce pont afin de traverser à pied sec ! »

« Ton nom est le pont sur lequel les hommes traversent l'océan de la vie, Rama ! », répondit le prince de Lanka.

Sougrîva donna ses ordres à Nâla et Nîla qui se mirent aussitôt au travail. Tous les singes et les ours arrachèrent des rochers énormes et les apportèrent aux deux guerriers, qui les manipulèrent comme s'il s'agissait de simples boulettes de terre.

Les rocs, qui naturellement coulent à pic, flottèrent comme des radeaux, formant ainsi une chaussée sur la surface immobile de l'eau.

Rama monta sur un promontoire et regarda l'immensité de l'océan. Alors toutes les créatures des eaux supérieures émergèrent pour saluer le prince. Puis une deuxième vague de créatures monta des eaux médianes, et enfin une troisième des abysses. La mer fut entièrement recouverte en couches épaisses, et il ne fut plus possible de distinguer ne serait-ce qu'une vaguelette. Le jeune homme leva la main droite en signe de paix, et l'incroyable foule marine s'enfonça à nouveau sous les flots.

A un signe de Rama, la gigantesque armée s'engagea sur le pont. Mais le passage était trop étroit et les guerriers trop nombreux. Certains se lancèrent donc dans les airs et d'autres chevauchèrent le dos des baleines et des dauphins. En aussi peu de

temps qu'il faut pour le dire, les singes et les ours en furie traversèrent la mer et débarquèrent en flots ininterrompus sur le rivage de Lanka.



## CHAPITRE 17

**L**orsque le dernier soldat de Rama eut posé le pied sur Lanka, le prince ordonna à son armée d'aller se nourrir de fruits et de gibier. Les ours et les singes se répandirent comme une marée en poussant des cris épouvantables. Ils dévorèrent la moitié des fruits de la forêt. Une fois rassasiés, ils arrachèrent quelques rochers pointus et les lancèrent sur les palais de la cité fortifiée.

Ils se saisirent alors de trois démons qui traînaient dans les parages. Après les avoir roués de coups, ils leur coupèrent le nez et les oreilles et les relâchèrent, non sans leur avoir vanté au préalable les exploits de leur maître. Les malheureux diables, plus morts que vifs, allèrent se jeter aux pieds de leur roi en geignant lamentablement.

Quand ce dernier entendit la terrible nouvelle, il se dressa d'un bond et s'écria, consterné :

*« Quoi, il a fait un pont sur la mer, le grand océan insondable, avec tous les fleuves qui s'y déversent ? »*

Mais, prenant soudain conscience de l'émotion qui l'avait trahi, il reprit bonne contenance et retourna à ses appartements en souriant de fausse satisfaction, rempli d'idées funestes.

Lorsque Mandorâri sut que son époux avait fait si peu de cas de la traversée de l'océan, elle alla le trouver et le conduisit par la main dans son boudoir.

*« Ne sois pas en colère, mon amour, et écoute-moi !, dit-elle. Tu ne devrais te battre qu'avec un adversaire à ta taille. Mais la différence entre Rama et toi est celle qu'il y a entre le soleil et un pauvre petit feu follet. Rends-lui Sita, abandonne le trône à ton frère Vibhishân et retire-toi en pénitence dans la forêt. Tout ce que tu avais à faire, tu l'as fait depuis longtemps. Tu as vaincu les dieux et toute la création t'est soumise. Mais tu ne pourras pas vaincre Dieu lui-même ! »*

Râvana, au lieu d'écouter les bons conseils de sa femme, éclata de rire en se tapant sur les cuisses. Il commença par se vanter de sa puissance :

*« Ecoute, ma bien-aimée : tu te troubles pour une chose sans importance. Y a-t-il, dans l'univers tout entier, un seul guerrier égal à moi ? Les trois mondes sont en mon pouvoir. Pourquoi donc te faire du souci ? »*

Il retourna à la salle du conseil et s'assit confortablement sur son trône. D'un ton désinvolte, il s'adressa à ses ministres :

*« Comment pourrions-nous vaincre l'ennemi ? »*

*« O roi, répondirent-ils, pourquoi nous questionner davantage ? Les hommes, les singes et les ours sont notre nourriture quotidienne, alors ce ne sera pour nous qu'une petite récréation. »*

Pendant ce temps, Rama s'était installé avec son état-major sur une haute colline surplombant la citadelle. Lakshman, voyant le jour tomber, étendit une couche d'herbes et la couvrit d'une peau de daim, sur laquelle son frère s'étendit.

Comme il regardait vers l'est, il observa la lune montante. Puis se tournant vers le sud, il remarqua une singulière concrétion nuageuse.

« *Regarde le quartier sud, dit-il à Jambhavân, ces nuages amoncelés et ces éclairs de lumière. Entends-tu ce grondement de tonnerre au milieu de l'obscurité ? Y aura-t-il de la pluie, ou une tempête de grêlons ?* »

« *Corrige-moi, Rama, répondit le roi des ours, mais il n'y a pas plus d'éclairs que de nuages. Ce que tu vois, c'est le palais où Râvana assiste aux jeux de l'arène. L'ombrelle royale se trouvant au-dessus de sa tête a effectivement l'apparence d'une puissante masse de nuages. Les boucles d'oreilles de Mandorâri brillent comme des éclairs et le vacarme des cymbales et des tambours imitent le son du tonnerre que tu as entendu.* »

Rama sourit et se leva. Il ajusta une flèche à la corde de son arc et lâcha un dard magique. Le projectile frappa d'abord le parasol, puis les couronnes de Râvana et enfin les boucles d'oreilles de son épouse. Epouvantés, tous les convives se jetèrent sur le sol, et nul ne put s'expliquer ce mystère. Après avoir accompli ce surprenant tour de force, la flèche de Rama retourna dans son carquois.

Mais l'assemblée des démons était totalement bouleversée par l'interruption de sa fête. Quand Râvana vit qu'ils étaient tous morts de peur, il sourit nonchalamment et lança à la ronde :

« *Quand la tête d'un homme tombe, c'en est fini de lui. Mais où est le mal si seulement une couronne tombe ? Allez, rentrez chez vous et dormez !* »

Ils se prosternèrent devant lui en tremblant et se retirèrent silencieusement. Resté seul, Râvana se perdit en conjectures jusqu'à l'aube. Alors le Seigneur de Lanka, intrépide de nature et aveuglé par son orgueil, alla dans la chambre du conseil.

Au même instant, Rama s'éveilla. Après avoir fait ses ablutions, il rassembla ses conseillers.

« *Mes amis, leur déclara-t-il, exposez-moi la stratégie que vous pensez adopter.* »

Le premier, Jambhavân prit la parole :

« *Envoyons d'abord un ambassadeur.* »

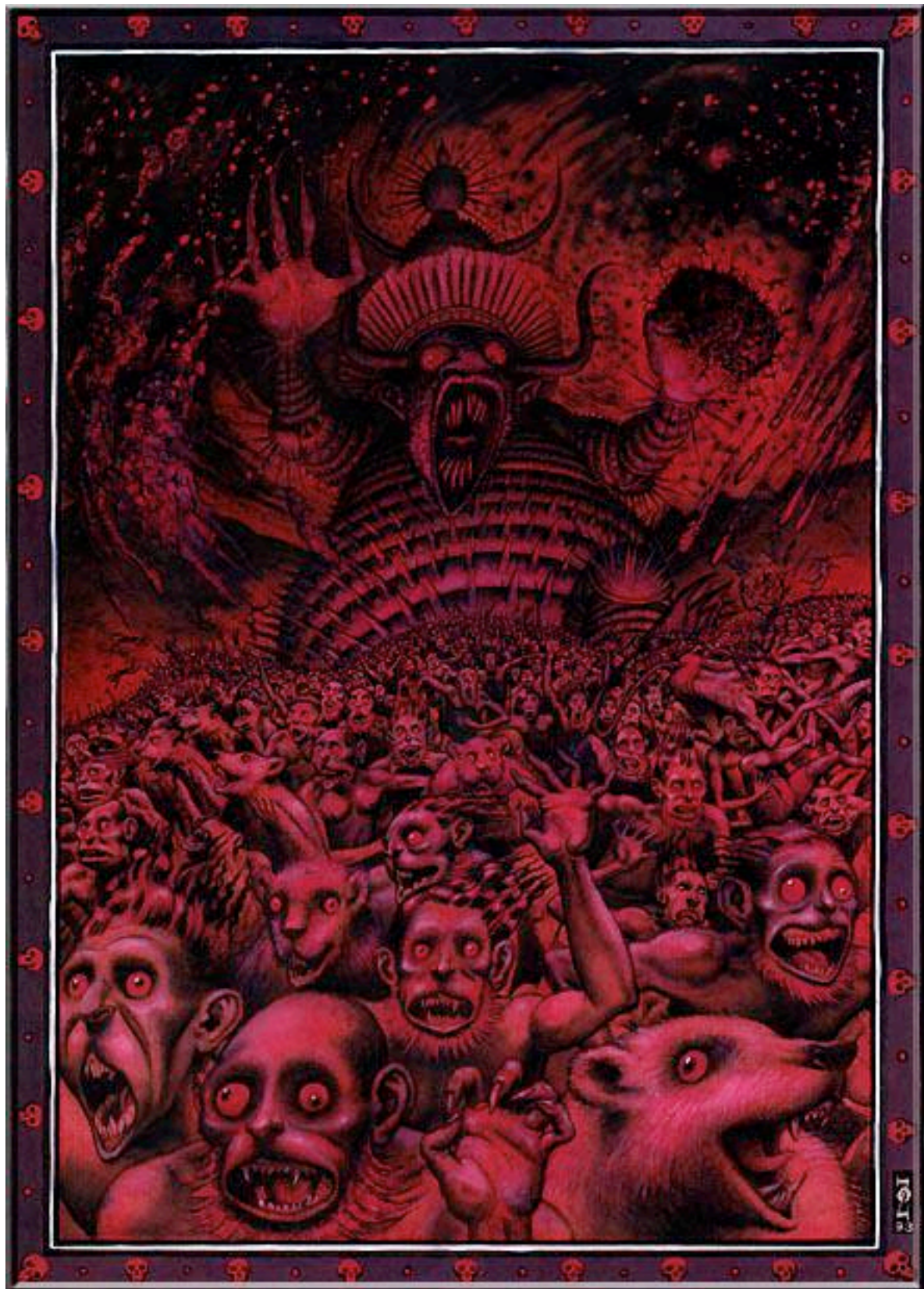
Tout le monde approuva, et Rama se tourna vers Angad :

« *Va à Lanka, présente ta requête à l'ennemi de telle façon qu'il soit d'accord avec mes exigences.* »

Angad se leva, le corps frémissant d'excitation, et s'élança vers Lanka. Comme il entra dans la cité, il croisa un fils de Râvana qui jouait là avec d'autres compagnons. Des mots, ils passèrent aux mains. Le diable envoya une puissante ruade, mais Angad lui saisit le pied au vol et le fit tourner au-dessus de sa tête avant de l'écraser violemment sur le sol. Tous les autres démons qui virent cet exploit se dispersèrent dans les fourrés sans même oser chuchoter. La rumeur se propagea bientôt à travers toute la cité :

« *Le singe qui a mis le feu à Lanka est revenu ! Qu'est-ce que Dieu nous réserve à présent ?* »

Angad continua de s'approcher du palais de Satan, et sans y être invités, des démons lui montrèrent le chemin. Mais le fils de Bâli leur décocha des regards si furieux qu'ils se flétrirent de terreur. Avec la démarche d'un lion, il entra dans la chambre du conseil. Dans les yeux du singe, le roi à dix têtes apparut comme une montagne de



ICI

## CHAPITRE 20

**D**ans un état d'agitation extrême, Vibhishân alla trouver Rama et lui annonça d'une voix angoissée :

*« Prince, Koumbha-Kârna approche ! C'est un guerrier de la taille d'une montagne. Personne ne pourra lui résister ! »*

A peine les singes et les ours eurent-ils entendu ces paroles qu'ils se précipitèrent sur le démon, des arbres énormes et des rochers dans leurs mains. Ils le cernèrent de toute part et lui lancèrent leurs projectiles. Mais le courage du monstre ne faillit pas et il ne remua pas d'un centimètre, tel un éléphant bombardé de fleurs. Le fils du vent fondit sur lui et asséna un coup de poing sur son nez. Koumbha-Kârna tomba lourdement par terre en se cognant bruyamment la tête, écrasant sous son poids des centaines de singes. Mais il se releva aussitôt, comme mû par un ressort, et renvoya à Hanoumâne un coup si puissant que le singe fit un tête-à-queue avant de s'écraser sur le sol. La secousse fut si forte qu'elle renversa Nâla et Nîla et bouscula tous les autres guerriers. Pris de panique, les singes et les ours se dispersèrent dans tous les sens en hurlant de terreur.

Alors Sougrîva et Angad attaquèrent à leur tour, mais il les assomma aussi net. Laisant Angad inconscient, il emporta le roi des singes sous son bras et s'enfuit au loin pour le dévorer tout à son aise.

Hanoumâne, revenu de son évanouissement, commença à chercher son roi avec inquiétude. Ce dernier, toujours prisonnier sous l'aisselle de Koumbha-Kârna, reprit enfin ses esprits et se glissa furtivement par terre sans éveiller l'attention du géant qui le croyait mort. Le singe bondit sur sa tête et arracha d'un coup de dents son nez et ses oreilles, puis il s'éloigna en riant. Mais le frère de Râvana l'attrapa par la queue et le précipita sur les rochers. Une fois encore, Sougrîva s'échappa de ses griffes. Il lui envoya une ruade dans les genoux, mais le démon ne broncha pas. Soudain, ce dernier réalisa qu'il était défiguré et la fureur obscurcit son esprit. Il se retourna vers l'armée de Rama en agitant ses bras monstrueux. Les guerriers furent d'abord frappés de stupeur en le voyant arriver, mais ils se précipitèrent sur lui en vociférant des insultes. Les singes firent pleuvoir des troncs d'arbres et des rochers, tandis que les ours s'agrippaient à ses jambes en les lacérant sauvagement. Rendu fou par la bataille, le diable s'avança, épouvantable comme la mort. Il se saisit des singes et des ours à pleines poignées et les dévora goulûment comme des sauterelles englouties dans une caverne de montagne. Il en écrasa des milliers sous ses pieds et moulut les autres en poudre fine entre ses paumes rugueuses.

Ivre de la démente de la bataille, Koumbha-Kârna était aussi affamé que si l'univers entier lui avait été servi comme repas. Les troupes de Rama furent saisies d'épouvante face à l'invincibilité du colosse et s'enfuirent toutes sans se retourner. On ne vit plus âme qui vive sur le champ de bataille, et pas un cri ne vint troubler le silence.

suie dotée de la parole. L'assemblée entière se leva à la vue du fauve, mais dans le cœur de Râvana grandissait une colère ingouvernable.

« *Singe, qui es-tu ?* », lui lança-t-il.

« *Je suis un ambassadeur de Rama, répondit Angad. Il y avait une amitié entre mon père et toi. Et tenant compte de cela, je suis venu te rendre service. Sous l'influence de ta royale arrogance, tu as enlevé Sita. Aussi écoute mon conseil amical : mets une paille entre tes dents et une hache à ta gorge et, suivi de toute ta famille, la princesse Sita respectueusement placée à ta tête, sors de la cité en criant : « O Rama, joyau de la race solaire, prends pitié de nous ! » Et Rama, lorsqu'il aura entendu ta supplique, mettra ton esprit au repos. »*

« *Ah, toi, misérable singe !, fulmina le monstre, prends garde à ce que tu dis ! Ne sais-tu pas que je suis l'ennemi déclaré des dieux ? Dis-moi ton nom et celui de ton père ! »*

« *Mon nom est Angad, répondit-il, et je suis le fils de Bâli, avec lequel tu fus un jour lié par l'amitié. »*

En entendant la réponse du prince, il fut confondu :

« *J'admets, singe, qu'il en fut ainsi avec Bâli, mais si tu es son fils, tu es né comme un stigmaté de feu pour la destruction de ta race. L'utérus qui te porta, avorton, fut fertile pour rien du tout, toi qui t'avoues être l'envoyé de l'ermite. A présent, dis-moi comment se porte mon très cher ami Bâli. »*

Angad éclata de rire et répondit :

« *D'ici quelques jours, tu iras chez Bâli, tu embrasseras ton vieil ami et tu lui demanderas toi-même de ses nouvelles. Qui pourrait croire que tu es aveugle et sourd alors que tu as vingt yeux et vingt oreilles ? »*

Mais Satan, piqué au vif, rétorqua :

« *Cesse de jacasser et regarde plutôt mes vingt bras, singe impudent ! Dis-moi quel guerrier est mon égal dans toute ton armée ? Ton maître a perdu toute sa force à force de se languir de sa femme. Son jeune frère est tout aussi triste et abattu. Toi et Sougrîva, vous êtes la honte de votre famille, alors que mon frère cadet est un lâche complet. Le roi des ours, Jambhavân, est si atteint par les années qu'il ne pourra même pas se traîner sur le champ de bataille ! »*

Mais Angad lui coupa la parole :

« *Dis-moi la vérité, ô roi des démons. Est-il vrai qu'un singe a consumé ta capitale ? Un pauvre petit singe a mis en feu la fière cité du grand Râvana ? Qui pourrait croire cette ridicule histoire ? Sais-tu que ce singe est un bon messager, mais un piètre guerrier : nous ne l'envoyons que comme éclaireur. Est-il vrai qu'il a bouté le feu à Lanka sans en avoir reçu l'ordre de Rama ? C'est sans doute pourquoi il n'est pas revenu ! Il doit se terrer dans une caverne, mort de peur. Tout ce que tu m'as dit, Râvana, est absolument vrai et je ne suis pas le moins du monde fâché de l'entendre. Nul dans notre armée ne serait digne de toi. »*

Le cœur du géant brûla des flèches du discours tirées par l'arc de l'éloquence sarcastique, et ce ne fut, pour ainsi dire, qu'avec des tenailles qu'il put sortir une réplique :

« *Un singe, en tout cas, a au moins une qualité : il fera tout pour servir l'homme qui le nourrit. Bravo pour le macaque sans vergogne qui fait des pirouettes pour amuser la foule. Il est très obéissant, en effet ! Toute ta race, Angad, est dévouée à Rama. »*

Angad répondit furieusement :

« *Pauvre imbécile ! Si tu combats contre Rama, tel sera ton destin : Frappées par ses flèches, tes dix têtes tomberont sur le sol, et nous nous en servirons en guise de balles pour jouer au polo ! »*

Râvana s'enflamma à son tour :

*« N'as-tu jamais entendu parler de mon frère Koumbha-Kârna et de mon fils Meghnâd-le-renommé ? Et connais-tu ma force, par laquelle j'ai conquis l'univers entier ? L'autre demeuré, avec ses amis les singes, a construit un pont sur l'océan, mais de quoi y a-t-il lieu d'être fier ? Des millions d'oiseaux traversent l'océan chaque jour, et ils ne sont pas des héros pour autant ! A présent écoute : mes vingt bras sont comme une mer remplie d'un flot de puissance sous lequel d'innombrables dieux, titans et héros ont été noyés. Qui serait assez fou pour se mesurer à ces vingt océans insondables ? Celui dont tu vantés la prétendue valeur n'a pas plus de force, d'intelligence et de gloire qu'un moucheron. Quand son père le vit si misérable, il l'exila dans la forêt et ce fut triste pour lui. Tu es fier de sa puissance ? La terreur que je lui inspire l'opprime nuit et jour. Il y a des millions d'hommes comme lui que mes démons mangent quotidiennement. Cesse ton entêtement et reviens à la raison ! »*

Angad se sentit envahi par l'impatience. L'énorme singe grinça des dents et bondit sur le souverain à dix têtes. De ses deux bras, il le souleva de terre et le jeta sur le sol. La terre trembla et la foule réunie dans la chambre du conseil s'enfuit comme si elle avait été chassée par une tornade. Râvana se releva et alla se rasseoir sur son trône. Mais ses couronnes étaient éparpillées sur le sol. Angad en saisit quatre et les lança en direction de Rama.

Quand les singes virent les quatre diadèmes tomber du ciel, ils se sauvèrent en criant :

*« Les étoiles tombent pendant le jour ! »*

Rama sourit et leur cria :

*« N'ayez aucune crainte, ce sont les couronnes de Râvana qui nous arrivent. Angad nous les a envoyées. »*

Hanoumâne alla les ramasser et les déposa aux pieds du jeune ermite. Les ours et les singes contemplèrent les couronnes avec stupéfaction, car leur rayonnement était celui du soleil.

Pendant ce temps, Râvana hurlait comme un possédé :

*« Saisissez-vous de lui et tuez-le ! Sortez tous de Lanka et massacrez ces stupides animaux. Mangez-les tous et ramenez-moi vivants les deux princes ! »*

Angad écoutait en riant. Il lança au roi des démons :

*« Bien que tu sois à l'article de la mort, tu continues de bredouiller des idioties, cannibale ! »*

Il planta fermement son pied sur le sol et proclama à la ronde :

*« Si vous pouvez remuer mon pied, Rama s'enfuira de Lanka et perdra Sita pour toujours ! »*

Sautant sur l'occasion, Râvana cria à ses troupes :

*« Attrapez-moi ce singe par la jambe et jetez-le par terre ! »*

Meghnâd et ses sbires se précipitèrent sur le messager de Rama. Bien qu'ils tombassent sur lui de toute leur force, son pied ne remua pas et ils se retirèrent en haletant honteusement. Alors une deuxième grappe de démons se rua sur le singe, mais le pied d'Angad ne bougea pas plus que l'étendard de l'égoïsme planté dans l'âme d'un hypocrite. Des centaines de démons féroces s'y essayèrent, mais sans succès.

Quand il estima avoir suffisamment piétiné leur fierté et exalté la gloire de Rama, Angad sortit de la chambre du conseil en concluant :

*« Pourquoi me troublerais-je plus longtemps à ton sujet, à présent ? J'aurai le plaisir de te voir mourir sur le champ de bataille ! »*

Et il sortit rapidement de la ville.

Comme il voyait le soir tomber, Râvana retourna tristement à ses appartements, où Mandorâri l'attendait. Elle tenta de le convaincre une dernière fois :

*« Réfléchis, mon tendre époux, abandonne tes mauvaises tendances. Il n'est pas bon pour toi de combattre Rama. Mon bien-aimé, jamais tu ne le vaincras, lui dont les simples messagers accomplissent de si grands exploits. Quelle place reste-t-il à présent pour l'orgueil du pouvoir ? Reviens de ton égarement et prends mes paroles un peu plus à cœur ! »*

Toute la nuit, il écouta patiemment le discours de sa femme, bien qu'il le percût comme une lance. Lorsque l'aube pointa, il se leva et retourna à la chambre du conseil. Comme il s'asseyait sur son trône somptueux, il se regonfla d'un orgueil extrême. Toute son angoisse s'envola et il savoura d'avance sa victoire prochaine.



## CHAPITRE 18

Comme Rama voyait revenir Angad de sa mission, il lui demanda :

« O fils de Bâli, réponds-moi franchement, car je suis rempli de curiosité : Râvana est le chef incontesté de toute la race des démons et la puissance de ses bras est célèbre d'un bout à l'autre de l'univers. Comment alors as-tu fait pour lui arracher quatre de ses couronnes ? »

« Ce n'étaient pas des couronnes, fit humblement Angad, mais les quatre vertus que possède tout vrai roi : la conciliation, la concession, la subjugation et la division. Ayant reconnu en toi la source de la sagesse politique, ces quatre vertus sont revenues d'elles-mêmes vers leur maître. Ayant quitté l'ignoble Râvana, l'ennemi de la justice, le condamné à mort, ses pouvoirs royaux sont venus à toi, pour son malheur et pour ta gloire. »

Rama sourit et demanda au singe de lui faire le récit de sa mission. Quand il entendit la réponse obstinée du Maître de Lanka, il réunit son état major sans perdre une minute.

« Préparez un plan de bataille pour attaquer la forteresse sur ses quatre côtés. », ordonna-t-il.

Les singes et les ours se concertèrent un long moment, puis divisèrent l'armée en quatre légions. Ils avaient à peine donné leurs ordres que les guerriers se précipitèrent sur Lanka en rugissant comme des lions, des rochers énormes dans chaque main. Ils savaient que la cité était inexpugnable, mais la peur les avait quittés et ils se répandirent comme un nuage à travers tout l'horizon. En entendant ce vacarme assourdissant, la capitale des démons fut remplie de la plus grande confusion.

Le dix fois couronné apprit la nouvelle de l'attaque avec son habituelle arrogance :

« Voyez l'impudence de ces singes ! Ils sont venus ici par un décret du destin : mes troupes voulaient un repas et elles auront un banquet ! »

Il éclata bruyamment de rire et rajouta :

« Allez, mes fiers guerriers, et dévorez-moi ces ours et ces singes ! »

Les diables se ruèrent hors de la cité, armés de lance-pierres, de javelots, de massues cloutées, de haches et d'épées. Comme d'immondes charognards qui fondent sur un tas de rubis et se cassent le bec en croyant manger de la viande, ils se précipitèrent tout droit dans la bouche de la mort. Des myriades de diables hideux se postèrent sur les remparts, qui ressemblèrent bientôt aux sommets de l'Himalaya sous d'épais nuages noirs. Les tambours retentirent pour annoncer le combat, et l'âme des combattants en fut tout excitée. Les clairons et les trompettes beuglèrent si furieusement que même un couard, en les entendant, en aurait oublié sa peur !

Des remparts, on ne pouvait voir les singes, car ils étaient cachés par la taille monstrueuse des ours en première ligne. Les armées de Rama et de Râvana se

précipitèrent l'une sur l'autre, grinçant des dents et mordant leurs lèvres, hurlant ici Rama et là Râvana.

« *Gloire et victoire, la bataille a commencé !* »

Les diables précipitèrent du haut des murailles des rochers, mais les ours, d'un bond, les saisirent au vol et les renvoyèrent à leurs expéditeurs. Ils se rejoignirent dans une lutte serrée. Les singes attrapaient les démons par une jambe et les écrasaient sur le sol. S'il leur prenait l'envie de s'enfuir, ils les défiaient encore au combat. D'un saut prodigieux, ils atterrirent sur les remparts en poussant des cris de louange à Rama. Agrippant les démons par leurs griffes, ils se laissèrent retomber sur le sol pour les écraser sous leur poids. Investie de la puissance de Rama, la multitude des singes et des ours écrasa la nuée des démons et, ayant grimpé sur le sommet du fort, fit retentir ses cris de victoire.

Les puissances infernales se sauvèrent la tête basse, comme des nuages d'orage chassés par le vent. Un douloureux gémissement parcourut toute la cité. Les enfants hurlaient de terreur et les femmes se mirent à accoucher brusquement. La population entière se mit à insulter Râvana, qui avait invité la ruine sur Lanka.

Quand il apprit que ses forces avaient été défaites, le monstre rassembla ses capitaines :

« *Si j'apprends que quelqu'un tourne le dos à la bataille, je le tuerai de mes propres mains ! Après avoir vécu à mes dépens, vous être gavés autant qu'il vous plaisait, vous être rassasiés de ma substance, vous ne songez maintenant qu'à votre sauvegarde !* »

En entendant ces menaces, les capitaines prirent un air honteux et se précipitèrent hors de la cité en hurlant :

« *C'est la gloire d'un guerrier de mourir face à l'ennemi !* »

Et tout désir de vivre les quitta à l'instant. Ils lancèrent sur les soldats de Rama leurs lances acérées et des volées de flèches empoisonnées qui semèrent la terreur dans les rangs des singes. Alors qu'elle avait déjà gagné la bataille, l'armée de Rama commença à fuir.

« *Où sont Hanoumâne et Angad ?* », se disaient-ils désespérément les uns aux autres.

Le fils du vent entendit leurs cris d'angoisse, mais il était occupé à enfoncer la porte ouest. Alors Meghnâd conduisit la défense en usant de sa magie. Subitement il ne fut plus possible d'ébranler la porte, si grande était sa solidité. Hanoumâne, saisissant un grand rocher, bondit sur le sommet de la forteresse et le lança sur le fils de Râvana, faisant voler son char en éclat et projetant ses occupants sur le sol. Le singe envoya une ruade en pleine poitrine du démon qui fut assommé net. Alors le général des singes s'élança à travers la porte qui fut arrachée sous le choc.

Voyant Meghnâd inconscient, un diable le tira sur son char et l'emmena prestement à l'abri.

Quand Angad apprit qu'Hanoumâne avait percé une brèche dans le front à lui tout seul, il le rejoignit sans tarder. Remplis de fureur, les deux singes, suivis de leurs troupes, s'engouffrèrent dans la cité de Lanka et se précipitèrent sur le palais de Râvana en criant :

« *Rama à la rescousse !* »

Renversant la bâtisse entière, ils firent tomber toutes ses tourelles qui s'écrasèrent sur la foule prise de panique.

Atterré par ce désolant spectacle, le roi des démons se sentit aussi ébranlé que son palais et ne sut que faire, pendant que ses épouses se frappaient la poitrine en pleurant.

Après avoir suffisamment terrifié les démons, Hanoumâne et Angad se mirent à faire des pitreries et des cabrioles. Avisant une rangée de piliers en or, ils se saisirent d'une colonne dans chaque main et foncèrent au milieu de l'armée des diables en les renversant comme des quilles. Les têtes volèrent dans tous les sens, et pendant qu'Hanoumâne continuait à s'acharner sur les malheureux, Angad envoya les têtes arrachées aux pieds de Râvana, où elles allèrent s'écraser comme des pots à fleurs.

Le soir tomba. Les deux guerriers, oubliant toute leur fatigue, retournèrent vers Rama. Les singes et les ours, en les voyant quitter le champ de bataille, crurent la victoire assurée et se mirent à les suivre.

Cependant, les démons avaient retrouvé leurs forces à la faveur de la nuit. Ils firent une nouvelle approche et jaillirent de l'obscurité en vociférant :

« *Râvana à la rescousse !* »

A la vue de ces brutes en furie, les ours se mirent à grincer des dents et les singes roulèrent des yeux comme des fous. Dans les deux armées qui se faisaient face, les meneurs se défiaient mutuellement. Les diables étaient tous de couleur noire. Les singes et les ours de toutes les couleurs. Les deux camps étaient de force égale et la méchanceté de l'un n'avait d'égale que la férocité de l'autre.

Les deux armées s'entrechoquèrent brusquement, telles deux masses de nuages d'orage jetées l'une contre l'autre par la force des vents. Ils se battirent comme ceux qui ne veulent pas entendre parler de la défaite. Quand la ligne commença à se briser, les chefs démons Akhampân et Athikayâ eurent recours à la magie. En une seconde, tout devint noir comme dans un four et il tomba une averse de sang, de pierres et de poussière. Les singes et les ours furent complètement désespérés par la densité des ténèbres et même incapables de se voir les mains. La panique les gagna rapidement et ils se mirent à courir dans tous les sens en se bousculant.

Rama, du haut de sa colline, observait toute la scène. En souriant, il banda son arc et laissa voler une flèche. La lumière revint subitement, comme les doutes disparaissant à l'aube de l'intelligence. En exultant, les guerriers de Rama se précipitèrent à nouveau sur l'armée ennemie. Angad et Hanoumâne tonnèrent puissamment sur la plaine et les démons s'enfuirent de terreur. Les ours en saisirent au vol et les écrasèrent sur les remparts. Les attrapant par la jambe, les singes les envoyèrent dans l'océan où les requins et les alligators les dévorèrent immédiatement. L'armée de Rama cria de joie devant la déroute de l'adversaire. Les quatre divisions retournèrent alors vers le prince. Lorsque ce dernier posa son regard sur eux, leur fatigue et leurs blessures disparurent aussitôt.



## CHAPITRE 19

**P**endant ce temps, Râvana réunit ses conseillers :

*« Ces insupportables bestiaux ont détruit la moitié de mon armée. Vous avez trois minutes pour me trouver une solution ! »*

Alors s'avança Malyavân, un démon très âgé. Il avait été le conseiller du père de Râvana, et prononça un discours de la plus sage des politiques :

*« Ecoute, mon fils ! Jamais il n'y a eu autant d'augures de malheur depuis que tu as enlevé Sita. Finis-en avec les querelles. Rends la princesse et soumets-toi à Rama ! »*

Ses paroles percèrent le roi comme des poignards et il beugla :

*« Du large, misérable larve, du large, avec tes abominables suggestions ! C'est uniquement par respect pour ton âge que je ne te coupe pas la tête. N'apparais plus jamais devant moi ! »*

Meghnâd s'écria :

*« Père, tu verras le beau spectacle que je t'offrirai demain. Bien que je ne parle pas beaucoup, je réalise de grandes choses. Aie confiance ! »*

En écoutant son fils, le cœur du monstre se raffermir considérablement. Ils étaient encore en train de discuter quand l'aube apparut. Les quatre divisions de l'armée de Rama assaillirent à nouveau les quatre portes et menacèrent la vertigineuse citadelle. Les démons affolés se précipitèrent sur les créneaux. Ils se mirent à déverser tout ce qui leur tombait sous la main sur les singes et les ours enragés. Comme la foudre qui tombe du ciel, les projectiles tombèrent sur les rangs serrés des assaillants qui furent écrasés en bouillie. Les ours répliquèrent en les mitraillant avec des rochers pointus. Pris de cours par la contre-attaque, les défenseurs se replièrent en désordre, pendant que les singes revenaient au combat et investissaient les remparts en jacassant.

Quand Meghnâd se rendit compte que l'ennemi était revenu et s'était emparé d'une partie du fort, il quitta son bastion en faisant rouler son tambour. Il banda furieusement son arc et ses flèches fendirent l'air comme des serpents ailés. Mortellement blessés, des dizaines de singes roulèrent sur le sol. Nul n'osa lui faire face et toute volonté de se battre fut promptement oubliée. A chaque volée, Meghnâd lâchait dix traits et dix guerriers mordaient la poussière. Au faîte de sa puissance, le démon barrissait comme un éléphant en rut. Hormis ceux qui étaient déjà morts, on ne vit plus personne sur le champ de bataille.

Lorsque Hanoumâne vit l'état dans lequel se trouvait son armée, il bondit, terrible comme la mort, et envoya un rocher énorme sur le prince de Lanka. Mais le diable l'avait vu venir de loin et évita facilement le projectile en s'élevant dans les airs. Usant de sa magie, il se rendit invisible. Alors le singe le défia au combat, mais l'autre ne se manifesta pas.

Perplexe, Hanoumâne tourna sa tête de tous les côtés et vit au loin Rama, seul sur son promontoire rocheux. Une étrange masse nuageuse s'approchait de lui, et soudain, le fils du vent comprit le mystère : Meghnâd s'avançait vers Rama et

s'apprêtait à l'attaquer par surprise. Le fils de Râvana commença par l'abreuver d'injures, puis le bombardait d'une nuée de javelots acérés. Mais le jeune ermite, sans le moindre effort apparent, les réduisit d'une flèche en pétales de fleurs qui retombèrent doucement vers le sol. En voyant la puissance de son adversaire, le monstre entra dans une colère indescriptible et se décida à utiliser tous les moyens. Il fit pleuvoir des centaines de brandons de feu en même temps que des trombes d'eau s'échappaient du sol. Des gobelins et des sorcières se mirent à danser en hurlant :

« Tuez-le, déchirez-le en morceaux ! »

Alors Meghnâd, voyant que Rama ne tremblait toujours pas, déchaîna des torrents d'excréments, de pus, de sang, de poils et d'os, puis une seconde vague de pierres et de cendres. Des nuages de poussière remplirent l'atmosphère et tout devint si obscur que le prince ne parvint même plus à voir ses mains. Les singes et les ours furent pétrifiés de terreur à la vue de ces apparitions.

Mais, face à ce spectacle, Rama souriait sereinement. Voyant l'angoisse de son armée, il lâcha une flèche qui dissipa l'illusion comme le soleil de la connaissance chasse les ténèbres de l'ignorance.

Au même moment, Râvana, à l'abri dans son palais, ordonna à ses meilleurs soldats de passer à l'attaque. En les voyant arriver, les singes déracinèrent des arbres et se précipitèrent à leur rencontre en criant :

« Victoire à Rama ! »

Les deux armées entrèrent en collision, tels deux immenses raz-de-marée qui s'embrassent, aussi optimistes l'une que l'autre quant à l'issue de la bataille. Ils s'entre-déchirèrent à coup de griffes et de dents, se décapitèrent et se mutilèrent aussi frénétiquement qu'ils le purent. Des corps sans têtes, encore remplis de fureur, titubaient sur la plaine. Toutes les cavités du sol furent remplies à ras-bord de sang et les cadavres s'amoncelèrent par milliers. La poussière qui s'éleva au-dessus de leurs têtes ressemblait à la fumée d'un corps en combustion sur un bûcher funéraire.

Mais Lakshman, qui jusqu'ici n'avait pas participé aux combats, s'approcha de Meghnâd et lui tomba dessus comme la foudre. Pendant un long moment, ils combattirent avec une égale vigueur. Soudain, Lakshman redoubla d'énergie et asséna un coup de poing sur le crâne du monstre, qui roula inanimé sur le sol. Le prince sortit son épée pour l'achever et s'approcha prudemment de son adversaire. Alors le rusé Meghnâd, qui avait gardé un œil ouvert, se redressa soudain et lui envoya sa lance en pleine poitrine. Le choc fut si violent que Lakshman s'écroula comme un arbre. Le démon s'approcha et essaya d'emporter son corps sur le char, mais il ne put le remuer d'un centimètre. Il appela à la rescousse une centaine de diables qui tentèrent à leur tour de le soulever, mais leurs efforts furent aussi vains que ceux d'une fourmi qui voudrait faire tenir un éléphant au creux de sa patte. Ils se retirèrent en maugréant, laissant seul le fils de Soumitra.

La nuit était tombée et les deux parties quittèrent le champ de bataille. C'est alors que l'on remarqua l'absence de Lakshman.

« Où est mon frère ? », interrogea Rama.

Et ce fut Hanoumâne qui lui apporta la réponse. En survolant la plaine, il avait aperçu le jeune ermite gisant sur le sol et l'avait emporté jusqu'au campement. Il déposa délicatement le corps de Lakshman devant son maître.

En voyant son frère dans un état si grave, il resta sans voix.

« Je sais qu'il y a à Lanka un excellent médecin nommé Soushena, qui pourrait le guérir. Envoyons Hanoumâne le chercher ! », suggéra Vibhishân.

Le fils du vent se leva, assumant une taille minuscule et fonça vers la cité. Il était à peine parti qu'on le vit déjà revenir avec le médecin et sa maison dans la main droite. Il se posa légèrement à terre et Soushena vint se prosterner en tremblant de peur devant Rama. Sans tarder, il examina le jeune homme inanimé.

*« Cet humain ne peut être sauvé que par une décoction de Sanjivani, une plante que je ne possède pas ici, déclara-t-il. Hanoumâne, traverse l'océan et dirige-toi vers l'Himalaya. Quand tu atteindras le mont Rishâba, la cime du mont Kailash t'apparaîtra. Entre ces deux sommets, tu apercevras la montagne aux herbes, d'une incroyable splendeur. Cette plante pousse en abondance sur ses crêtes. Tu la reconnaîtras aisément car son éclat illumine les quatre points de l'espace. Cueilles-en une grande quantité et reviens vite, car le temps presse ! »*

Le singe s'élança et disparut dans les nuages. Il parcourut la distance séparant Lanka de l'Himalaya en quelques secondes et se posa sans encombre devant le mont aux herbes. La nuit était tombée, noire comme les enfers, et il vit, émerveillé, la plante qui brillait dans l'obscurité. Mais lorsqu'il s'approcha, toutes les autres plantes se mirent à scintiller avec autant de force, semant la confusion dans son esprit. Ne sachant plus que choisir, il rugit de dépit et arracha la montagne par la racine. La tenant fermement dans sa main droite, il regagna Lanka à toute allure.

Pendant ce temps, Rama regardait tristement son frère évanoui. Il le souleva et le serra contre lui en disant :

*« O mon frère, tu as quitté père et mère et tu t'es exposé aux dangers de la jungle, au froid, à la canicule et au vent. Si j'avais su que cet exil entraînerait ta mort, jamais je n'aurais obéi aux ordres de mon père. Comme un oiseau est perdu sans ses ailes, ainsi est ma vie sans toi, Lakshman ! »*

Ainsi chagriné, il versait des larmes amères. En le voyant, les singes et les ours se mirent également à pleurer. C'est alors qu'arriva Hanoumâne avec le mont aux herbes dans la main. Effarée, la foule recula. Mais en comprenant que ce n'était pas une montagne qui volait par elle-même, elle se mit à l'acclamer en poussant des cris de victoire.

Sans perdre de temps, Soushena concocta son remède et l'administra au jeune blessé. A peine l'avait-il avalé qu'il se dressa sur son séant, les yeux grands ouverts. Rama remercia chaleureusement le médecin de Lanka et le fit transporter à nouveau dans la cité assiégée.

Quand Râvana apprit tous ces événements par ses espions, il commença par se frapper la tête de rage sur les piliers de la salle du conseil. Il alla sans plus attendre chez son frère Koumbha-Kârna, qui vivait dans une énorme grotte sous le palais. Mais le géant était endormi depuis des mois, et le roi ne put le tirer de sa torpeur. Il appela des gardes qui, en tremblant, pénétrèrent à leur tour dans la caverne. À peine avaient-ils franchi le seuil que le souffle fétide du monstre les repoussa avec violence contre les parois. Koumbha-Kârna, dont le corps hérissé de poils noirs mesurait cent mètres de long, dormait avec d'effroyables ronflements. Les diables ne pouvaient même pas s'entendre parler. En rampant, ils s'approchèrent et purent l'observer plus attentivement. Personne ne l'avait jamais vu de près, car il ne sortait jamais de son repaire. Ses narines dilatées étaient horribles à voir. Sa bouche était si grande qu'elle aurait pu avaler un palais tout entier. Son corps rouge cramoisi exhalait une puissante odeur de moelle et de sang en décomposition.

Alors les démons firent venir des quantités d'antilopes, de buffles et de sangliers et en firent un prodigieux amas devant sa bouche. Ils entreposèrent juste derrière des centaines d'outres de sang et de vin et se mirent à préparer le prince pour son réveil.

Ils brûlèrent de l'encens en quantité et, après avoir couvert son corps d'huile de bois de santal et de guirlandes de fleurs, se mirent à chanter ses louanges. Ils soufflèrent à pleine joue dans des trompettes et poussèrent des cris stridents. Mais Koumbha-Kârna ne s'éveillait pas.

Alors ils battirent des tambours et des cymbales en beuglant à ses oreilles, mais sans plus de succès. Dépités, mais pas découragés, ils se saisirent de crête de rochers, de massues et de marteaux et en frappèrent sauvagement la poitrine du géant. Mais le souffle de ses narines les renversa les uns sur les autres.

Décidés à employer les grands moyens, ils amenèrent des troupes d'éléphants et les firent passer sur son corps, tout en le cinglant avec des fouets. Mais il ne s'éveillait toujours pas.

Ils firent un tel vacarme que tout Lanka fut rempli de leurs cris. Face à leur impuissance, les démons entrèrent dans une colère épouvantable et redoublèrent d'effort. Certains lui enfoncèrent des piques dans la plante des pieds et d'autres déversèrent des dizaines de cruches d'huile bouillante dans ses oreilles en lui arrachant les poils de nez. Mais il semblait impossible de le remuer.

Enfin, le fumet des victuailles parvint aux narines du monstre. Il se dressa sur sa couche, projetant les malheureux gardes dans toutes les directions. Il bailla, et sa bouche s'ouvrit si démesurément qu'elle aurait pu avaler une montagne. Pareils à deux brasiers ardents, ses gros yeux globuleux s'ouvrirent. Après quelques clignements, ils se fixèrent sur les victuailles amoncelées devant lui. Aussitôt, il les engloutit. Pour se désaltérer, il enfourna les centaines d'outres de sang et de vin. Il se frottait la panse, enfin repu, quand il vit enfin son frère Râvana. Poussant un cri de joie, il s'exclama :

*« Dis-moi, mon frère, pourquoi ton visage est-il si triste ? »*

Et le roi de Lanka lui raconta comment, dans son orgueil, il avait enlevé Sita et amené ainsi le malheur sur la cité.

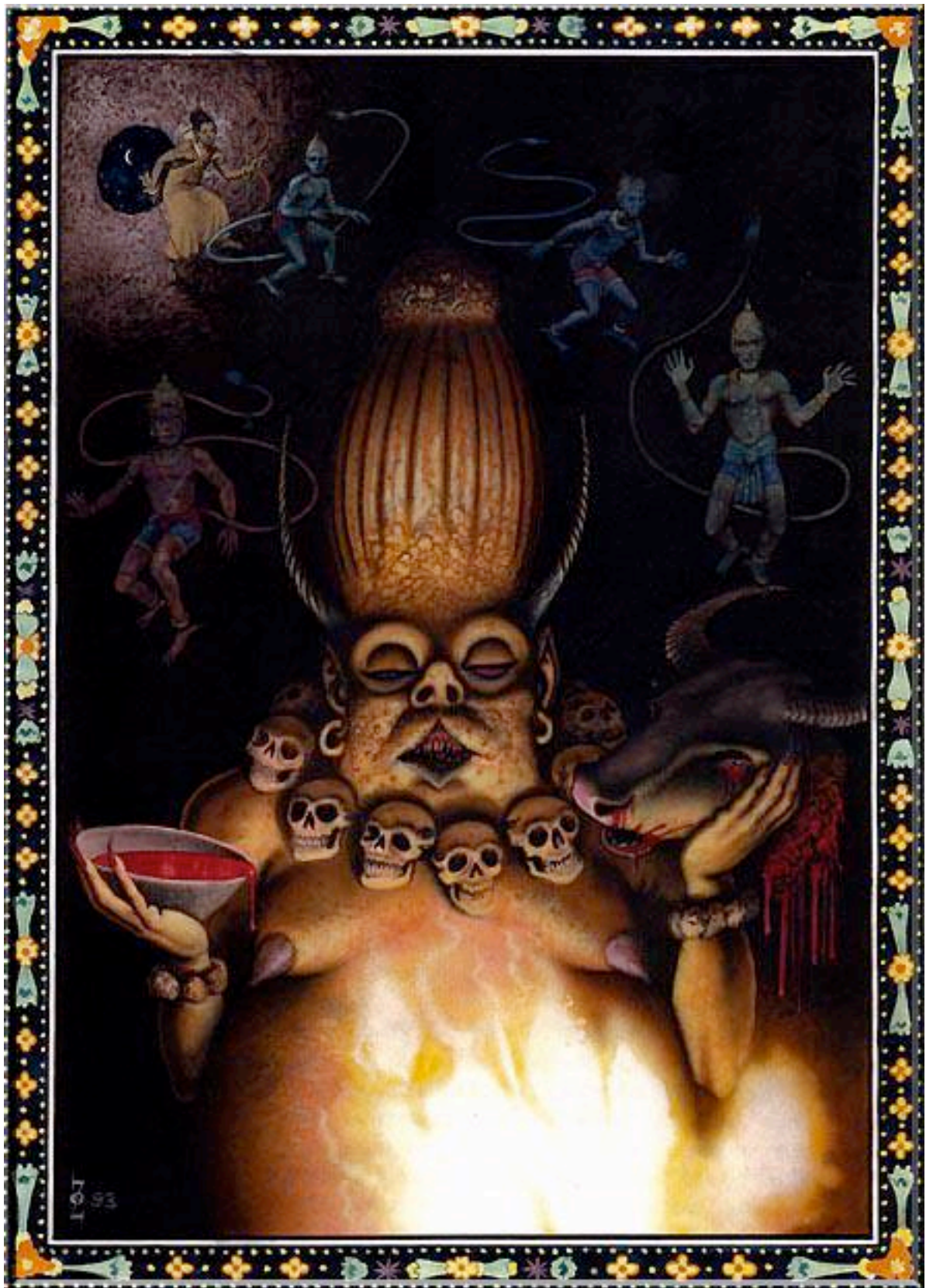
*« Imbécile !, lui lança Koumbha-Kârna avec colère. Tu as enlevé la Mère de l'univers et tu t'attends encore à prospérer ? Tu as agis stupidement, Râvana. Abandonne tout de suite ton orgueil et tout ira mieux. Et pourquoi n'es-tu pas venu me réveiller plus tôt ? »*

Devant le silence de son aîné, il conclut :

*« Ne t'en fais pas ! Je t'aiderai à vaincre tes ennemis. Ces singes, je les dévorerai, ainsi que Rama et Lakshman. Je dompterai la mort, je boirai la mer et je pulvériserai les montagnes. Non ! Le triple ciel tout entier ne pourrait suffire à me rassasier ! Apporte-moi mille outres de vin et un troupeau de buffles, car je veux me fortifier avant la bataille. »*

On lui amena sans tarder son second repas, qu'il fit disparaître prestement dans son colossal estomac. Alors il rugit puissamment comme le tonnerre et sorti du fort sans aucune escorte, rendu fou par la boisson, lui, Koumbha-Kârna, l'amoureux de la guerre.





Quand les démons apprirent la déroute de l'ennemi, ils se regroupèrent et se précipitèrent pour achever les survivants. Mais Rama vit la détresse de son armée et les puissances démoniaques arriver sur elle dans un gigantesque déploiement de force. Il se tourna vers ses capitaines :

*« Ecoutez tous ! Sougrîva, Vibhishân et toi, mon frère, reformez vos rangs et laissez-moi mettre à l'épreuve la force de ces mécréants. »*

Il se saisit de ses armes et alla d'un pas décidé disperser ses adversaires. Il pinça la corde de son arc et une vibration assourdissante remplit l'atmosphère. Les démons se tordirent de douleur en gémissant. Alors le prince décocha une volée de flèches. Les traits ailés fendirent l'air en sifflant et découpèrent en pièces l'armée de Lanka. Les pieds, les têtes volèrent de tous les côtés et les troncs décapités se bousculèrent follement. Les flèches de Rama frappaient avec le bruit du tonnerre, tournoyant dans la foule désarmée, puis elles revinrent dans son carquois.

Lorsque Koumbha-Kârna vit que ses guerriers avaient été anéantis en une minute, sa colère redoubla. En rugissant, il arracha une montagne par la racine et la projeta sur les singes. Rama lâcha une flèche qui la réduisit en poussière. Il banda à nouveau son arc et laissa voler trois flèches dans un nuage d'orage. Le corps du démon fut troué comme du papier et des torrents de sang jaillirent de ses blessures. Le voyant en si mauvaise posture, les singes et les ours repassèrent à l'attaque. Le prince de Lanka hurla de rire en les voyant approcher. Il saisit les malheureux animaux par brassées de mille et les engouffra dans sa gueule béante, pendant qu'il piétinait les autres sous ses énormes pieds en invoquant le nom de Râvana. Les fauves se sauvèrent tous comme des moutons à la vue du loup, mais Rama les arrêta. Il s'avança vers Koumbha-Kârna et ajusta cent flèches à son arc. Elles pénétrèrent dans son thorax et ressortirent de l'autre côté en arrachant chair et os. Mais le démon semblait insensible à la douleur et se rua sur le prince. Sous son poids, la terre trembla et les montagnes vacillèrent. Il arracha une montagne pour la jeter sur Rama, mais ce dernier trancha son bras d'une flèche. Avec son bras restant, le monstre déracina un arbre énorme, mais une nouvelle flèche le lui coupa net. Koumbha-Kârna foudroya le prince de ses yeux sauvages et se précipita sur lui, sa bouche putride grande ouverte. Rama tira la corde à son oreille et lui envoya une dizaine de dards enflammés, mais il était si enragé qu'il les avala sans broncher, continuant sa charge comme un météore.

Alors Rama prit une flèche en forme de demi-lune et fit sauter sa tête, qui alla retomber aux pieds du roi de Lanka.

Le corps de Koumbha-Kârna continuait à courir dans tous les sens. Une dernière flèche le divisa en deux parties qui tombèrent comme deux montagnes tombent du ciel, écrasant des milliers de singes et d'ours en purée.

Son âme sortit alors par son cou et entra dans la bouche de Rama. Le prince rayonna glorieusement sur la plaine inondée de sang. Sa puissance et sa beauté semblaient incommensurables. Des gouttes de sueur scintillaient sur sa peau sombre et son corps était maculé du sang de ses ennemis. L'arc à la main, il semblait être le roi du monde.

Dans son palais, Râvana poussait de grandes lamentations en tenant sur ses genoux la tête ensanglantée de son frère. Ses épouses, réunies autour de lui, pleuraient en se frappant la poitrine des deux mains. Meghnâd, qui se tenait en retrait, s'approcha de son père et tenta de le consoler :

*« Seigneur, demain tu seras témoin de mon courage. Aujourd'hui, j'ai reçu en cadeau de ma divinité tutélaire un char dont je me réjouis de te montrer la puissance ! »*

Il était encore en train de vanter le mérite de ses armes quand l'aube parut. Des essaims de singes et d'ours attaquèrent à nouveau la cité. Meghnâd se tut, salua son père et monta sur son char magique. Il s'éleva dans les airs, saisi d'un rire inextinguible qui sema l'effroi dans l'armée des assaillants. En un clin d'œil, il fut devant Rama et le mitraillea de flèches. En touchant son corps, elles se transformèrent en serpents. Le prince fut réduit à l'impuissance par ses liens vivants, ligoté de la tête aux pieds, sans même pouvoir dégager un bras. Meghnâd se rendit invisible et déversa des torrents d'injures sur sa proie.

Jambhavân, voyant la gravité de la situation, se précipita sur le diable en criant :

*« Rentre vite chez toi, avorton, ta mère doit s'inquiéter ! »*

La fureur de Meghnâd décupla :

*« Imbécile ! Jusqu'ici, c'est à cause de ton âge que je t'ai épargné, mais cette fois-ci était une fois de trop ! »*

Et il lui lança son trident. Le roi des ours le saisit au vol et le lui renvoya, mais le démon l'évita de justesse. Jambhavân se rua sur son adversaire et le percuta en pleine poitrine. Meghnâd roula sur le sol, à moitié assommé. Le fauve le saisit par le pied et le projeta de toutes ses forces sur Lanka, où il alla s'écraser sur le palais du roi.

Pendant ce temps, Hanoumâne tentait désespérément de dénouer les liens de Rama, mais devant son impuissance, il se mit en prière et invoqua Garouda, le roi des oiseaux. A la seconde même, l'aigle énorme fondit sur Rama et dévora entièrement les serpents magiques. Aussi soudainement qu'il était arrivé, Garouda disparut dans les nuages.

Voyant leur maître à nouveau libre, les singes et les ours reprirent courage et firent pleuvoir un déluge de rochers et de branches sur les démons, qui s'enfuirent en désordre vers le fort. Lorsque Meghnâd revint de son évanouissement, il se sentit si honteux qu'il n'osa pas aller regarder son père en face. Réalisant que seul un sacrifice magique pouvait assurer sa victoire, il se dirigea vers une caverne de la montagne.

Mais Vibhishân, qui connaissait toutes les ruses de son neveu, donna cet avertissement à Rama :

*« Ecoute, prince : Meghnâd est sûrement en train de préparer un rituel de sang, quelque part dans la montagne. S'il l'achève, il ne sera pas facile de le vaincre ! »*

Le jeune homme l'écouta sans dire un mot, puis il appela Lakshman et Angad :

*« Allez vers la montagne de Lanka et trouvez où se cache Meghnâd. Utilisez la force ou la ruse, mais débarrassez-nous une fois pour toutes de cet être malfaisant ! Quant à vous, Sougrîva et Vibhishân, restez avec moi. »*

Lakshman partit immédiatement, suivi d'Angad, de Nâla et du courageux Hanoumâne. Quand ils arrivèrent à l'entrée de la caverne, ils le trouvèrent en train de faire une offrande de sang et de chair de buffle. S'introduisant sans bruit, les singes lui sautèrent dessus, mais il ne remua pas d'un centimètre. Ils le tirèrent par les cheveux et le bombardèrent de coups de pieds, mais il semblait s'être changé en pierre. Soudain, il se retourna et les éjecta furieusement de la grotte. Poursuivis par le démon en furie, ils sortirent en courant et allèrent se réfugier derrière Lakshman, qui était resté en arrière. Meghnâd leur tomba dessus en hurlant, mais Hanoumâne s'interposa. Le fils de Râvana le frappa de son trident et l'envoya rouler dans la poussière. Puis il lança son arme sur Lakshman, mais ce dernier se baissa prestement et le projectile alla se briser sur les rochers.

*« Bien, j'ai maintenant assez joué avec ce diable-là ! », pensa le jeune ermite.*

Menaçant, Meghnâd s'approcha du prince en poussant des grognements de crocodile. Lakshman lui décocha une flèche. Quand il vit le dard foncer sur lui, il disparut subitement et continua d'attaquer de tous les côtés, apparaissant sous les formes les plus variées, à certains moments invisible et à d'autres multiplié par cinq. Les singes commencèrent à le croire invulnérable et se mirent à trembler de peur. Mais Lakshman s'impatientait, et lâcha une flèche qui frappa le démon en plein cœur, alors qu'il était encore caché aux regards. Meghnâd s'écroula et redevint visible. Alors Angad, Nâla et Hanoumâne dansèrent de joie en voyant son cadavre. Le général des singes le porta sur ses épaules et alla jusqu'à la forteresse de Lanka où il le déposa devant la porte sud. Puis toute l'équipe s'en retourna vers Rama.

Lorsque Râvana apprit la mort de son fils bien-aimé, il tomba évanoui sur le sol. Les habitants de la capitale, devant cette nouvelle catastrophe, se remirent à invectiver leur roi. Sur ces funestes événements, le soir tomba.



## CHAPITRE 21

**A** l'aube, l'armée de Rama assaillit encore une fois la cité de Lanka, tandis que Râvana rassemblait ce qui restait de ses capitaines :

*« Si le courage devait vous manquer face à l'ennemi, vous feriez mieux de vous retirer dès maintenant. Je ne compte plus que sur la force de mes vingt bras et je continuerai la lutte jusqu'à la victoire finale. Cet avorton qui me défie va recevoir une leçon dont il se souviendra ! »*

Tous les guerriers allèrent se préparer pour le combat, s'excitant les uns les autres en poussant des cris sauvages. Des augures de malheur apparurent un peu partout, mais personne ne voulut y prêter attention : des armes s'échappèrent des mains, des soldats tombèrent de leur char, des chevaux, effrayés par le barrissement des éléphants, s'enfuirent au galop, des chacals, des vautours et des meutes de chiens se mirent à rôder de plus en plus près en poussant des râles effrayants. Des nuages de poussière noire s'élevèrent et le soleil fut bientôt complètement caché aux regards. Mais Râvana, aveuglé par son orgueil, ne vit rien de tout cela et se mit à haranguer ses troupes :

*« Ecoutez tous ! Vous allez anéantir ces singes et ces ours. Quant à moi, je tuerai les deux princes de mes propres mains. »*

Ainsi dit, il donna le signal de l'attaque. Les puissances infernales sortirent de l'enceinte du fort et marchèrent résolument vers l'ennemi, comme l'avancée d'un ouragan de ténèbres. Les ours et les singes accoururent comme une tornade prise de folie. Les deux armées se rencontrèrent à nouveau, invoquant ici Rama et là Râvana. Le choc fut si terrible que des flots de sang jaillirent de tous les côtés. Le corps recouvert de débris sanglants, chaque combattant était l'image même du dieu de la guerre. Ils se saisissaient les uns les autres et s'éventraient mutuellement, s'arrachant les entrailles pour s'en faire des guirlandes autour du cou.

Mais les singes et les ours, en surnombre, gagnaient du terrain. Quand Râvana vit que ses forces reculaient, il leur hurla de ses dix bouches de retourner au combat. Pour le faire taire, les ours lui envoyèrent une volée de troncs d'arbres qui éclatèrent en morceaux sur son corps plus dur que le diamant. Le roi de Lanka éclata de rire et les arrosa de flèches empoisonnées. Les malheureux s'enfuirent en appelant Rama à l'aide. Le monstre ajusta dix flèches à chaque corde de ses dix arcs et leur lâcha une nouvelle averse mortelle. Les guerriers furent découpés en tranches et les survivants tentèrent de se cacher dans les cavités du sol. Voyant la victoire leur échapper, Lakshman pâlit et se précipita sur Satan.

*« Eh toi, l'ermite, lui lança ce dernier, je te cherchais, justement. Assassin de mon fils ! Mon âme se réjouira en voyant pourrir tes os ! »*

Et il lui envoya une tempête de projectiles acérés que le jeune homme, d'une flèche magique, réduisit en pétales de fleurs. Alors Râvana déversa une pluie de flèches enflammées sur sa tête, mais le prince les évita comme si elles avaient été de simples

graines de sésame. Il ajusta une volée de flèches et les traits pulvérisèrent son char, décapitèrent le conducteur et transformèrent chacune de ses dix têtes en pelote d'épingles. Sans lui donner le temps de se ressaisir, il lui planta cent flèches en pleine poitrine. Le roi des démons s'écroula par terre, mais se releva aussitôt, mû par sa puissante magie, et jeta sur Lakshman un carré de foudre. Le héros fut projeté sur le sol comme par une violente bourrasque, paralysé par le pouvoir du projectile. Râvana tenta alors d'emporter son corps, mais il ne put le remuer d'un millimètre. Hanoumâne se jeta sur le maître de Lanka et le frappa de toutes ses forces sur la tête. Le géant tomba sur les genoux, mais ne s'écroula pas, stupéfait par la puissance du singe.

Le fils du vent emporta au loin le corps de Lakshman. Revenu à lui, le prince repartit à l'attaque avec Hanoumâne, suivi de toute l'armée de Rama. Combinant son action avec celle des singes, Lakshman repoussa les démons et fit tomber Râvana de son nouveau char, le poitrail criblé de cent flèches. Un autre conducteur s'approcha du roi et le ramena à l'intérieur de la citadelle.

Lorsqu'il reprit ses esprits, le diabolique monarque se décida à faire un sacrifice de sang pour accroître sa puissance. Mais Vibhishân, toujours bien informé par ses espions, alla immédiatement chez Rama.

« *Prince, lui dit-il, mon frère est en train de préparer un sacrifice. S'il l'achève, il ne pourra plus mourir. Expédie tout de suite tes singes pour l'interrompre à temps !* »

Sans perdre de temps, Rama envoya vers Lanka Hanoumâne, Angad et les meilleurs guerriers qui restaient. En bondissant de joie, faisant mille cabrioles, ils grimpèrent sur les remparts désertés et pénétrèrent dans le palais royal en ruine. Ils trouvèrent Râvana plongé dans son sacrifice, totalement impassible, et se mirent à le déchiquter à coups de dents. Mais il ne broncha pas, tant il était absorbé par son affaire. Ils allèrent chercher son épouse Mandorâri, la traînèrent par les cheveux jusqu'à son mari et les emmenèrent hors du palais. Soudainement, Satan, sortant de sa concentration, se releva, terrible comme la mort. Il saisit un des singes par la queue et l'envoya au loin comme on lance une pierre avec une fronde. Les autres s'enfuirent en jacassant et retournèrent vers leur maître, satisfaits d'avoir interrompu le sacrifice du monstre.

Pendant ce temps, des myriades de démons déboulèrent sur le champ de bataille. Comme des nuages d'orage rassemblés au Dernier Jour, l'armée de Rama s'avança à leur rencontre. Les énormes queues des singes, en s'étirant vers le ciel, ressemblaient au lever d'un arc-en-ciel. La poussière s'éleva dans l'air comme un nuage et les flèches tombèrent en pluie torrentielle.

Rama lâcha ses dards foudroyants. Touchés par les traits brûlants, les diables hurlèrent de douleur, chancelèrent un instant puis s'écroulèrent raides morts. Un fleuve de sang bouillonnant se mit à couler entre les deux armées. Les combattants étaient les arbres sur ses rives, la moelle de leurs os son écume. Les vautours s'envolaient avec des bras et des jambes qu'ils s'arrachaient les uns aux autres. Les corps mutilés jonchaient le sol par milliers. Les hyènes arrachaient les entrailles des mourants, pendant que les corbeaux, comme s'ils faisaient du canotage, étaient juchés sur les nombreux cadavres qui flottaient sur le fleuve. Ailleurs, les survivants dansaient en entrechoquant les crânes comme des cymbales. Des hordes de démons décapités erraient sur la plaine, alors que leur tête continuait à crier :

« *Victoire, victoire !* »

En voyant la destruction de ses troupes, Râvana se mit à réfléchir fébrilement :

« *Mes démons ont été presque entièrement massacrés. Les ours et les singes sont plus nombreux et déterminés que jamais. Je dois donc mettre en œuvre toute ma puissance magique !* »

A ce moment, Indra, le roi des dieux, descendit sur terre pour prêter son propre char de combat à Rama. Après l'avoir remercié, l'ermite y grimpa et les quatre merveilleuses montures se mirent à voler, rapides comme la pensée.

Quand ils virent leur maître monté sur un char surnaturel, les singes et les ours chargèrent à nouveau le roi de Lanka. Devant leur approche irrésistible, Râvana ricana et déploya ses sortilèges. Rama sut que ce n'était qu'une illusion, mais Lakshman et les autres la prirent pour la réalité. Au lieu d'une armée de diables grimaçants, ils se trouvèrent en face d'une foule de Rama et de Lakshman. En voyant cette incompréhensible multiplication des deux ermites, les guerriers ne surent plus que penser ni faire.

En souriant, le prince lâcha une flèche sur l'armée ennemie. L'illusion disparut en un instant. Alors il cria à ses troupes :

« *A présent, assistez au duel entre Râvana et moi !* »

Il fit avancer son char vers sa proie, mais le démon lui envoya aussitôt une volée de flèches. Les traits maléfiques remplirent l'atmosphère, mais Rama décocha un brandon de feu qui désintégra tous les projectiles du démon en une seconde.

A nouveau, Rama fit vibrer la corde de son arc et Râvana fut renversé par la douleur. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, il lui envoya cent flèches qui abattirent ses chevaux et son conducteur, brisèrent le char en morceaux et réduisirent son étendard en charpie. Bien que le courage commençait à lui manquer intérieurement, le dix fois couronné lança quatre javelots qui frappèrent mortellement les montures du char d'Indra. Descendant du véhicule désormais inutilisable, Rama décocha dix nouvelles flèches qui sectionnèrent les têtes de Satan comme si elles avaient été des fleurs. Le sang se mit à jaillir en torrents, inondant la terre sous ses pieds. Ruisselant de débris sanglants, Râvana se jeta sur le prince, mais il fut arrêté par vingt flèches qui coupèrent ses vingt bras. A peine avaient-ils été tranchés que ses bras et ses têtes repoussèrent. De trente flèches, Rama le démembra encore et, comme par enchantement, le tout repoussa en une seconde. De même que, chez un homme avide, un désir satisfait est aussitôt remplacé par un autre désir, ainsi se multiplièrent les bras et les têtes de Râvana, à la grande stupeur des singes.

Lorsqu'il réalisa qu'il était invulnérable, le roi des démons ne pensa plus à la mort et sa démence fut sans limite. Il mugit comme un troupeau de buffles et submergea le prince d'une telle averse de projectiles que durant un instant, il fut impossible de l'apercevoir, tel le soleil obscurcit par la brume.

Rama réduisit la nuée en cendre et décapita encore une fois les dix têtes du Seigneur de Lanka, qui volèrent dans toutes les directions en poussant des râles hideux. Mais les têtes repoussèrent à mesure et l'invincible Satan lança un javelot sur son frère Vibhishân, qui se tenait derrière le prince. Ce dernier s'interposa et reçut l'arme en pleine poitrine. La pointe se brisa net sans même égratigner sa peau, mais, sous le choc, il s'écroula aux pieds de son ami. Râvana poussa un hurlement de joie et se mit à danser en agitant ses bras, mais la massue cloutée de son frère puîné mit fin à son allégresse en lui écrasant le nez. Le visage ruisselant de sang, il s'élança sur son cadet en barrissant comme un éléphant pris de folie. Mais dans ce combat inégal, l'allié de Rama perdit rapidement du terrain.

Hanoumâne arriva à la rescousse et donna un coup de pied dans les côtes du diable. Le souffle coupé, il resta debout, mais trembla de la tête aux pieds. Vibhishân en

profita pour se mettre à l'abri. Râvana tomba à bras raccourcis sur le singe qui s'envola prestement. L'attrapant par la queue, il fut emporté dans les airs en hurlant de rage. Hanoumâne se retourna et le déchiqueta de ses griffes. Le démon lâcha prise et alla s'écraser sur le champ de bataille, où une meute d'ours en furie se jetèrent sur lui. Mais il les écrasa de ses vingt bras, plus féroce que jamais.

A nouveau, il eut recours à la magie. En une seconde, il se rendit invisible, puis se démultiplia à l'infini. Chaque ours et chaque singe vit un Râvana l'affronter personnellement et ils se sauvèrent tous vers Rama. Des millions de Râvana les poursuivirent de tous les côtés en éructant d'une voix rauque des insultes sans nom.

A la vue de ce désolant spectacle, Rama souriait paisiblement. Il banda son arc et dissipa d'une seule flèche la foule entière des Râvana.

Comprenant qu'ils avaient été bernés, les guerriers retournèrent au combat. Formant le peloton d'attaque, Hanoumâne, Angad, Nâla et Nîla, Sougrîva et Jambhavân se jetèrent sur leur adversaire en le bombardant de troncs d'arbres, mais il se saisit de chaque projectile et le renvoya sur la meute hurlante. Les combattants surexcités le submergèrent bientôt sous leur nombre. Nâla et Nîla grimpèrent sur ses têtes et lui arrachèrent frénétiquement nez, oreilles et lèvres. Quand il vit le sang couler, il éleva ses bras pour les saisir, mais ils se mirent à sauter de-ci de-là pour échapper à ses griffes. D'un bond, il les attrapa par la queue et les écrasa sur les rochers. Puis il saisit son arc et inonda ses agresseurs de brandons de feu, les faisant tous reculer, y compris Hanoumâne. L'approche de la nuit l'avait revigoré. Tandis que les soldats de Rama s'enfuyaient, les démons se pressèrent autour de leur roi invulnérable.

Pendant la nuit, la démonsse Trijâta alla raconter à Sita les dernières nouvelles du siège. La princesse fut consternée en apprenant la multiplication des membres de Râvana et elle fondit en larmes en disant :

*« Pourquoi ne me dis-tu pas ce qu'il y a à faire ? Comment cette plaie de l'univers peut-elle être vaincue ? Jamais il ne mourra, même si les flèches de Rama lui coupent cent fois ses têtes ! »*

*« Ecoute, belle Dame, répondit Trijâta pour la consoler, ne cède pas au désespoir. Râvana mourra si une flèche le frappe en plein cœur. Rama le sait, mais il ne peut pas le frapper à cet endroit, car ton image y est imprimée ! »*

Sita se sentit un peu réconfortée par cette explication et la diablesse continua :

*« A présent, voici le seul moyen d'en finir : dans la douleur d'avoir perdu ses dix têtes et ses vingt bras, il oubliera ton image et ton époux pourra alors le frapper en plein cœur. »*

Ainsi dit, elle quitta Sita et rentra chez elle.

A l'aube, Satan monta sur son char et retourna au combat, suivi des restes de ses troupes décimées.

Quand l'armée de Rama entendit l'approche des démons, elle se dépêcha d'aller déraciner des arbres et des rochers. En un clin d'œil, la multitude des singes et des ours mit en déroute les diables épuisés, qui furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Puis les fauves enragés sautèrent sur Râvana de tous les côtés et se mirent à l'écorcher vif à coup de griffes. Le monstre se rendit soudain invisible et fit apparaître des sorcières et des gobelins tenant une épée dans une main et un crâne rempli de sang dans l'autre. Des brasiers d'une chaleur insoutenable s'allumèrent spontanément un peu partout, semant la panique chez les singes qui se mirent à fuir. Mais où qu'ils aillent, les flammes leur barraient la route. Puis Râvana matérialisa une tempête de sable qui déferla sur les malheureux dans un bruit d'épouvante. A moitié asphyxiés, les singes entendirent le rire inextinguible du roi de Lanka, qui ne

s'arrêta pas là. Créant une foule d'Hanoumâne, il les lâcha sur le prince qui fut bientôt encerclé par leur nombre. Leurs queues firent un cercle complet autour de lui. Au centre, Rama resplendissait de beauté. D'une seule flèche, il dissipa l'illusion. Il visa Râvana et trente flèches le décapitèrent en arrachant ses vingt bras. Mais comme la convoitise qui augmente avec le gain, ses membres repoussèrent sur-le-champ.

Le géant ne voulait pas mourir. Vibhishân s'approcha de Rama et lui souffla à l'oreille :

*« C'est uniquement par la vertu du nectar des dieux qui demeure dans la profondeur de son nombril que mon frère peut survivre ! »*

A ce moment même, le cœur de Mandorâri se mit à battre furieusement. A Lanka, les yeux des statues ruisselèrent de larmes de sang, tandis que d'énormes nuages s'amoncelèrent sur la cité en déversant un déluge de sang, de cheveux et de poussière. Le prince tira la corde à son oreille et lâcha trente et une flèches. La première entra dans le nombril du géant et lui assécha les intérieurs, le privant de sa source de vie. Les autres traits arrachèrent têtes et bras avec une telle violence qu'ils les emportèrent avec eux et les déposèrent aux pieds de Mandorâri.

Le corps démembré de Râvana dansait toujours sur la plaine. La terre commença à s'enfoncer sous le poids du corps déchaîné. D'une dernière flèche, Rama lui sépara le tronc des jambes. Les deux moitiés s'écrasèrent sur le champ de bataille dans un formidable nuage de poussière. A l'instant de sa mort, une voix sortit de son cou, féroce et terrible :

*« Où est Rama, que je le coupe en trois ? »*

Le cadavre mutilé gisait de toute sa longueur, recouvert d'une armée de guerriers en liesse. Alors l'âme de Satan sortit de son corps et entra dans la bouche de Rama.



## CHAPITRE 22

**S**ans donner à ses troupes le temps de se ressaisir, Rama s'adressa à Vibhishân :  
 « *Va, console Mandorâri et accomplis les rites funéraires que ton frère mérite en tant que roi .»*

Puis il se tourna vers Lakshman :

« *Prends avec toi Angad, Nîla et Nâla et allez à Lanka préparer le couronnement de Vibhishân. Tu sais que je ne peux pas pénétrer dans une ville jusqu'à la fin de mon exil !* »

Ils partirent tous vers la forteresse, laissant Rama seul avec Hanoumâne.

« *Mon cher ami, commença l'ermite, c'est grâce à ton courage et à ton dévouement que nous avons vaincu les démons. Je te chargerai encore une fois d'une mission personnelle : va au jardin d'ashôka et annonce notre victoire à Sita. Reviens vite !* »

Le fils du vent acquiesça et atteignit en une seconde le bocage où se tenait la princesse, seule et morte d'angoisse. Elle reconnut aussitôt le messager de son bien-aimé :

« *Mon très cher ami, demanda-t-elle anxieusement, parle-moi de Rama et de Lakshman. Ne me fais pas attendre plus longtemps !* »

« *Tout va bien, ma Dame, répondit le singe. Ton époux a vaincu son adversaire en combat singulier et Vibhishân a été sacré roi de Lanka.* »

A ces paroles, les yeux de Sita ruisselèrent de larmes.

« *A présent, fasse que nous soyons à nouveau réunis !* », dit-elle entre deux sanglots.

Hanoumâne retourna vers Rama et lui rapporta le message de Sita. Visiblement satisfait de ses bonnes dispositions, il s'écria :

« *Lorsque Vibhishân aura été intronisé, tu iras avec lui escorter la princesse jusqu'ici.* »

Le singe repartit à Lanka. A peine Lakshman avait posé la couronne de la souveraineté sur la tête de Vibhishân qu'il lui enjoignit de le suivre au bocage d'ashôka.

Pendant ce temps, les démons chargées de la surveillance de la princesse s'étaient comme par enchantement transformées en servantes attentionnées. Elles se mirent à la baigner, à la parfumer et enfin l'habillèrent somptueusement. Puis elles amenèrent un palanquin dans lequel elles la firent monter. Le nouveau roi de Lanka et Hanoumâne arrivèrent sur ces entrefaites et organisèrent une procession digne du rang de Sita. Les plus gros ours escortèrent le palanquin et Vibhishân marcha en tête.

L'armée de Rama vint en masse pour la voir, mais les curieux furent repoussés par les gardes. Alors Rama, voyant de loin la frustration de ses guerriers, dont des milliers s'étaient sacrifiés pour libérer la jeune fille, ordonna mentalement à Vibhishân d'amener Sita à pied, afin de laisser les singes et les ours la contempler comme leur mère à tous.

Le prince fit allumer un grand feu de bois de santal devant la porte nord, car il souhaitait que le témoin intérieur soit révélé.

En effet, la vraie Sita était toujours cachée au cœur de l'Esprit du feu. Lorsque la princesse fut à vingt mètres de lui, il lui ordonna de passer dans le brasier pour prouver son innocence et son absence de souillures avec Satan. Sita se prosterna en souriant intérieurement. Lorsqu'elle vit la fureur des flammes, son cœur n'éprouva aucune crainte. Elle proclama à la ronde :

*« Si en parole, en pensée ou en action, j'ai trahi Rama ou chéri quelqu'un d'autre, puisse le feu qui met à l'épreuve toutes les actions des hommes, être pour moi aussi frais que la rosée du matin ! »*

La Sita illusoire entra résolument dans la fournaise et la vraie princesse en sortit indemne. Personne ne vit le prodige. Seules son ombre et la tache de la disgrâce furent consumées. Le feu assumait une forme corporelle et la conduisit par la main devant le prince. Devant cette vision surnaturelle, la multitude des guerriers fut en extase.

Rama et Sita furent enfin réunis. Une averse de fleurs leur tomba du haut du ciel, les arrosant de couleurs et de parfums.

Alors Vibhishân, tout ému, s'approcha du jeune couple.

*« Ecoute ma prière, ô prince, dit-il. Tu as tué Râvana et anéanti toute son armée. Ta gloire s'est répandue dans les trois sphères de la création. A moi, ton serviteur, tu as montré de la mansuétude. A présent, honore ma maison et reste ici pour te reposer. Considère tout ce que je possède comme ton bien propre et puis emmène-moi à Ayodhya avec toi. »*

*« Tout ce que tu dis est bien vrai, répondit gaiement Rama. Ton palais et tes trésors sont à moi, mais quand je pense à Bharat, chaque minute me semble passer comme un siècle. Je le vois, habillé en ermite comme moi, le corps amaigri par le jeûne, répétant ses prières du matin au soir. Je dois rentrer au plus vite ! »*

Alors le démon retourna à son palais à grands pas et ordonna à ses gardes de préparer le plus puissant véhicule de Lanka, le char Poushpâka, doté du pouvoir de voler à la vitesse de la pensée. Il le fit remplir de pierres précieuses et de fastueux vêtements et le conduisit lui-même jusqu'à Rama.

*« Je ne saurais que faire de tous ces cadeaux, dit Rama en le remerciant. Elève-toi dans le ciel. Quand tu te trouveras au-dessus de mon armée, déverse-les sur elle. »*

Le nouveau roi de Lanka remonta sur Poushpâka et alla, en un battement de paupière, très haut dans les airs. Alors il lâcha une pluie étincelante qui remplit l'atmosphère avant de retomber sur la foule émerveillée. Les singes et les ours ramassèrent frénétiquement tout ce qui tombait du ciel, se bourrant la gueule de diamants et de rubis, se revêtant des riches habits brodés. Ainsi déguisés, ils vinrent se présenter tout fiers devant Rama et Sita, les oreilles affublées de cabochons et les mains recouvertes de bagues scintillantes.

Le prince proclama à la ronde :

*« C'est grâce à vous que j'ai vaincu Râvana et rétabli la justice dans le monde. A présent, retournez chez vous et vivez heureux. Je serai avec vous jusqu'à la fin des Temps. Allez ! »*

Sans une larme, sans une hésitation, la formidable armée se tourna vers le nord et s'ébranla dans une clameur qui s'entendit jusqu'au continent.

Mais Jambhavân, Vibhishân, Sougrîva, Hanoumâne, Angad, Nâla et Nîla n'avaient pas bougé. Immobiles et muets, trop émus pour lui faire leurs adieux, ils attendaient qu'il les congédie, mais priaient intérieurement de pouvoir l'accompagner. Devinant

leurs pensées, le prince les invita à monter sur son char. A la suite de Lakshman, ils grimèrent sur Poushpâka en exultant.

Le véhicule magique décolla dans un bruit tumultueux et fila dans les airs vers Ayodhya. Leurs cœurs à tous étaient heureux. Rama serra la main de Sita dans la sienne en la regardant tendrement et lui dit :

*« Ma bien-aimée, regarde le champ de bataille ! Ici, Lakshman tua Meghnâd. Là, les énormes démons que tu vois furent massacrés par Angad et Hanoumâne. Là-bas, sur la plaine, tombèrent Râvana et Koumha-Kârna. Et ici, tu vois le pont qui fut construit sur la mer, avec toute mon armée qui le traverse pour retourner à Kishkindhya. »*

Il montra ainsi à son épouse tous les endroits de la forêt où il était demeuré avec Lakshman après son enlèvement. Le char atteignit la forêt de Dandâka puis passa au-dessus de Tchitrâkout. Enfin, Ayodhya apparut au loin et leur cœur se mit à battre la chamade.

Vibhishân conduisit Poushpâka près de la cité, au bord de la rivière Trîveni.

Le premier, Rama descendit et dit à Hanoumâne :

*« Prends l'apparence d'un brahmâne et entre dans la ville pour voir ce qui s'y passe. Ensuite va chez Bharat et reviens vite avec les nouvelles ! »*

Sans plus attendre, le singe s'éloigna en direction d'Ayodhya.

Il ne restait plus qu'un jour avant l'expiration du temps fixé pour l'exil de Rama. Pendant quatorze ans, les habitants de la capitale étaient restés découragés et sans forces, leur âme aussi triste que celle d'un condamné à mort. Mais des augures favorables se multiplièrent. Les cœurs se remirent à battre et les visages s'illuminèrent, remplis d'espoir. Comme mus par un pressentiment, les gens se mirent à décorer la cité et à s'habiller somptueusement. Bharat, dans sa cellule, sentit son œil droit palpiter.

Après avoir inspecté la ville et constaté que la vie y reprenait ses droits, Hanoumâne arriva à Nandigrâma. Lorsqu'il entra dans la pièce obscure, il reconnut immédiatement Bharat. Le jeune homme était assis sur une natte d'herbes tressées. Ses cheveux nattés formaient une couronne au-dessus de sa tête et son corps émacié flottait dans ses oripeaux d'ascète.

*« Rama est revenu sain et sauf à Ayodhya, noble prince, déclara le singe. Après avoir vaincu Satan, il a pris le chemin du retour, accompagné de Sita, de Lakshman et de ses compagnons d'armes. »*

A ces paroles, Bharat sortit de sa contemplation et oublia toute sa peine comme un homme mourant de soif devant un fleuve d'eau pure.

*« Qui es-tu, toi qui me rapportes de si bonnes nouvelles ? », demanda-t-il.*

*« Je suis le singe Hanoumâne, fils du vent et serviteur de Rama. », répondit-il.*

Le prince se leva et s'avança vers lui les bras grands ouverts. Il le serra sur son cœur en pleurant :

*« O Hanoumâne, en te voyant, mon chagrin a disparu. Que puis-je te donner en signe de ma gratitude ? Dis-moi tout ce qui s'est passé depuis le début. »*

Hanoumâne lui conta les hauts faits de Rama. Puis il prit congé de Bharat et retourna à la hâte vers son maître.

Le messager parti, Bharat courut aussi vite qu'il put à la capitale et annonça partout l'arrivée de Rama. La cité entière fut la proie des délices et l'air sembla se remplir soudainement d'un parfum délicieux.

Satroughân organisa une procession et les reines Kausalya et Soumitra en prirent la tête. Mais avant que le signal du départ fut donné, on entendit dans le ciel un vacarme assourdissant. Alors toute la population d'Ayodhya se figea en voyant voler le char Poushpâka dans le ciel.

Rama atterrit sur la voie royale au milieu d'une foule en délire et descendit majestueusement en tenant Sita par la main. Face au nombre incalculable de personnes à saluer, il usa de sa puissance d'illusion et apparut, avec Sita, devant chacun d'entre eux pour le saluer comme un vieil ami. Nul ne vit le miracle, tant la joie était grande et les larmes abondantes. Il donna aux singes, à Jambhavân et à Vibhishân des apparences humaines et s'engagea sur l'immense avenue sous les acclamations et les fleurs lancées du haut des balcons. Toutes les rues furent arrosées de parfums et parsemées de pétales de roses. Des mandalas furent confectionnés aux carrefours avec des perles multicolores et la musique résonna d'un bout à l'autre de la ville en liesse.

Rama, Sita et Lakshman s'avançaient noblement sur la voie royale et arrivèrent bientôt au palais de Kaikeyi. Le prince savait que si la reine n'était pas venu l'accueillir, c'était par peur d'avoir à le regarder en face. Il alla la voir seul dans sa chambre et la salua avec respect.

La reine, pétrifiée sur son lit, ne savait que dire. En souriant, Rama l'assura de ses bonnes dispositions et regagna ses propres appartements.

Peu après, le mage Vashishta les rejoignit, accompagné de plusieurs prêtres.

« Prince, s'écria-t-il, la joie peinte sur le visage, ce jour et cette heure sont extrêmement auspicious pour un couronnement. Laisse-moi te sacrer roi d'Ayodhya aujourd'hui même ! »

Rama acquiesça sans mot dire et, sans perdre un instant, tout le monde s'affaira à préparer la cérémonie. On amena des monceaux de victuailles et de somptueux présents pour le banquet, pendant que des servantes dénouaient les cheveux des trois princes ermites. Rama fut habillé d'or et de pierreries si brillantes que ce fut à peine si l'on put en soutenir l'éclat. Sita sortit de son bain si resplendissante que la déesse de l'Amour en fut toute honteuse et morte de jalousie.

Quand le couple royal monta enfin sur le trône, il irradia si puissamment que l'émotion saisit la population entière. Vashishta les couronna roi et reine d'Ayodhya et une pluie de fleurs tomba du haut du ciel sur le royaume de Kosala.





## EPILOGUE

**A**insi Rama devint le Seigneur d'Ayodhya. La joie fut si universelle que pendant six mois, nul ne put faire la différence entre le jour et la nuit.

Un jour, le roi rassembla ses compagnons d'aventure.

*« Mes amis, leur déclara-t-il, il est temps de retourner dans vos foyers. Les vôtres doivent se languir de vous. Réalisez-vous que depuis votre arrivée ici, Kishkindhya et Lanka sont sans roi ni gouvernement ? Allez, et sachez que je serai toujours dans vos cœurs avec Sita ! »*

Alors Vibhishân fit monter Sougrîva, Jambhavân, Hanoumâne et les autres dans le char Poushpâka. Sans tristesse, ils quittèrent la cité, sachant qu'ils seraient à jamais liés à lui.

Pendant le séjour de Rama sur terre, les récoltes furent toujours abondantes et les caractéristiques de l'âge d'or se répétèrent en cet âge d'argent. Des mines de pierres précieuses furent découvertes dans les montagnes et les rivières charriaient de l'eau pure en abondance. La mer était sereine et rejetait constamment des perles sur ses rivages. Les lotus multicolores couvraient les étangs et la nature resplendissait de beauté sur toute la surface du royaume.

Ainsi passèrent plusieurs décennies. Rama et Sita ne semblaient pas affectés par la course du temps, alors que tous les habitants de la cité vieillissaient naturellement. La succession semblait assurée, car les deux fils du roi, Khousha et Lâva, étaient déjà grands. Tout était accompli.

Un jour, dans la salle du conseil, alors que tout le monde y était réuni, Sita se leva de son trône et s'avança au milieu de l'assemblée. Les yeux baissés, elle joignit ses mains et se tourna vers son époux .

*« Comme il est vrai que jamais je ne connus un autre que Rama dans mes pensées, puisse la déesse de la terre me recevoir en son sein !, dit-elle. De même que je vénère Rama en pensée, en parole et en action, puisse la déesse de la terre me recevoir en son sein ! De même que je dis la vérité en affirmant que jamais je ne cédaï à un autre que Rama, puisse la déesse de la terre me recevoir en son sein ! »*

Sita parlait encore quand l'inconcevable se produisit : du sol, surgit un trône d'or soutenu par des serpents couronnés. Sans hésiter, la reine s'y assit et aussitôt le trône disparut dans les entrailles de la terre sans laisser de traces, sous les yeux effarés des ministres de la cour. La foule entière fut pétrifiée et personne ne put remuer une seule paupière.

Rama, sans mot dire, se leva à son tour, étincelant comme le soleil. Il sortit à pied du palais. Sur ses pas marchaient les femmes du gynécée, avec les vieillards, les enfants, les eunuques et les domestiques, puis Lakshman, Bharat et Satroughân, suivis de leur harem. Tous les brahmânes, ayant rassemblés leurs familles, se joignirent au cortège du très sage Rama. Les ministres et les bergers avec leurs troupeaux, et finalement le peuple entier de Kosala s'attacha aux pas de son roi et sortit de la ville à sa suite.

Toute cette escorte féminine et masculine, accompagnée elle-même par les oiseaux du ciel et les animaux de la forêt, marchaient dans une allégresse générale, élevée à son apogée. Même les démons, les fauves et les scorpions le suivirent dans le plus profond recueillement. Les fantômes et les sorcières ne purent résister au désir de lui faire honneur. Les êtres qui ne se meuvent pas se mirent en branle et à la fin, on ne vit plus dans Ayodhya un seul être vivant, pas même un insecte. Tous étaient partis avec Rama.

Arrivé au bord de la rivière Sarayou, il s'arrêta. L'espace se revêtit d'une divine splendeur. Une lumière éblouissante apparut soudain et un souffle pénétrant caressa les visages.

Alors, au son des chants des bienheureux du septième ciel, Rama entra des deux pieds dans les eaux de la Sarayou. Les dieux descendirent à leur tour dans l'onde sacrée, suivis des saints et des créatures célestes. Tous pénétrèrent dans les flots, y laissant leur souffle de vie avec bonheur. La création se plongea dans l'eau rédemptrice et fut réunie au paradis par Rama, le Maître des mondes.

# FIN

## QUELQUES PROPOS SUR LE RAMAYANA

**L**e Ramayana, ou « la marche de Rama », est une des œuvres majeures de l'hindouisme et est aujourd'hui encore la « Bible » de quelque huit cent millions d'hindous. Lu, récité et chanté quotidiennement, source de proverbes que l'on retrouve même chez les musulmans, il tient lieu, pour le peuple, de synthèse de tous les livres sacrés, tout autant qu'il donne lieu à d'innombrables spéculations métaphysiques chez les hautes castes érudites.

Le Ramayana est à la fois un texte sacré et un récit historique, du moins pour les hindous, comme l'Évangile l'est pour les chrétiens. C'est pourquoi de nombreuses fêtes religieuses d'importance célèbrent les divers événements de l'histoire, leur donnant une valeur réelle autant que symbolique. On citera entre autres la Râm Nawami, en avril, la naissance de Rama ; Doushera, en septembre-octobre, lorsque Rama tue Râvana, au cours de laquelle de grands mannequins de Râvana et d'autres démons sont brûlés ; et surtout la Diwâli, en octobre-novembre, la plus grandiose, qui fait revivre le retour triomphal de Rama à Ayodhya.

A ces occasions, des pièces de théâtre populaire, les Râm-lila, que la tradition fait remonter à l'époque même du Ramayana, sont représentées dans tout le pays et entretiennent d'une manière très vivante l'attachement du peuple hindou, toutes castes confondues, à leur livre sacré.

Dans les six cent cinquante mille villages de l'Inde, les paysans se réunissent plusieurs fois par semaine pour chanter, accompagnés d'instruments de percussion, les aventures de Rama, et il ne se passe pas un mariage ni un rite domestique sans que le livre soit scandé, parfois même pendant toute la nuit. Car le Ramayana est considéré comme un gigantesque mantra, dont la seule récitation est capable de purifier toute souillure et d'apporter tout bienfait dans cette vie et dans l'au-delà.

Tous les arts ont été influencés : la littérature, la philosophie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, le théâtre, le cinéma et même la bande-dessinée.

La dévotion à Rama est l'une des plus répandue dans toutes les castes de la société hindoue. On trouve des temples de Rama, de Sita et de Lakshman aux quatre coins du pays. Le dieu-singe Hanoumâne, quant à lui, a ses lieux de cultes, très florissants, dans tous les villages du nord et dans les anciennes forteresses du sud, en particulier à Hampi, l'ancienne Kishkindhya, dans l'état du Karnataka.

La première version du Ramayana est celle du sage Valmiki et elle fut rédigée en sanscrit bien avant l'ère chrétienne. Ce poème de vingt-quatre mille vers est la source de la littérature proprement dite, par sa langue pure et égale, et a reçu à ce titre le nom de Adi Kavya, le « premier poème ». Toutes les conventions, les principales figures de rhétorique du canon classique y figurent. Peu d'œuvres ont joui d'une pareille renommée, aucune n'a exercé autant d'influence. En Inde même, on trouve

des traductions et des imitations du Ramayana de Valmiki, appelé aussi le Adi Ramayana, le « premier Ramayana », dans toutes les langues du sous-continent indien. Elles diffèrent parfois assez considérablement les unes des autres. Les plus importantes sont le Khambha Ramayana, en langue tamoule, la libre traduction en bengali de Kritibâs Ojhâ et surtout le Râm charit manas, le « lac de la vie de Rama », écrit au seizième siècle en hindi par le moine Toulsi Dâs. Ce merveilleux poème mystique, aux accents parfois comiques, est la version qui a connu la plus grande popularité dans le nord de l'Inde jusqu'à nos jours.

Les littératures bouddhistes et jaïn portent aussi de nombreuses traces de la geste de Rama, par exemple le poème ramaïte Panmatcharya, qui met en valeur la religion jaïn en s'appropriant le récit de Valmiki, tout en lui apportant d'importantes modifications.

En fait, les bouddhistes comme les jaïns écrivirent leurs versions pour leurs coreligionnaires, en donnant à Rama les caractéristiques de Bouddha et de Mahavir, afin de leur donner un substitut au Ramayana hindou, déjà connu, vénéré et chanté bien avant la naissance des deux prophètes indiens au cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Hors de l'Inde, on connaît des versions du Ramayana dans toute l'Asie de l'est. En Chine, on trouve deux versions bouddhistes du poème épique. En Indonésie, plusieurs recensions existent et nourrissent la thématique du théâtre d'ombre, le Wayang, ainsi que les histoires populaires parmi le peuple. Ces versions montrent elles aussi des divergences énormes avec le Ramayana de Valmiki. Sur l'île de Java, à Prambanam, l'histoire entière est gravée dans la pierre. A Jakarta, au pied de Boroboudour, où fourmillent les références au Ramayana, coule la rivière Sarayou.

En Thaïlande, la dynastie actuelle, régnante depuis le treizième siècle, porte le nom de son fondateur, le roi Rama Kamheng. Sur les murs d'enceinte du palais du roi à Bangkok, le très vénéré Rama IX Bhoumibol Adhoulyadej, une fresque de près d'un kilomètre de long relate les hauts faits du prince Rama. Dans le nord du pays, l'ancienne cité d'Ayoutthaya est la réplique d'Ayodhya en Inde.

Au Cambodge, ce sont les temples d'Angkor Wat qui attestent le mieux la présence du Ramayana, outre la traduction intégrale du Ramayana de Valmiki en langue khmère.

Les diverses autres adaptations se retrouvent au Laos, en Birmanie, en Malaisie, au Sri Lanka, à Bali, au Tibet, en Mongolie et même en Sibérie. Tous ces textes accusent du reste des différences profondes avec la narration sanscrite originelle. Partout, l'histoire s'adapte en assimilant les caractéristiques culturelles et géographiques du pays, par exemple le Pha Lak Pha Lam du Laos, la version locale du Ramayana, qui reflète les valeurs et les coutumes du peuple laotien. Ce phénomène d'assimilation a permis au Ramayana de pénétrer toutes les cultures en devenant l'élément central des traditions autochtones de chaque pays, comme si l'histoire s'était réellement passée là-même où elle était contée.

\*

**S**eptième incarnation du dieu Vishnou, Rama, le « charmant », représente l'aspect solaire de la divinité, sa loi cosmique. Il invite les hommes à s'y conformer et à réaliser ainsi la perfection de leur nature.

L'histoire du Ramayana se déroule à la fin de l'âge d'argent, c'est-à-dire dans le deuxième âge d'une période cyclique qui en compte quatre : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze et enfin l'âge de fer, l'âge sombre dans lequel, selon la tradition hindoue, nous nous trouvons bien engagés déjà.

Ces âges, d'une durée décroissante, sont comparés aux quatre âges de la vie : l'enfance, où la pureté est totale ; la jeunesse, où la conscience s'éveille et où la vertu diminue ; l'âge adulte, où l'activité est tournée vers les réalisations matérielles ; la vieillesse, où sévit la décrépitude et la mort. Pour les hindous, le Ramayana date donc de plusieurs centaines de milliers d'années déjà, et ils ignorent avec mépris les estimations de certains orientalistes occidentaux qui font remonter la rédaction du récit au début de l'ère chrétienne.

En idéalisant le héros Rama comme le modèle de la vertu et de la loi divine, le Dharma, Valmiki a décrit ses adversaires comme les incarnations du péché et du vice. En fait, l'épopée est l'histoire du combat éternel de la loi divine contre la loi du monde, de la vertu contre le vice, de la connaissance contre l'ignorance, du monde des dieux contre le monde des démons, pour voir toujours triompher les premiers sur les derniers après une période difficile où c'est la situation contraire qui semble prédominer.

Si Rama concentre en lui-même toutes les vertus possibles, les autres personnages représentent eux aussi diverses qualités. Ainsi Sita est la représentation idéale de la fidélité conjugale et a inspiré l'éducation des femmes hindoues jusqu'à aujourd'hui. Dhasarath est l'incarnation de la fidélité à la parole donnée et de l'amour paternel qui se sacrifie jusqu'à la mort, tandis que Lakshman est le modèle de l'amour fraternel.

\*

**N**ous allons à présent entrer dans le domaine proprement sacré de notre étude.

Le Ramayana est l'histoire de la chute de l'âme et de sa rédemption finale. Chacun de nous possède les principaux personnages du drame au fond de son cœur et chaque chercheur spirituel vivra intérieurement les mêmes sortes d'épreuves et de tribulations que Rama et Sita supportèrent.

Afin de saisir le sens caché du poème épique et de comprendre de quelle manière il agit en nous, il est essentiel de bien cerner les deux caractères principaux.

Rama et Sita représentent respectivement Pourousha et Prakriti, les deux principes fondamentaux de la philosophie hindoue.

Pourousha est le principe actif, représenté comme masculin et solaire, tandis que Prakriti est le principe passif, représenté comme féminin et lunaire. Au demeurant eux-mêmes non manifestés, ils sont les deux pôles de toute manifestation. C'est



l'union de ces deux principes complémentaires, le dieu et sa parèdre la déesse, le Yang et le Yin du Tao, le Logos et la Théotokos, qui produit le développement intégral de l'état individuel de l'homme et du monde.

Mais avant de continuer, il importe d'approfondir séparément la compréhension de Pourousha et de Prakriti, afin de bien comprendre les développements dus à leur interaction.

Pourousha est le principe divin, l'âme, la conscience divine universelle. Il est le Logos, le verbe créateur de Dieu, autrement dit le Christ total. L'individu et l'univers tout entier n'existent que par participation à Son essence. Pourousha est connaissance absolue, lumière et félicité éternelle, et est la source de toute intelligence, de toute lumière et de toute joie. Ces dernières n'existent que par sa réflexion, comme la lumière de la lune n'est que le reflet de celle du soleil. Pourousha est hier, aujourd'hui et demain tel qu'il est, car il est éternel et omniprésent. Il est le Père du monde, le principe essentiel de toute chose, mais il n'entre jamais dans la création. Impassible, pur et inconditionné, il est comme le témoin de cette dernière. Il est ce par quoi tout est créé et qui lui-même n'est créé par rien.

Mais pour que la manifestation s'actualise, Pourousha doit entrer en corrélation avec l'autre principe, la Prakriti.

Prakriti est la substance universelle indifférenciée, dont toute chose procède par projection. Prakriti est la matrice, la nature primordiale, pure et sacrée, dans le sens de « nature des choses ». Elle est la Théotokos, la Mère du monde, qui reçoit en son sein virginal le verbe créateur du Logos, afin d'accoucher de l'univers. Elle contient en puissance toutes les déterminations des êtres et des choses. Elle est la mère des formes, la racine des racines et est identifiée avec Maya, l'« illusion divine », la grande enchantresse, la puissance magique de Dieu qui crée le monde et ses ombres. C'est elle qui, sous l'impulsion de Pourousha, donne naissance à toute la création. Elle est aussi la Shakti de Pourousha, son énergie, sa vibration, qui est le substrat de la matière.

Prakriti est le principe plastique, substantiel et, étant le support de la manifestation, n'est pas douée de spontanéité, puisqu'elle est purement potentielle et passive, apte à toutes les déterminations. Ainsi, Prakriti n'est pas cause en elle-même en dehors de l'action déterminante de Pourousha, le principe actif et essentiel. Tous les êtres et les choses sont produits par Prakriti, dont ils sont en quelque sorte des modifications, mais sans la présence de Pourousha, ils n'auraient aucune réalité.

La première de ces modifications est l'intellect pur, la Bouddhi. D'abord transcendante en tant qu'intelligence cosmique, puis individuelle en tant que faculté de discernement intellectuel ultime, elle est la modification de Prakriti la plus proche du Pourousha.

Au degré suivant, nous trouvons la conscience individuelle, l'ego, l'Ahamkar, ou sens du petit moi. L'ego est le siège du désir et de la volonté et produit à son tour les cinq principes subtils des éléments : l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre.

Viennent ensuite les facultés internes et externes, ainsi que le souffle vital.

La faculté interne est le mental, le Manas. Siège de la pensée, de la mémoire, de l'imagination et des émotions, le mental coordonne les facultés externes, qui sont au nombre de dix : les cinq instruments d'action : bouche, mains, pieds, sexe et anus. Puis les cinq instruments de connaissance : oreille, peau, yeux, langue et nez. Le mental projette également les principes grossiers des cinq éléments et peut ainsi goûter les émotions positives et négatives que lui procurent les objets par les sens.

Prakriti ne pourrait mouvoir la création sans Prâna, le souffle vital. Prâna est l'énergie de Prakriti, son élan, sa vibration. C'est Prâna qui conduit la course des planètes et la marche des êtres vivants. Cette puissance remplit l'univers à tous les niveaux. C'est l'énergie physique, sexuelle, mentale, intellectuelle, cosmique et spirituelle. Toutes les énergies vibratoires sont aussi Prâna : la chaleur, la lumière, la gravitation, le magnétisme et l'électricité. Premier moteur de toute action, Prâna est le souffle de vie de tous les êtres de l'univers. Leur naissance et leur existence dépendent de lui, et quand ils meurent, leurs souffles vitaux individuels se résorbent dans le souffle cosmique. Prâna pénètre la matière sous toutes ses formes.

Prâna est généralement traduit par souffle. Pourtant ce n'est là qu'une de ses nombreuses manifestations dans le corps humain. Toutes les fonctions du corps sont accomplies par cinq types d'énergies : les Prânavayous, ou « vents prâniques ».

Le premier, Prânavayou, commande la respiration et capte le Prana contenu dans l'atmosphère. Apanavayou commande l'élimination de l'urine, des excréments et l'éjaculation. Samânavayou alimente le feu gastrique et assure le bon fonctionnement des organes abdominaux. Toutes les fonctions d'assimilation de notre corps physique lui incombent. Oudânavayou se loge dans la gorge et commande à la voix, à la toux, à l'absorption de l'air et de la nourriture. Ouyânavayou se répand dans tout le corps et y distribue le Prâna provenant de l'air et de la nourriture par l'intermédiaire du système sanguin et nerveux<sup>1</sup>.

Notre corps physique est produit par la nourriture. Il constitue le corps de chair. Par la nourriture, il se maintient en vie. Faute de nourriture, il meurt.

Les Prânavayous forment l' « aura ». Ces forces pénètrent et animent le corps de chair, lequel exerce ses activités comme s'il était réellement vivant.

Le mental, en recevant les informations des cinq instruments de connaissance, établit des distinctions de noms et de formes. Il se manifeste comme une force subtile qui vient se loger à l'intérieur de l'aura.

L'ego et l'intellect forment le sens du moi, le sujet qui reçoit et discerne les impressions du mental. L'aura, le mental, les cinq éléments subtils, l'ego et l'intellect forment le corps subtil, astral.

---

<sup>1</sup> On sait que le corps humain tire principalement l'énergie qui lui est nécessaire de l'oxygène et du glucose. Le premier élimine les déchets en les oxydant, tandis que le glucose, nourri d'oxygène, fournit les cellules du corps pendant la respiration. L'air frais contenant l'oxygène dispensateur de vie est aspiré dans les poumons et en échange, le gaz carbonique provenant des tissus organiques sont rejetés par les voies respiratoires. Les soufflets pulmonaires sont mus et commandés par les impulsions nerveuses envoyées aux muscles concernés depuis le centre cérébral de la respiration. L'oxygène frais qui est aspiré s'infiltré dans les minuscules sacs alvéolaires des poumons. Ces derniers font passer cet oxygène dans le courant sanguin puis aspirent le gaz carbonique du sang dans les poumons pour qu'il y soit évacué. Le sang chargé d'oxygène contenant le Prâna est conduit par les artères en provenance du ventricule gauche du cœur à toutes les cellules du corps sans exception pour les ravitailler en Prâna vivifiant. Les produits résiduels de la combustion de l'oxygène rejetés par les cellules, toxines et gaz carbonique, sont alors emportés jusqu'aux poumons par le courant sanguin en provenance du ventricule droit du cœur pour y être éliminés.

La combustion de l'oxygène au cours de la respiration normale assure la température ordinaire de l'homme. Mais un afflux et une concentration très importants d'oxygène dans le sang provoquent, outre détachement et euphorie, une élévation considérable de la température du corps, due à la combustion accrue d'oxygène.

En se répandant dans le système entier, Prâna consume les impuretés mentales par les conduits des énergies subtiles, les Nâdis, et les impuretés physiques par le système sanguin et nerveux. Le mental, ainsi brusquement privé de ses moyens, doit se soumettre et se résorbe alors en Prâna.

Enfin, le corps glorieux de l'homme est celui qui est revêtu de la lumière et de la félicité divine de Pourousha. Ses attributs sont les différents degrés d'illumination et de paix.

Prakriti possède donc trois qualités constitutives qui, en s'actualisant sous l'influence ordonnatrice de Pourousha, donnent naissance à la multiplicité des formes. Ces trois qualités sont, dans l'état indifférencié de Prakriti non manifestée, en parfait équilibre. Mais toute manifestation, autrement dit toute interaction de Pourousha et de Prakriti représente une rupture de cet équilibre et les créatures, dans leurs différents états, participent à tous les degrés de leur être à ces trois qualités, suivant des proportions variées.

Ces qualités sont appelées Gouna. Nous avons d'abord Sattwa, principe de conformité à l'essence pure de Pourousha et qui représente le corps glorieux. C'est à la lumière de ce soleil intérieur que l'univers, sous son aspect matériel, apparaît à nos yeux. C'est le principe même de l'intelligence pure, de la bonté, de l'humilité, de la félicité, de la foi, des vertus divines et de l'aversion pour le négatif. Sattwa est pureté, lumière et connaissance et représente la tendance ascendante.

Le deuxième Gouna s'appelle Raja. Il a comme caractéristique le pouvoir de projection, essentiellement dynamique. Ce pouvoir est la source primordiale d'où découle toute manifestation d'énergie, l'impulsion expansive de la manifestation. Raja représente le corps subtil. Raja produit les passions et donc l'attachement au monde : l'égoïsme, le désir et la concupiscence, la colère, l'arrogance, la haine et la jalousie. De Raja naissent aussi toutes les tendances qui portent l'homme vers le monde extérieur.

Le troisième Gouna est Tamas. C'est le pouvoir d'obnubilation qui obscurcit progressivement la conscience en lui faisant prendre les choses pour ce qu'elles ne sont pas. Tamas représente le corps grossier, le corps de chair. De cette condition naissent l'ignorance, la lassitude, la mélancolie, la paresse, la torpeur, la négligence et la stupidité. Tamas est ténèbres et ignorance et représente la tendance descendante. L'homme dominé par Tamas ne comprend plus rien, la confusion s'est emparée de son esprit.

Ainsi, l'être vivant est le résultat de l'action conjointe de Pourousha et de Prakriti, mais n'a conscience que d'une seule identité. Ceci est la conséquence d'une « chute » de Pourousha, de l'âme, qui s'individualise et se fond en Prakriti, se prenant pour le petit moi, l'ego. Pourousha semble alors se considérer comme un être vivant distinct de son Créateur, en oubliant sa vraie nature divine. Ceci est du reste une illusion, car l'âme reste pure et immaculée dans sa surimposition avec Prakriti. Il n'y a aucun rapport entre l'âme et le monde des objets. On commettrait une erreur analogue en attribuant au ciel la couleur bleue. Le ciel n'a pas de couleur, c'est notre mental qui, par l'intermédiaire des sens, nous fait attribuer au ciel sa couleur bleue.

L'état de l'homme ne dure que ce que dure l'illusion d'être un être distinct de son principe. De même qu'un prisme de cristal, placé à proximité d'une rose rouge, prend la couleur de cette fleur sans changer de couleur lui-même, de même Pourousha reste intouché dans sa surimposition illusoire avec Prakriti. L'âme est Dieu, l'Être de tout ce qui est, et cependant, parce qu'elle emprunte elle-même les conditionnements de Prakriti et qu'elle s'identifie par erreur avec cette entité, elle en vient à se considérer comme une individualité distincte.

En s'associant aux conditionnements de Prakriti, Pourousha revêt leurs qualités respectives, et lorsqu'elles accomplissent quelque action, Pourousha semble agir lui-même, ce qui explique pourquoi l'être vivant en vient à se considérer avant tout

comme un corps et un ego, en oubliant ce qu'il est en réalité, une âme pure et resplendissante.

Le sens du petit moi, l'ego, tel une hydre puissante et redoutable, s'enroule autour d'une belle princesse : l'âme vivante, la félicité de Dieu. Il la garde pour son propre usage et dresse au-dessus d'elle ses trois gueules menaçantes : les trois Gounas. Seul un héros mystique peut abattre un tel monstre. Il le tue avec le glaive de la connaissance et le bouclier de l'humilité et entre en possession de la belle princesse. L'époux est uni à l'épousée, le Logos à la Théotokos, le Christ à l'Eglise.

L'ego, en s'identifiant au corps de chair, s'imagine être, sur la scène du monde, l'acteur et le bénéficiaire de ses propres actions. Les objets des sens sont-ils favorables, l'ego est heureux. Défavorables, l'ego souffre. Plaisir et douleur sont toujours les caractéristiques de l'ego, mais jamais de l'âme dont l'essence est l'immuable félicité éternelle. L'âme est par nature ce que toute créature, à son insu, chérit le plus, car elle est à jamais exempte de souffrance.

Il existe donc un processus où la Prakriti, qui en un certain sens se libère dans la manifestation, s'exteriorise dans le royaume du non-être. Au fur et à mesure de la chute de la conscience divine, du corps glorieux au corps de chair, Prakriti s'obscurcit et devient inconsciente. Elle passe de l'état sattwique à l'état tamasique, puis elle se réveille graduellement, revêt à nouveau une forme consciente et s'unit à son principe, le Pourousha, pour ne former plus qu'un avec lui dans un équilibre parfait. Le même processus se répète dans l'homme.

Cependant, si l'on se place du point de vue de l'absolu, la manifestation n'existe pas en soi, car il ne peut y avoir d'être hors de l'Être. C'est plutôt Dieu qui, par rapport à la manifestation dont Il est le principe, se polarise en essence et en substance tout en restant fondamentalement Un. Nous citerons ici Saint Augustin : « Dieu est tel que, par rapport à Lui, les choses ne sont pas. Si elles ne se réfèrent pas à Lui, elles sont. Si elles se réfèrent à Lui, elles ne sont pas ».

Le monde que nous connaissons est une illusion du point de vue de Dieu et du sage aussi, mais pas du point de vue d'une conscience ordinaire, pour laquelle le monde est réel. On peut dire du rêve qu'il est illusoire, mais non de la puissance qui l'engendre.

Dieu est la suprême unité, l'unique réalité, l'ultime vérité, puisque rien d'autre n'existe que Lui. Tout cet univers que Prakriti nous présente sous l'aspect de la multiplicité des formes n'est pas autre chose que Lui, puisque l'univers tout entier n'est que le rêve de Dieu. Tout ce qu'un homme perçoit, victime de l'illusion, c'est la puissance de Dieu et Dieu seul, alors que ce qui lui est surimposé, la Prakriti, n'est qu'un simple nom. Lorsque le sujet, le Pourousha et l'objet, la Prakriti, se confondent, ils révèlent l'Unité sous-jacente à toute manifestation.

Emprisonnement et libération ? Par qui l'âme serait-elle emprisonnée ou libérée, puisque rien d'autre que Lui n'existe ? Ainsi, la chute de l'âme n'est qu'une illusion, car elle n'a jamais cessé d'être unie à son principe suprême.

\*

Ce nécessaire préambule métaphysique résume à lui seul l'histoire du Ramayana.

Comme nous l'avons dit précédemment, Pourousha et Prakriti, bien qu'issus de la même source, sont de nature fondamentalement différente. Leur apparition dans le processus de la manifestation se fait indépendamment l'un de l'autre. Avant d'entrer en interaction et de produire le monde, ils coexistent en équilibre parfait. Pourousha contient Prakriti en puissance en lui-même, et rien ne se produit encore. C'est pourquoi Rama et Sita naissent et grandissent d'une manière totalement indépendante avant de se rencontrer.

C'est grâce à l'oblation d'Agni, l'esprit du feu, que Rama est conçu, et sa naissance sous ces auspices solaires et surnaturels lui donnent sa dimension de pur esprit, de Pourousha.

Sita, le « sillon », sort de la terre labourée par le roi Janak, le « créateur », ce qui symbolise son identité de Prakriti, de matrice obscure et passive.

Le mariage de Rama et de Sita représente la création de l'âme individuelle. A ce stade, l'ego et l'intelligence, éclairés par la lumière de Pourousha, connaissent une immuable félicité, car l'être vivant sait encore qu'il n'existe que par Dieu et ne s'identifie pas encore aux surimpositions de la nature. L'âme est revêtue de son corps glorieux. Après le mariage de Rama et de Sita, on assiste donc à une période de félicité absolue dans tout le royaume. Pourousha brille de tous ses feux et illumine l'être vivant, qui sait encore qu'il n'est que par Lui.

Mais le processus de la chute s'amorce et cet état de grâce ne va pas durer. L'exil de Rama symbolise l'âme sortant de cette béatitude contemplative, de ce paradis terrestre, Ayodhya et le monde de l'enfance. Lorsqu'il se manifeste sur le plan de la forme, Rama, le Pourousha, est pris comme dans un filet en Sita, la Prakriti.

En effet, leur amour mutuel est total. Sita ne peut concevoir vivre sans lui, pas plus Rama de l'abandonner. Ils seront chassés d'Ayodhya et ensemble partiront dans le monde, figurant ainsi la descente du principe primordial, l'âme, dans la matière. L'être est alors revêtu de son corps subtil.

Lakshman, quant à lui, est le pouvoir de concentration entre Pourousha et Prakriti. Il est le lien qui permet aux deux principes d'interagir dans leur amour mutuel. Lakshman doit donc les accompagner pour garantir la protection de leur union.

Et la chute dans l'illusion se poursuit.

L'âme s'identifie alors complètement à la manifestation, oubliant définitivement sa nature divine. Comme nous l'avons vu précédemment, Prakriti est mouvement, énergie, expansion. Sa nature est le désir, la curiosité. Comme Eve, dans le jardin d'Eden, désire la pomme offerte par Satan déguisé en serpent, Sita désire la merveilleuse antilope, un déguisement du démon Maricha, l'« illusion ».

Et elle est alors perdue. Mue par le désir, elle éloigne Rama et Lakshman, comme le mouvement de Prakriti obscurcissant Pourousha et le lien qui le lie à elle.

C'est par le déploiement de Prakriti dans la création que l'âme s'oublie elle-même et se prend pour l'ego, symbolisé par Ravana, le « hurlement ». L'ego s'empare alors de l'âme et la retient prisonnière pour son propre plaisir.

Nous nous rappellerons le mystérieux événement qui précède l'enlèvement de la princesse. Rama invoque l'esprit du feu, y fait entrer son épouse bien-aimée et laisse une Sita illusoire se faire enlever. Cet épisode illustre le fait que nous avons déjà exposé, à savoir que Dieu est Un et indivisible. Même si l'homme se prend pour une créature séparée de Lui, il n'en demeure pas moins qu'il se trompe. Pourousha et

Prakriti ne cessent jamais d'être unis, sans quoi la création n'existerait même pas. C'est donc une Sita illusoire qui subit les vicissitudes de la captivité, comme est illusoire la création et la chute par rapport à Dieu.

Au moment du rapt de Sita, l'âme perd définitivement le contact avec la réalité de son principe, le Pourousha. Comme Sita emportée par Satan, elle part une seconde fois en exil dans le royaume du monde. A partir de cet instant crucial, l'âme perdue, personnifiée par Sita, se croit complètement abandonnée par Dieu et se lamente pitoyablement, telle la princesse dans le jardin d'agrément de Râvana, l'ashokavân. Sa souffrance est si grande que, séparée de son époux, elle désire la mort.

Nous voyons ainsi comment l'homme, conscient uniquement de son corps et de ego, se trouve en rupture totale avec lui-même et souffre irrémédiablement. Habillé de son corps de chair, privé de la félicité de Dieu, son âme, il sombre dans la misère spirituelle et morale et est désormais livré à tous les démons.

La tradition hindoue identifie Lanka avec le corps humain. L'âme, enfermée dans le corps, désire sans cesse être réunie à Dieu, représenté par Rama, le Sauveur. Comme Adam, le prince n'est pas en meilleure posture que son épouse Sita, l'âme perdue. Il se lance alors à sa recherche afin de la délivrer des griffes de l'illusion.

Mais Râvana ne l'entend pas de cette oreille. En effet, comment l'ego, jouissant pleinement de ses pouvoirs usurpés, voudrait-il les rendre à Dieu ? L'ego, maître du mental et des éléments, gouverne le monde des apparences. Il est véritablement le « prince du monde ». Les dix têtes de Râvana sont les dix organes de connaissance et d'action dont les désirs sont sans limite. Ses vingt bras sont ses multiples pouvoirs magiques, issus de sa nature de Prakriti.

Comme nous l'avons vus, les trois Gounas sont les trois états de Prakriti. Sattwa est le démon Vibhishan, l'ego tourné vers Dieu et soumis à sa volonté. Raja est Râvana, l'ego tourné vers lui-même, vers la puissance et la domination. Tamas est Koumbha-Karna, l'ego obscurci, à l'image du monstre endormi la quasi-totalité de l'année.

L'ego enroule les trois Gounas et les sens autour de l'âme, Sita, l'inondant de tentations, de désirs et d'angoisses toutes plus illusoires les unes que les autres.

Comme Lanka retenant Sita dans sa prison de désespoir, l'homme amputé de Dieu et de son amour ne peut que chérir les objets, les « idoles », puisqu'il n'a conscience que d'eux. Inondé de désirs et jamais rassasié de satisfactions physiques et mentales, il ne goûte plus à la pure félicité de Dieu. Recherchant désespérément cet ultime bonheur, il se perd dans le monde par l'intermédiaire des sens et ne connaît plus que des joies aussi superficielles qu'éphémères. L'être humain parvenu à ce stade se trouve au plus bas niveau de la manifestation. Livré aux tourments, à la maladie et à la mort, il méconnaît la vraie vie et s'autodétruit inconsciemment. Privé de Dieu, il dépérit, mais il garde toujours au fond de son cœur, comme Sita à Lanka, son âme emprisonnée qui crie silencieusement vers son Seigneur.

Même inconscient de sa vraie nature, l'homme la chérit à chaque seconde. Cet appel incessant de l'âme parvient à Dieu et son amour tout-puissant vient alors à son secours. La rédemption peut enfin commencer.

\*

**R**ama envoie son fidèle messager, le dieu-singe Hanoumâne. Celui-ci est muni de l'anneau de Rama, symbole de son pouvoir. Cet anneau représente Brahmajnana, la vision suprême qui détruit toutes les illusions. En le voyant, Sita voit sa foi reprendre vie, alors qu'elle se croyait perdue. Elle sait que son Seigneur va venir la chercher. L'âme réalise enfin qu'elle n'est plus seule. Elle obtient par révélation la certitude absolue de la présence immanente de Dieu et de son amour. Elle reprend courage et s'apprête au combat.

Hanoumâne symbolise Prâna, le souffle vital. Comme nous l'avons déjà vu, le souffle vital et le mental sont constamment associés. Le mental est comme un véhicule propulsé par deux forces : l'énergie vitale et les désirs provoqués par les sens. Il est constamment ballotté entre les deux, selon leurs mouvements respectifs. Si Prâna domine, grâce au contrôle de la respiration, les sens et les désirs sont maîtrisés et le mental est apaisé. Si les désirs l'emportent, la respiration devient inégale et le mental s'agite.

Dieu va donc se servir de cette énergie purificatrice, de cette source de vie, pour amener l'âme à se débarrasser progressivement de ses souillures. Prâna devient l'arme de Pourousha, qui s'en sert pour investir la forteresse de l'illusion.

Grâce à l'énergie de Prâna, Pourousha embrase le corps et l'esprit d'une vive flamme de connaissance et d'amour, détruisant par ce feu spirituel leurs scories.

En effet, Hanoumâne apporte à Sita la preuve de l'amour de Rama et lui apaise l'esprit, après avoir apaisé celui de Vibhishan, l'ego tourné vers Dieu. Après avoir rasséréiné Sita, Hanoumâne met le feu à la cité de Lanka, le corps humain, commençant ainsi sa purification. Le souffle vital, ainsi développé dans le corps, l'embrase totalement.

Après cette première attaque spirituelle, l'ego satanique, affolé à l'idée de perdre ses pouvoirs, se déchaîne et tente toutes les traîtrises, mais ce sera en vain. Il reste, par sa nature, totalement tourné vers lui-même et incapable de voir la réalité. Ne voit-on pas, à plusieurs reprises, Râvana incapable d'accepter les évidences, même de la bouche de sa propre épouse ?

Rama, en franchissant l'océan, représente l'entrée en force des puissances divines dans l'être vivant. Il est à noter que le nom de Rama est appelé le Taraka-mantra, le « mantra qui fait traverser l'océan de la vie », et c'est bien ce que figure la chaussée de blocs de pierre sur l'océan, tous frappés du nom de Rama.

Les puissances célestes vont transformer l'ego tourné vers lui-même et obscurci par l'ignorance en un ego conscient de sa vraie nature et emplis d'énergie divine purificatrice. Elles vont détrôner le roi Râvana et sacrer Vibhishan nouveau maître de Lanka.

Dieu ne veut pas détruire sa création, il amène plutôt l'homme à prendre conscience qu'il est vraiment identique à Lui, qu'il est « fait à son image », et à se débarrasser de ses illusions en se purifiant au feu de Prâna. Rama ne vient pas détruire Lanka et la race des démons, mais s'applique à les restaurer, à les rendre à eux-mêmes sous de meilleurs auspices. L'ego sattwique, Vibhishân, se tourne alors résolument vers Pourousha, Rama, et se soumet à sa volonté. Le frère puîné de Râvana quitte Lanka et vient se mettre sous la protection du prince.

Râvana ne va pas s'engager directement dans le combat. Il envoie d'abord ses fils et ses légions affronter l'ennemi. Mais les uns après les autres, les diables succombent sous les flèches de Rama et de ses troupes investies de sa puissance. Les démons représentent toutes les mauvaises tendances, toutes les scories de l'homme, comme la

colère, l'avidité, la paresse, la méchanceté et l'avarice et qui seront toutes consumées par le feu purificateur de Pourousha et de Prâna.

Cependant, même acculé, l'ego satanique boursoufflé d'orgueil ne veut pas mourir. A mesure que s'approche sa fin, il augmente sa résistance, utilisant des armes de plus en plus redoutables.

A plusieurs reprises, Râvana et les autres démons plongeront l'armée de Rama dans les ténèbres et l'angoisse, cherchant à lui faire croire qu'elle ne voit plus le jeune ermite. L'âme, inondée de désirs, d'angoisses, de phantasmes et de visions trompeuses ne voit plus Dieu et se croit à chaque fois perdue. Elle fuit mais ne trouve pas d'issue. Désespérée, elle se met à crier vers Dieu, Rama, et celui-ci la libère d'une seule flèche, telle la connaissance divine qui dissipe le doute et l'illusion. L'âme rassérénée comprend alors qu'elle est toujours en présence de l'amour divin, même si celui-ci la soumet aux épreuves et à la souffrance. Pourquoi Rama n'intervient-il pas plus tôt, au lieu de laisser ses troupes se faire massacrer ? Dieu, pour donner son amour, attend le mouvement d'amour de la créature vers lui. Alors il vient à son secours. C'est dans la détresse que l'on a le plus besoin du Très-Haut, et le cri de détresse de l'âme ne le laisse jamais indifférent.

Les puissances maléfiques tentent de s'en prendre à Lakshman, la puissance de concentration. Meghnâd terrasse le jeune homme et le rend inconscient. A ce moment-là, le lien ultime entre Pourousha et Prakriti semble se rompre et disparaître de la conscience. Mais encore une fois, l'attaque du démon échoue et il tente alors de s'en prendre à Rama. Espérant naïvement le cacher aux yeux de son armée de singes et d'ours, Meghnâd lui lance des attaques d'une violence et d'une méchanceté inouïe, mais Rama les repousse avec légèreté, le sourire aux lèvres. En effet, l'ego s'illusionne en espérant ébranler le principe divin, immuable et éternel, sans lequel il n'existerait même pas.

Satan s'est approprié une partie de la puissance de Dieu et il entend s'opposer à cette puissance qui le maintient en vie. C'est pourquoi toutes les armes de l'ego investi des légions infernales sont désintégrées par la puissance divine et résorbées en elle. Cette puissance est représentée également par la vibration de la corde de l'arc de Rama qui terrasse à chaque fois les diables. Ce son magique est le vocable OM, la vibration du verbe créateur, le Logos, qui détruit toute illusion.

Râvana cherchera également à apparaître, dans un dernier sursaut, aux singes et aux ours sous la forme de millions de Rama et de Sita. Une fois encore, Rama dissipera d'une seule flèche cette illusion. En fait, Satan tente à cette occasion de se faire passer pour un « ange de lumière », d'usurper l'identité divine pour l'égarer et lui cacher son vrai Dieu.

Râvana est évidemment plus difficile à abattre que les autres démons. Ses têtes et ses bras repoussent aussitôt après avoir été coupées, comme les désirs qui réapparaissent aussitôt après avoir été brimés. Supprimer un désir, c'est en voir un autre le remplacer immédiatement. Voilà pourquoi c'est la racine même du désir qu'il faut détruire.

Au terme de son long duel avec Râvana, Rama tire trente et une flèches. Dix pour les dix têtes du roi de Lanka, les dix instruments d'action et de connaissance, vingt flèches pour ses vingt bras, les puissances de l'ego, et enfin une dernière pour lui retirer ses souffles vitaux. Anéanti, l'ego satanique se résorbe en Dieu, par la bouche de Rama, et cède la place à un ego purifié.

Désormais, Sita est libre. Mais elle doit encore se soumettre à l'épreuve du feu. Rama n'est pas prêt à accepter Sita sans savoir si elle est toujours souillée par l'impureté de

Satan. La Sita illusoire, c'est-à-dire l'identification illusoire à l'ego et au corps est consumée et c'est la vraie Sita qui se réunit à lui, bien qu'elle ne l'ait en fait jamais quitté.

Toutes les facultés individuelles se mettent alors sous la direction de principe divin. Les dix instruments de connaissance et d'action, ainsi que les cinq éléments grossiers se résorbent dans le mental, le mental dans le souffle vital, le souffle vital dans les cinq éléments subtils, ces derniers dans l'ego, l'ego dans l'intellect et l'intellect dans la conscience divine, l'âme.

L'homme libéré se voit alors comme un reflet de la lumière et de la conscience divines et il est en relation intime et permanente avec Dieu. Il est revêtu enfin de son corps glorieux, après avoir purifié et soumis son corps de chair et son corps subtil. Comme les serviteurs d'un roi s'assemblent autour de lui lorsqu'il est sur le point d'entreprendre un voyage, ainsi en est-il de toutes les facultés de l'âme vivante lorsque celle-ci va se retirer de sa forme corporelle. Ainsi, accompagnée de toutes ses facultés qu'elle contient et conserve en elle-même à titre de potentialité, elle se retire dans une essence individuelle lumineuse, dans sa forme subtile, et ce passage du plan matériel et individuel au plan spirituel et cosmique est représenté par le vol de Rama et de Sita sur le char Poushpâka, de Lanka à Ayodhya.

Rama et Sita sont enfin réunis à Ayodhya et y sont couronnés roi et reine. Ce sacre symbolise l'union finale de Pourousha et de Prakriti, du Logos et de la Théotokos, dans un état paradisiaque où la notion du temps disparaît. Ne voit-on pas les amis de Rama incapables de distinguer le jour de la nuit pendant près de six mois ?

Mais Pourousha et Prakriti ne sont pas la réalité ultime. Ils sont seulement la manifestation de l'Un et doivent y retourner. Sita, en conséquence, est emportée dans les entrailles de la terre d'où elle est sortie. Sita, la Prakriti, la nature, s'abîme dans le néant, ce qui est la rédemption finale de l'âme humaine.

Simultanément, Rama, le Pourousha, n'étant pas lui non plus l'unique réalité, est toujours lié à la Prakriti, la puissance d'illusion qu'il contient en lui. Il disparaît dans les eaux de la Sarayou et, emportant avec lui toute la création, va vers la dissolution finale.

Ainsi, Rama et Sita s'étant résorbés dans leur source commune, le fini disparaît dans l'infini. Le processus de création et de destruction de la manifestation est accompli.

\*

**T**oute l'histoire du Ramayana est un symbole vivant. Sa lecture apporte non seulement le plaisir de se plonger dans une épopée fascinante, mais également nous édifie sur les vertus éternelles. Enfin, elle nous enseigne secrètement un message qui n'est perçu que par l'âme. L'esprit limité de l'homme ne voit que les apparences et ne comprend pas les signes et les symboles que lui montre la divinité. On pourrait même dire que le sens caché du Ramayana est saisi inconsciemment par

le lecteur, et en conséquence qu'il agit tout seul sans avoir besoin d'être expliqué. Mais il est bon de s'éclairer l'esprit et d'écouter ce que disent les sages de l'Inde. Cette connaissance métaphysique est transmise depuis des temps immémoriaux par les brahmanes et les moines et est donnée à qui peut et veut bien l'entendre. Chaque verset est chanté puis commenté à de nombreux niveaux, révélant d'innombrables perspectives. Le commentaire que nous venons de lire n'est donc qu'un aperçu de cette connaissance, car celle-ci s'étalerait sur des livres entiers.

Mais avant de finir cette étude, nous rappellerons que le Ramayana est avant tout une grande histoire d'amour. Rama et Sita s'aiment au-delà de tout, à partir de l'instant même où ils se sont rencontrés, car Dieu et l'âme s'aiment à l'infini et se connaissent intimement de toute éternité. Sita, en voyant Rama pour la première fois, « ne savait pas qu'il s'agissait d'un ancien amour ».

Ainsi, le message ultime de l'histoire de Rama est que l'amour est plus fort que tout et détruit tout mal, car son essence est divine. L'amour est un feu ardent qui brûle l'égoïsme, la haine, la jalousie et la tristesse et enfin déchire le voile de l'illusion.

Olivier Zappelli